

Travail de Bachelor pour l'obtention du diplôme Bachelor of Science HES-SO en travail  
social  
HES-SO Valais Wallis Domaine Santé & Travail Social

---

## **« Comment les personnes SDF vivent leur problématique dans les environs de Sion ? »**



Source : <http://www.interet-general.info/IMG/US-SDF-1-3.jpg>

Réalisé par : Casagrande Nadia

Promotion : TS ES 05

Sous la direction de : Pasche Geneviève

La problématique du sans domicile fixe est méconnue en Valais mais elle existe bel et bien. Le but de ce travail de recherche est d'apporter une meilleure connaissance de cette problématique à l'échelle valaisanne. Je me suis, principalement, penchée sur 3 axes. L'un basé sur la stigmatisation que les personnes sans domicile fixe ressentent face au regard de la société valaisanne. L'autre basé sur l'identification, pour chaque SDF interrogé, du repérage des phases de la trajectoire de SDF telles qu'elles ont été décrites par Damon. Enfin, l'expérience de vie des SDF dans l'accomplissement des activités quotidiennes est la dernière dimension examinée dans ce travail. La méthodologie utilisée dans ce travail est une étude de cas, à partir de quatre personnes sans domicile fixe qui vivent ou transitent régulièrement en Valais et qui sont toutes des étrangères. Le constat est que les personnes interviewées sont préoccupées à masquer leur stigmate pour éviter d'être assimilé au groupe de SDF et de ce fait, discrédité par la société valaisanne. Les quatre personnes interviewées ne se retrouvent pas dans la dernière phase de Damon. Ce qui laisse à penser que les SDF se trouvant en Valais peinent difficilement à survivre dans la dernière phase sur un territoire aussi restreint tant au niveau structures que de la taille des agglomérations. Pour subvenir à leurs besoins, ces SDF étrangers ont dû faire appel davantage à leurs ressources personnelles plutôt qu'au réseau professionnel et étatique.

## Mots clefs

Attributs disqualifiants  
Fragilisation  
Hétérogénéité  
Identité personnelle  
Identité sociale

Routinisation  
Sans domicile fixe  
Sédentarisation  
Stigmatisation  
Visibilité

## Table des matières

1. Introduction.....	- 5 -
2. La construction de mon objet de recherche .....	- 7 -
2.1. Personne sans domicile fixe .....	- 7 -
2.1.1. Qui sont les SDF ?.....	- 7 -
2.2. Concept « Stigmatisation ».....	- 8 -
2.2.1. Qu'est-ce que la stigmatisation ?.....	- 9 -
2.2.2. Comment stigmatisons-nous ? .....	- 9 -
2.2.3. Les différents stigmates et leurs signes.....	- 10 -
2.2.4. Identité sociale stigmatisée.....	- 12 -
2.2.5. Tous stigmatisés un jour.....	- 14 -
2.2.6. L'image du corps .....	- 14 -
2.2.7. Coupable de leur stigmaté.....	- 14 -
2.3. Typologies de la population SDF.....	- 15 -
2.4. Les dimensions de la gestion du quotidien.....	- 16 -
2.4.1. La structuration du temps .....	- 16 -
2.4.2. Les activités de la vie quotidienne .....	- 16 -
2.4.3. Lieux d'habitation.....	- 18 -
2.4.4. Lien sociaux.....	- 19 -
2.4.5. La peur.....	- 20 -
2.4.6. Le regard de l'autre.....	- 20 -
2.4.7. Etat de santé.....	- 21 -
3. La méthode.....	- 22 -
3.1. Le terrain de recherche .....	- 22 -
3.1.1. Contexte géographique .....	- 22 -
3.1.2. La population cible.....	- 22 -
3.2. La méthode de recueil des données .....	- 23 -
3.2.1. L'entretien .....	- 23 -
3.2.2. Les accessoires de travail .....	- 23 -
3.2.3. Le lieu .....	- 24 -
3.2.4. Le logiciel de codage .....	- 24 -
3.2.5. La catégorisation .....	- 25 -
4. L'analyse des données.....	- 29 -
4.1. Etude de cas « A » .....	- 29 -
4.1.1. Quel stigmaté pense-t-il posséder ? .....	- 29 -
4.1.2. Comment il considère son stigmaté ?.....	- 29 -
4.1.3. Regard des autres .....	- 30 -
4.1.4. Réseau primaire .....	- 31 -
4.1.5. Réseau professionnel.....	- 32 -
4.1.6. Appartenance au groupe SDF .....	- 33 -
4.1.7. Gestion du quotidien.....	- 34 -
4.1.8. Synthèse de l'étude de cas.....	- 36 -
4.2. Etude de cas « B » .....	- 37 -
4.2.1. Quel stigmaté pense-t-il posséder ? .....	- 37 -
4.2.2. Comment il considère son stigmaté ?.....	- 37 -
4.2.3. Regard des autres .....	- 39 -
4.2.4. Réseau primaire .....	- 40 -
4.2.5. Réseau professionnel.....	- 41 -
4.2.6. Appartenance au groupe SDF .....	- 41 -
4.2.7. Gestion du quotidien.....	- 42 -
4.2.8. Synthèse de l'étude de cas.....	- 44 -
4.3. Etude de cas « C » .....	- 44 -
4.3.1. Quel stigmaté pense-t-il posséder ? .....	- 44 -

4.3.2.	Comment il considère son stigmaté ? .....	- 45 -
4.3.3.	Regard des autres .....	- 46 -
4.3.4.	Réseau primaire .....	- 46 -
4.3.5.	Réseau professionnel .....	- 47 -
4.3.6.	Appartenance au groupe SDF .....	- 48 -
4.3.7.	Gestion du quotidien .....	- 49 -
4.3.8.	Synthèse de l'étude de cas .....	- 51 -
4.4.	Etude de cas « D » .....	- 51 -
4.4.1.	Quel stigmaté pense-t-il posséder ? .....	- 52 -
4.4.2.	Comment il considère son stigmaté ? .....	- 52 -
4.4.3.	Regard des autres .....	- 54 -
4.4.4.	Réseau primaire .....	- 55 -
4.4.5.	Réseau professionnel .....	- 55 -
4.4.6.	Appartenance au groupe SDF .....	- 55 -
4.4.7.	Gestion du quotidien .....	- 57 -
4.4.8.	Synthèse de l'étude de cas .....	- 58 -
5.	Discussion .....	- 59 -
5.1.	Hypothèse n°1 .....	- 59 -
5.2.	Hypothèse n°2 .....	- 60 -
5.3.	Les faiblesses de l'étude .....	- 61 -
6.	Pistes de réflexion .....	- 63 -
6.1.	Pratique professionnelle .....	- 63 -
6.2.	Pistes d'actions .....	- 64 -
7.	Conclusion .....	- 66 -
8.	Bibliographie .....	- 68 -
8.1.	Références bibliographiques .....	- 68 -
8.2.	Références enregistrements vidéo .....	- 68 -
8.3.	Références internet .....	- 69 -
9.	Annexes .....	- 70 -
9.1.	Canevas des entretiens .....	- 70 -

Je tiens à remercier chaleureusement ma directrice de mémoire, Geneviève Pasche, pour sa patience, son encouragement et sa disponibilité. Merci aux personnes interviewées d'avoir dévoilé un peu de leur vie et d'avoir si gentiment répondu positivement à ma demande. Merci aussi à ma famille, à mes amis qui par un mot, un geste, m'ont encouragée dans les moments de doute. Un grand merci également à mes correcteurs qui ont permis une meilleure clarté à ce travail.

Ce mémoire de fin d'étude est un travail personnel à charge et responsabilité de son auteur et, les opinions émises n'engagent que moi.

## **1. Introduction**

J'ai choisi de m'intéresser à la problématique du sans domicile fixe car j'ai eu l'occasion d'effectuer un stage auprès de l'association des Restos du Cœur de Sion qui accueille des personnes en situation de précarité. Cette association organise énormément d'activités pour les personnes dans le besoin et elle prépare un repas chaud, chaque jeudi soir (prix symbolique de deux francs). Elle met aussi à disposition quelques lits pour les personnes ne sachant pas où dormir. Grâce à cette expérience, j'ai pu côtoyer énormément de personnes en situation de précarité et certaines n'ayant momentanément pas d'endroit fixe pour dormir ! Ce stage m'a sensibilisée aux réalités du sans domicile fixe et c'est pour cette raison que je souhaite connaître davantage ce thème. Pour alléger l'écriture, je vais utiliser l'abréviation SDF pour désigner la personne sans domicile fixe.

Je veux étudier ici la problématique du SDF en Valais, plus particulièrement dans les environs de Sion. Cette population est mal connue dans la région, beaucoup se demandent si elle y existe vraiment. Avant mon stage, je pensais qu'il n'y avait pas en Valais de personnes se retrouvant à la rue mais qu'elles étaient plutôt dans les grandes villes de Suisse, Lausanne, Genève ou bien entendu dans les grandes villes de France. Si j'ai voulu réaliser une recherche sur ce sujet, c'est avant tout pour sensibiliser le lecteur à cette problématique dans notre région. Dans mon idéal, j'aurais voulu effectuer une comparaison entre ce que vivent les personnes SDF de Sion et celles des grandes villes. Cela aurait été trop conséquent pour un travail tel que celui-ci et c'est pourquoi je me suis arrêtée à l'idée de connaître la population SDF des environs de Sion c'est-à-dire connaître leur expérience de vie en tant que SDF en Valais.

Sont-elles vraiment des personnes SDF ? Quels indicateurs me permettent de l'affirmer ? Comment font-elles pour répondre à leurs besoins quotidiens (manger, dormir, se laver,...) ? Trouvent-elles des stratégies par elles-mêmes ou bien puisent-elles leurs ressources dans des réseaux d'aides déjà existants ? J'aimerais aussi connaître, plus particulièrement, comment elles ressentent le regard que porte la société valaisanne sur leur situation. Est-ce qu'elles se sentent rejetées ou perçues différemment ? Se sentent-elles identifiées comme personnes SDF ou peuvent-elles passer inaperçues ? Avouent-elles facilement leur appartenance au milieu SDF ou au contraire, n'osent-elles pas l'exprimer même à leur famille ? Ce sont des questions auxquelles je tenterai de répondre tout au long de mon travail. Pour être plus claire et précise, j'é mets déjà ici mes hypothèses un peu comme un fil rouge. La problématique du SDF est un sujet vaste, du quel on peut partir dans mille et une directions, se poser mille et une questions. Pour plus de clarté, j'ai décidé de détailler mes hypothèses dans l'introduction. Ma première hypothèse est la suivante :

« En Valais, au vu de la petite taille des agglomérations, les personnes SDF sont très préoccupées à masquer à tout prix leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées. »

Cette hypothèse me permettra de comprendre comment les personnes SDF des environs de Sion se perçoivent face à la société en rapport à leur stigmata. Pour mieux comprendre cette

hypothèse, j'ai détaillé, dans mon cadre théorique, le concept de la stigmatisation et de ses conséquences.

Ma deuxième hypothèse est la suivante :

« Les SDF se trouvant dans les environs de Sion, se situent principalement dans la phase de fragilisation ou de routinisation décrite par Damon Julien. »

Dans le cadre théorique, vous trouverez une explication des phases de Damon Julien. En résumé, pour savoir dans quelle phase se trouve la personne SDF, je dois analyser les indicateurs suivants : la connaissance du réseau d'aide et son utilisation, la gestion de son quotidien, le sentiment d'appartenance au groupe de SDF. Ainsi par cette hypothèse, j'analyse l'expérience ou le parcours que possède la personne SDF dans sa vie au quotidien.

J'ai spécifié la provenance des personnes SDF car je voulais absolument qu'elle se rattache au contexte culturel du Valais. Ainsi, je n'effectue pas une recherche sur les SDF en général mais bien, en particulier sur les SDF des environs de Sion. Ce rattachement géographique n'est pas lié aux origines de la personne SDF mais à l'endroit où elle vit son expérience, où elle commence son parcours en tant que SDF.

Pour la suite de mon travail, je vais donc détailler mon cadre théorique en lien avec les hypothèses posées. Puis je réaliserai une analyse des entretiens effectués auprès des personnes SDF de la région de Sion, en m'appuyant sur le cadre théorique. Pour pouvoir confirmer ou infirmer mes hypothèses, je confronterai les résultats de l'analyse avec les hypothèses émises. Pour finir, j'apporterai des pistes de réflexion pour la pratique professionnelle.

## 2. La construction de mon objet de recherche

### 2.1. Personne sans domicile fixe

Peut-être que le terme de sans domicile fixe vous est inconnu ou au contraire, vous avez déjà une image de cette population. Pour que chacun puisse avoir, plus ou moins, une image commune de cette minorité, j'aimerais, par ce chapitre, vous donner un aperçu de la personne SDF décrite dans la littérature scientifique. Cela comprend aussi les caractéristiques représentatives de cette population.

#### 2.1.1. Qui sont les SDF ?

Une personne sans domicile fixe est comme son nom l'indique, une personne qui n'a pas de domicile fixe. Damon<sup>1</sup> comprend toutes les personnes suivantes :

- « Les personnes totalement dépourvues de logement et ne disposant pas d'un abri pour la nuit.
- Les personnes qui se trouvent dans des centres d'hébergement pour sans-abri ou, plus largement, qui fréquentent des services proposés aux SDF.
- Les personnes qui ne disposent pas d'un logement stable et qui vont d'une adresse à l'autre.
- Les personnes qui se déclarent SDF dans la rue, dans les autres espaces publics (métro, squares, etc.), ou aux guichets de l'assistance.
- Les personnes qui peuvent être spontanément repérées dans la rue comme SDF. »

J'insiste sur le mot « fixe » car dans ce mot réside toute la différence avec une personne qui n'est pas considérée comme SDF. En effet, un SDF peut très bien être hébergé chez un ami, une connaissance, ce qui lui confère un toit, mais il n'a pas vraiment de chez lui au sens où il considère ce logement comme transitoire ou/et la personne qui l'accueille le considère comme tel. Je pense utile de clarifier ce terme car j'ai souvent entendu dire qu'en Valais nous n'avons pas de SDF car personne ne dort dans la rue ou sous les ponts ! Avec la description de Damon nous constatons qu'il n'y a pas uniquement les personnes dormant dans la rue qui sont considérées comme SDF. Je précise que pour mon travail de mémoire, je ne considère pas les gens du voyage (romanichels, nomades, tziganes,...) comme SDF.

Pourquoi SDF ? Plusieurs mots les enferment dans des catégories et des représentations. Ce sont des vagabonds, des clochards, des mendiants, des sans-abri, des naufragés, des sans logis, des exclus, et j'en passe. Malgré tout, il est difficile de les catégoriser et de les mettre tous dans le même panier car cette population se caractérise avant tout par son hétérogénéité et par ses différents vécus. Par conséquent, pour classer cette population, les chercheurs ont dû prendre, par la force des choses, le plus petit dénominateur commun qui est l'absence de domicile fixe.

La population SDF est à majorité masculine et la moyenne d'âge se situe entre 19 et 29 ans pour plus d'un tiers des personnes interrogées dans l'enquête de l'INSEE<sup>2</sup> en France. Depuis quelques années, les professionnels constatent une féminisation et un rajeunissement de cette population. Ce sont généralement des personnes vivant seules (deux personnes sur trois) et les personnes étrangères sont surreprésentées. Les sans domiciles sont marqués par une forte mobilité soit à l'intérieur d'une ville, soit à l'intérieur d'un pays voir même une mobilité internationale. Dans l'enquête, il est dit que les grandes villes sont les plus attractives en raison de leur offre en matière d'aide sociale. Les autres villes ne sont souvent que des lieux de passage, de transit vers une grande ville. Ces

<sup>1</sup> Damon Julien. *La question du SDF : critique d'une action publique*. P. 2.

<sup>2</sup> INSEE. [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/IP893.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/IP893.pdf) (consultée le 17.12.2007)

données, valables pour la France, le sont sans doute pour la Suisse. Les chercheurs prennent aussi en compte l'hospitalité ou l'hostilité de la population dans le choix de la destination. Thelen affirme que « la quasi-totalité des sans-abri ont été victimes de manques affectifs profonds dès leur plus jeune âge, [...] ». <sup>3</sup> Bien entendu, toutes les personnes ayant souffert d'un manque d'affection dans leur vie ne se retrouvent pas forcément SDF. L'homme est par sa nature un être pluriel. Pour cette raison, je ne me permettrai pas de réduire l'homme dans un principe générateur. Ainsi chaque homme réagira différemment à ses difficultés.

Toujours selon l'enquête de l'INSEE « un quart de la population recensée ne perçoit ni revenu, ni prestations sociales. Un sur dix ne dispose d'aucun revenu. » <sup>4</sup> Selon un autre sondage, de « La Rue-La Croix, janvier 1995 en France : 24% des SDF sont restés moins de 3 mois comme SDF (dont 20% des hommes pour 30% de femmes), 17% entre 3 et 6 mois, 21 % entre plus de 7 mois et 1 année, 38 % plus d'1 année (dont 43 % d'hommes pour 30% de femmes). » <sup>5</sup> Cela nous montre statistiquement la durée que peut passer une personne en tant que SDF. Il y a quand même 38% des SDF qui restent, plus d'une année, dans cette situation.

J'aurais voulu identifier à travers des lectures la personne sans domicile fixe suisse voire même valaisanne. Malheureusement, très peu de documents traitent spécifiquement de cette population en Suisse. Je me suis avant tout centrée sur des lectures francophones. Les études réalisées en suisse romande se centrent surtout sur la précarisation, la précarité ou la pauvreté. Après maintes recherches, j'ai trouvé une étude sur le thème de la pauvreté cachée en Suisse sous la direction de Stéphane Rossini, Jean-Pierre Fragnière (et al.) Ils ont réalisé une analyse qualitative à l'échelle nationale sur les processus de précarisation et les perspectives d'action sociale. Leurs analyses se sont portées sur 165 biographies récoltées. 11 thèmes principaux sont ressortis de cette étude dont celui des personnes sans domicile fixe. Sur les 165 biographies, 23 personnes ont vécu une ou plusieurs fois ou vivent actuellement sans domicile fixe. Sur le plan national, ce chiffre représente un tout petit pourcentage et n'est de loin pas représentatif de la population SDF en Suisse. Voici quelques éléments qu'ils ont pu ressortir de leur enquête. Ils notent que les femmes sont généralement plus jeunes que les hommes : 25 à 39 ans contre 30 à 64 ans pour les hommes. Sur les 23 personnes, 16 ont la nationalité suisse, 5 sont d'origines européennes, 1 est d'origine Sud-Américaine et 1 possède la double nationalité en Suisse. Ils ont aussi constaté que le thème de la toxicodépendance concerne 12 récits de vie.

Cette enquête montre le peu d'études qui ont été réalisées à l'échelle nationale en français sur le thème des personnes SDF. En effet, Rossini, Fragnière (et al.) se sont penchés sur le processus de précarisation et de là, ils ont ressorti un sous-chapitre « sans domicile fixe » vécu par 23 personnes de l'enquête. Ils n'ont pas directement effectué une recherche sur la personne sans domicile. Comme dit auparavant, ces 23 personnes ne sont de loin pas représentatives de la population SDF en Suisse. Cela montre que malgré tout, nous n'avons que peu d'informations sur cette population en Suisse et surtout en Valais.

---

## 2.2. Concept « Stigmatisation »

---

Pour répondre à la première hypothèse, le terme de stigmatisation doit être explicité. C'est d'être considéré dans la norme que de posséder un chez soi, qu'il nous appartienne ou que nous le louons. Ainsi, la personne SDF, en ne possédant pas de chez-soi, ne fait pas partie de la norme. Il a donc un stigmate dû à sa non-disposition d'un chez-soi. Ce qui est

---

<sup>3</sup> THELEN, Lionel. *L'exile de Soi. Sans-abri d'ici et d'ailleurs*. P. 211

<sup>4</sup> INSEE. [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/IP893.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/IP893.pdf) (consultée le 17.12.2007)

<sup>5</sup> DAMON, Julien. *Les SDF*. P.30



intéressant dans ce concept, c'est qu'il prend en compte le contexte environnemental de la personne stigmatisée. Pourquoi ? Car la stigmatisation est créée par la société dans laquelle l'individu évolue. C'est une construction sociale qui est influencée par la culture, l'époque et le lieu. Ainsi, l'opinion sur la problématique du SDF sera différente que l'on se trouve à Paris ou à Sion et cette différence influence l'identité de la personne car elle se construit à travers le regard de l'autre. C'est pourquoi il m'importe de situer la personne SDF au sein de la population valaisanne et d'analyser comment elle vit ce contexte-là.

Par soucis de simplification, je vais suivre la terminologie utilisée par Goffman qui utilise le mot « stigmatisé » et le mot « normal » pour les individus non stigmatisés (sans jugement de valeur, cela va sans dire).

### 2.2.1. Qu'est-ce que la stigmatisation ?

La stigmatisation est créée par la société, par le groupe ou par les individus. Elle varie en fonction de l'époque, du lieu et de la culture. C'est une construction sociale. Une personne stigmatisée est une personne qui par des caractéristiques physiques (unijambistes,...), des tares du caractère (malhonnête, menteur...), un passé douteux (alcoolique, chômeur,...) ainsi que par des caractéristiques tribales (races, nationalités, religion,...) ne rentre pas dans la norme de la société ou du groupe auquel elle appartient. La société attend de l'individu qu'il se comporte comme elle l'a décidé et si la personne ne rentre pas dans cette image, la société la stigmatise.

### 2.2.2. Comment stigmatisons-nous ?

La société place les individus dans des catégories en fonction de leur l'identité sociale. L'identité sociale regroupe autant bien des attributs personnels comme la générosité ou des attributs d'ordre structurel comme le niveau de vie.

Ainsi lorsque nous rencontrons une personne qui possède des attributs d'une catégorie que nous avons déjà définie, nous attendons d'elle qu'elle possède l'identité sociale du groupe. Cette attribution n'est généralement pas consciente. Si nous constatons que l'identité sociale de la personne (identité sociale réelle) est en désaccord avec l'identité sociale que nous attendons d'elle (l'identité sociale virtuelle), alors cette personne cesse d'être à nos yeux une personne ordinaire et nous lui attribuons un stigmate qui la discréditera.

Goffman apporte une donnée supplémentaire lorsqu'il écrit « le mot de stigmate servira donc à désigner un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qui en réalité, c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler. L'attribut qui stigmatise tel possesseur peut confirmer la banalité de tel autre et, par conséquent, ne porte par lui-même ni crédit ni discrédit. »<sup>6</sup> En simplifié, une personne stigmatisée est disqualifiée par rapport à la personne qui la stigmatise. Exemple : Il est de bonne éducation d'aller à la bibliothèque. Une personne qui va à la bibliothèque ne sera pas disqualifiée à cause de cet acte. Par contre, si c'est le chef d'une bande de kaïd qui va à la bibliothèque, il sera disqualifié par ses pairs car cela ne rentre pas dans les comportements, attitudes, attributs attendus ! Goffman nous dit que les personnes stigmatisées se perçoivent comme personnes normales, semblables aux autres mais en même temps, elles ressentent le rejet que les autres leur adressent. De plus, elles intériorisent les critères, les attributs que la société crée qui, par moment, leur rappellent qu'elles ne sont pas dans la norme, pas à la hauteur. Alors un sentiment de honte peut surgir. En créant des mots pour cataloguer ces personnes et pour nous aider à nous les représenter, comme par exemple le sigle SDF, nous mettons en avant

---

<sup>6</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. P. 13

leurs stigmates. Ainsi, en jouant les bons samaritains, en proposant quantité de nouvelles solutions pour essayer de surmonter leurs faiblesses, en les considérant comme victimes, nous les stigmatisons, nous émettons des points de vue produits lors d'échanges en vertu des normes sociétales. Lorsqu'une personne porte un stigmate, la société aura tendance à mettre tous ses actes sur le dos du stigmate, ses échecs mais aussi ses réussites que la société aura tendance à trouver extraordinaires alors que ce ne sont que des réussites ordinaires. Par exemple, un aveugle qui va faire ses courses (un acte ordinaire pour les personnes normales) devient, aux yeux des normaux, un acte remarquable. Cette réalité m'émeut ; c'est exactement mes pensées et mes comportements que Goffman analyse. Je me sens dans le groupe des normaux et j'analyse ou essaie de comprendre les personnes SDF. En les citant comme des SDF, je leur attribue un stigmate et une image commune. Goffman dira même que « l'individu stigmatisé est une personne que n'importe qui peut aborder à volonté, à condition de compatir au sort de son espèce »<sup>7</sup>. Je constate que j'ose plus facilement aborder une personne stigmatisée en lui montrant ma compréhension, mon empathie. Sans me rendre compte, je la stigmatise car je me comporterais différemment avec une personne normale.

### 2.2.3. Les différents stigmates et leurs signes

Goffman établit deux catégories lorsqu'il parle des personnes stigmatisées. Celles dont le stigmate se voit, ne peut être caché ; il les nomme les personnes discréditées. Celles dont le stigmate ne se voit pas, il les nomme les personnes discréditables. L'interaction n'est pas la même selon si le stigmate est visible ou non. Lorsqu'une interaction entre un normal et un stigmatisé discrédité surgit, dans un premier temps, le malaise :

- Le malaise pour le stigmatisé, l'angoisse de ne pas savoir ce que l'autre pense sur son stigmate.
- Le malaise aussi pour le normal qui, s'il démontre un trop grand sentiment de sympathie pour le stigmatisé, pourrait avoir un comportement interprété comme une sorte de pitié pour son sort. Ceci risquerait de l'offenser au même titre que si le normal ne prend pas en considération sa déficience et cela peu signifier pour le stigmatisé le rejet de son stigmate, de ses difficultés à lui et aussi à celles de ses compagnons d'infortune.

L'interaction entre deux stigmatisés qui partagent le même handicap sera totalement différente qu'avec une personne normale. Dès le départ, comme ils partagent une même souffrance, il n'y aura pas de malaise. Ils auront la tendance à se désigner comme appartenant au même groupe.

Par contre, si le stigmate n'est pas visible, le normal classera son interlocuteur dans le groupe des normaux, sans savoir qu'il porte un discrédit. Du coup, le stigmatisé doit faire un réel effort de trier, de dissimuler les informations, essayant d'envoyer des informations plutôt élogieuses à son égard. En effet, l'homme ne cesse jamais de classer ses interlocuteurs dans des catégories. Ainsi, par la conversation, il pourra se faire une idée de qui est en face de lui. On recherche d'abord de l'autre les caractéristiques plus ou moins durables. Puis, certains apparents confirmeront ou non l'idée que l'on se fait de l'autre. Par exemple la bague d'alliance, l'habillement, l'odeur corporelle, les piercings, ... sont des signes distincts. Ces signes peuvent dégager soit un certain prestige soit une certaine aversion. Il est vraisemblable que beaucoup utilisent ces signes pour se donner un genre (Goffman parle de désidentificateur). Ils essaient de faire croire qu'ils appartiennent à une autre catégorie en contredisant l'information du stigmate visible ou invisible. Par exemple, les clochards qui peuvent rester assis dans une station de métro, à la gare, sur un banc public pendant des heures sans attirer l'attention, pourvu qu'ils ne cessent pas de lire leurs journaux. Ces signes

<sup>7</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. P. 29

permettent de transmettre des informations sociales. Une personne qui porte un stigmate visible se verra plus souvent confrontée aux malaises lors d'interactions avec autrui que celui qui porte un stigmate invisible. On peut dire que certains SDF sont plus visibles, plus stigmatisés que d'autres par rapport à des signes apparents. Certaines personnes qui n'acceptent pas leur nouvelle situation, cachent les signes stigmatisants en essayant de mener la même vie qu'avant en allant par exemple dans les mêmes lieux qu'avant, en gardant une certaine propreté,... En acceptant leur stigmate, le SDF n'aura plus besoin de dissimuler sa situation aux autres et par conséquent, il n'aura plus besoin de faire mille efforts pour éviter qu'on le reconnaisse dans le groupe SDF. Ainsi, plus la personne passe du temps dans la rue, plus elle accepte, s'habitue aux stigmates que la société attribue à ce groupe de personnes. C'est par sa visibilité, son aspect, que la personne se présente à l'autre et elle sera jugée en fonction des perceptions de l'autre. Certains SDF profitent de cette visibilité pour bénéficier de l'aide et de la charité (de prestations, de services) en mettant bien en vue leur stigmate. Une personne portant un stigmate secret doit faire beaucoup plus attention sur l'aspect qu'il donne de sa situation sociale qu'une personne normale qui se comportera sans soucis, sans calcul.

Goffman a constaté qu'à mesure que les individus resserrent leur liens, le normal éprouve peu à peu de la sympathie, de la compréhension pour la personne portant un stigmate. Ainsi, grâce au lien créé, la personne normale ne voit presque plus ou plus du tout le stigmate que porte son ami. Le stigmate apparaît essentiellement au contact avec des inconnus. Bien entendu, Goffman apporte une nuance à ses propos. Il dit que « la familiarité ne réduit pas nécessairement le dégoût. »<sup>8</sup> Parfois, il est même plus difficile de révéler son stigmate à une personne intime qu'à un inconnu, comme par exemple, l'impuissance, la frigidité,... ou l'enfant qui veut révéler son homosexualité à ses parents.

Après lecture du livre de Goffman, je constate que les personnes discréditées s'accommodent des gênes. Elles peuvent aussi utiliser une sorte de faux-semblant pour contrôler, plus au moins, l'image qu'elles transmettent d'eux. Elles ne peuvent pas cacher leur infirmité mais peuvent la modifier, la rendre moins visible afin de réduire le malaise. Exemple : l'aveugle qui serait affligé d'une laideur aux yeux due à sa cécité, portera des lunettes noires pour que cette laideur ne s'impose pas en permanence à la vue des autres. Il montre qu'il est aveugle (lunettes noires) mais cache une partie de son stigmate diminuant ainsi le malaise. On peut dire qu'il limite l'étalage de ses imperfections, espérant ainsi faire oublier son stigmate. Goffman nomme cette technique « la couverture. » En utilisant le faux semblant, le porteur de stigmate choisit de divulguer, de montrer son stigmate ou bien de le cacher ou d'inventer un faux semblant. Le clochard mentira à la police pour ne pas se faire coffrer mais mettra son stigmate en valeur pour récolter un peu de nourriture. Un jeune boiteux inventera une raison passagère à son handicap (par exemple qu'il vient d'avoir un accident et que dans 2 mois cela sera guéri). Ce faux semblant ne fonctionne qu'avec des inconnus. Une personne intime connaît la supercherie. L'un des grands risques du faux semblant, d'une identité sociale virtuelle est que l'autre, généralement celui qui sait identifier personnellement le dissimulateur, va créer un discrédit à l'encontre du stigmatisé. La personne connaissant le stigmate, sachant identifier la vraie identité sociale de l'autre, peut faire subir au stigmatisé divers chantages. L'importance de contrôler l'information, l'image que l'on transmet à l'autre dépendra surtout de « l'opportunité » de son stigmate. Jusqu'à quel point le stigmate trouble-t-il l'interaction ? Ainsi la personne qui est sur une chaise roulante ne gênera guère l'autre dans une discussion de travail autour d'une table tout au contraire de la personne bègue qui provoquera davantage d'agacement.

---

<sup>8</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. P. 69

Il existe plusieurs techniques de contrôle de l'information pour l'individu discréditable.

- Il essaie de cacher son stigmate en « dissimulant voire en effaçant tout signe qui se trouve être un symbole du stigmate. »<sup>9</sup> Pour les SDF cela sera d'avoir des habits propres et une bonne hygiène corporelle.
- Il passe les signes du stigmate à une autre stigmatisation moins grave. Une personne sourde fait semblant d'être rêveuse, distraite ou même indifférente au propos. Ainsi, on la considère comme une personne rêveuse et non sourde.
- Il garde la distance avec les autres : plus on passe de temps avec quelqu'un, plus il y a de risque qu'un événement imprévu et révélateur se produise. En plus « en gardant ainsi ses distances, l'individu discréditable parvient du même coup à limiter les tendances qu'ont les autres à se construire une image de lui. »<sup>10</sup>
- Il sépare le risque en deux, l'un des deux groupes auquel il ne dit rien et à l'autre auquel il dit tout en espérant avoir le soutien de ce dernier groupe. S'il ne reçoit pas le soutien espéré et qu'il se fait repousser, il aura au moins la réputation d'être une personne digne et loyale.
- Il peut très bien se dévoiler à n'importe quel individu sans forcément qu'il fasse partie de son cercle intime. Il y a plusieurs procédés de divulgation comme par exemple, le port d'un symbole de stigmate (cane blanche pour les aveugles) ou bien plus discrètement, la personne stigmatisée peut fugitivement ou par une gaffe délibérée dévoiler son stigmate.

Goffman nous parle de cette étape de divulgation comme étant la dernière, la plus mature. « ... l'apprentissage du faux-semblant constitue l'une des phases de la socialisation de l'individu stigmatisé, en même temps qu'un tournant de son itinéraire moral. Mais il convient de ne pas oublier que, parfois, l'individu stigmatisé en vient à sentir qu'il devrait être au-dessus de cela, et que, s'il parvient à s'accepter et à se respecter tel qu'il est, il n'aura plus besoin de cacher son imperfection. Il arrive donc qu'ayant laborieusement appris la dissimulation, l'individu poursuive en la désapprenant. C'est alors que la divulgation volontaire entre dans l'itinéraire moral dont elle marque l'une des étapes. Ajoutons que, dans les autobiographies de personnes stigmatisées, c'est typiquement cette étape qui est décrite comme étant la dernière, celle de la maturité et de la complète adaptation, sorte d'état de grâce... »<sup>11</sup>

#### 2.2.4. Identité sociale stigmatisée

Goffman dit de certains stigmates que ce sont des « activités que la morale réprouve » comme par exemple le SDF, la Call-girl, la prostituée, ... « Ce sont les clochards et non les banquiers qui refusent de se faire photographier pour les journaux, modestie qui n'a d'autre raison d'être que la crainte d'être reconnu par un concitoyen. »<sup>12</sup> Nous nous faisons une idée de l'identité sociale d'une personne rien qu'en découvrant son stigmate. Nous lui imaginons une vie. Ainsi, lorsque l'on voit un SDF dans la rue, jamais l'on penserait qu'il était banquier il y a 2 ans. Son identité sociale (Où elle se trouve dans la société. Comment elle se présente) influence son identité personnelle (ses capacités, ses compétences,....) et vice versa. Dans notre idée, un SDF ne peut être un intello, un homme ayant énormément de culture. Vice versa, un nain ne peut être joueur de basketball professionnel. Ainsi, l'individu est situé dans la société en relation avec le groupe auquel il appartient. Si son groupe se situe dans une bonne hiérarchie au sein de la structure sociale, l'individu jouira de cette place. Si au contraire, le groupe se trouve tout en bas de la hiérarchie, il devra en subir les

<sup>9</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. P. 112

<sup>10</sup> Idem. P. 120

<sup>11</sup> Idem. P. 123

<sup>12</sup> Idem. P. 98

conséquences. « Le soi se construit dans la relation à l'environnement et à l'autre. »<sup>13</sup> Le SDF construit sa nouvelle identité par les interactions qu'il a avec son groupe de pairs. Le groupe de pairs socialise le SDF et lui fournit un ancrage identitaire. Le SDF essaiera de ressembler, de faire partie de son nouveau groupe mais en même temps, il gardera sa propre identité du soi. « Le sujet tend à défendre son existence et sa visibilité sociale, son intégration à la communauté, en même temps qu'il se valorise et recherche sa propre cohérence. »<sup>14</sup> L'individu s'identifie à plusieurs groupes d'appartenances. Les rôles sociaux que l'individu prend à travers ses groupes d'appartenance, façonnent en partie l'identité personnelle qui est un phénomène complexe emprunt de l'ambiguïté d'être similaire à l'autre et d'avoir une individualité singulière. L'individu peut, face à une identité qui lui est attribuée, l'accepter en partie ou totalement, mais il peut aussi la refuser en partie ou totalement. Une nouvelle affiliation à un nouveau groupe commence alors, ce qui créera une ambivalence entre l'envie de se faire identifier dans le nouveau groupe stigmatisé et le désir de l'identité passée, qui est significatif d'éloignement du nouveau groupe. L'identité sociale prend le pas sur l'identité personnelle. Goffman dira même : « la nature d'un individu, que nous lui imputons et qu'il s'attribue, est engendrée par la nature de ses affiliations. »<sup>15</sup>

Pour l'individu qui se voit attribuer le stigmate tard dans sa vie, déjà à l'âge adulte, il lui est très difficile de se réidentifier. Ainsi les problèmes de réidentification seront les plus importants pour ces personnes par rapport à celles qui sont nées avec leurs stigmates. Cet individu-là a connu le passé dans une peau normale et à cette époque, il se faisait lui-même des idées sur les personnes stigmatisées. Ainsi, il risque fort d'aller jusqu'au rejet de l'image de son nouveau groupe et de lui-même. Lorsqu'une personne passe du monde normal au monde stigmatisé, c'est comme s'il avait mené une double vie. Il se souvient de son passé et il doit vivre dans son présent. Il devra réapprendre qui il est réellement maintenant. Le stigmatisé peut ressentir une certaine gêne au contact des anciennes personnes qu'il côtoyait lorsqu'il ne portait pas le stigmate. Il peut même éprouver un sentiment d'ambivalence envers les personnes qu'il fréquentait avant d'avoir le stigmate et les nouveaux compagnons d'infortune. Son effet maximum se produira avec les intimes et la famille, car c'est l'ensemble de la vie quotidienne qui se trouve bouleversé. Il pousse donc à une redéfinition des rôles au sein de la famille.

L'individu a tendance à hiérarchiser les personnes appartenant à son nouveau groupe selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmate. La personne stigmatisée a tendance à adopter le même comportement que les « normaux » adoptent à son égard, face aux personnes plus stigmatisées qu'elle. Le problème de l'alliance se pose alors, quel groupe va-t-elle davantage fréquenter, où va-t-elle se sentir parmi les siens. La seule chose qui est sûre c'est que : « allié ou non à ses semblables, l'individu stigmatisé marque rarement à manifester l'ambivalence de ses identifications lorsqu'il voit l'un de ceux-ci exhiber, sur le mode baroque ou pitoyable, les stéréotypes négatifs attribués à sa catégorie. Car en même temps que, partisan des normes sociales, il est dégoûté par ce qu'il voit, il s'y sent retenu par son identification sociale et psychologique avec le coupable, de telle sorte que la répulsion se transforme en honte, et la honte en mauvaise conscience. Bref, il lui est autant impossible d'épouser son groupe que de s'en séparer. »<sup>16</sup> L'ambivalence est sûrement à son paroxysme lorsque l'une de ces personnes stigmatisées qui s'efforce non seulement de normaliser sa conduite mais aussi de critiquer ses compagnons d'infortunes, croise, en se trouvant avec un « normal », un de ses congénères ! L'autre ambivalence qu'elle peut ressentir est le fait que la personne portant un stigmate se définit semblable aux autres mais se conçoit (et les autres la conçoivent) comme quelqu'un d'à part.

<sup>13</sup> RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (coord.). *L'identité : l'individu, le groupe, la société*. P.6

<sup>14</sup> Idem. P.7

<sup>15</sup> Idem. P. 144

<sup>16</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. P 129

### 2.2.5. Tous stigmatisés un jour

La notion de stigmaté est « un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux rôles, au moins sous certains rapports et dans certaines phases de sa vie. Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue. Ces points de vue sont socialement produits lors des contacts mixtes, en vertu des normes qui influent sur la rencontre. Certes, un individu peut se voir typé par des attributs permanents. Il est alors contraint de jouer le rôle du stigmatisé dans la plupart des situations .... Mais ces attributs stigmatisants qu'il possède ne déterminent en rien la nature des deux rôles ; ils ne font que définir la fréquence avec laquelle il doit jouer l'un ou l'autre. »<sup>17</sup> Même la personne soit disant normale subit dans sa vie des moments où elle est stigmatisée (que ce soit par rapport à son caractère, à une marque physique, au vieillissement,...) Ainsi le normal connaîtra le fait de tenir le rôle du stigmatisé même si son stigmaté est minime, il le vivra comme tel.

### 2.2.6. L'image du corps

L'image de soi, de son corps influence la construction de l'identité. Plusieurs images collent à la peau du SDF. C'est en premier lieu la condition précaire et le corps du SDF qui nous sont les plus visibles. C'est par notre corps que nous nous montrons à l'autre. Le corps nous appartient, il fait partie de notre identité. Ainsi pour affirmer l'appartenance à un groupe, il n'est pas rare de changer notre tenue vestimentaire. Le corps du SDF nous renvoie son statut social et sa misère. Certains essaient de garder une bonne image du corps. Cela maintient une bonne image identitaire. Les habits, les attributs du corps sont aussi des marques identitaires. Selon les circonstances, les SDF vont mettre tel ou tel vêtement (manche, rendez-vous avec l'assistante sociale,...). « Contrairement aux idées reçues, le choix vestimentaire n'est que rarement lié au hasard : il découle souvent d'une véritable stratégie. »<sup>18</sup>

Par rapport à l'identité sociale, le corps sain est considéré comme capital réel, donc positif. Tandis que le corps malade (plus de force, alcoolisme, corps dégradé par la vie dans la rue,...) ne peut plus être considéré comme capital réel. Par conséquent, il est méprisé car insuffisant pour atteindre un autre statut social, celui du travailleur.

### 2.2.7. Coupable de leur stigmaté

La personne portant un stigmaté qui n'est pas dû à son comportement, ou sur lequel elle ne peut agir, par exemple une personne de couleur, se sent moins coupable, moins honteuse que les personnes qui portent un stigmaté qui pourrait être diminué voir enlevé par un effort plus ou moins conséquent comme les personnes obèses, les SDF,... (La société pense que les SDF sont des fainéants et s'ils travaillaient un peu plus, ils ne seraient pas dans cette mauvaise situation.)

Comme dit auparavant, la stigmatisation est au cœur de ce travail car non seulement elle est en lien avec l'identité de la personne SDF mais aussi elle la situe par rapport à son environnement. Elle répond donc directement à la question de comment vivent les SDF en Valais, pas d'un point de vue pratique, mais bien d'une manière identitaire et de ressenti émotionnel. On pourrait tourner la question dans le sens de comment les SDF ressentent cette situation en Valais.

---

<sup>17</sup> GOFFMAN, Erving. *Stigmaté : les usagers sociaux des handicaps..* P. 160-161

<sup>18</sup> DAMBUYANT-WARGNY, Gisèle. *Quand on n'a plus que son corps.* P. 38

Pour répondre à la deuxième hypothèse, il est important de connaître la typologie utilisée par les chercheurs pour catégoriser la population SDF. Mais qu'est-ce que la typologie ? La typologie consiste à déterminer un certain nombre de traits caractéristiques afin de faciliter la classification en vue de déterminer des systèmes. En cela, il serait tentant de donner des traits communs à un phénomène pour le classer dans des catégories. Il est impossible de classer toutes les personnes SDF dans le même panier comme il est impossible de créer un panier différent pour chaque SDF. En créant des catégories types, les chercheurs peuvent englober, dû à leurs traits communs, certains SDF dans une même catégorie. Par exemple, je pourrais créer une catégorie de SDF en prenant comme critères leur âge. La deuxième hypothèse, permettra de savoir dans quelle catégorie se trouvent les personnes SDF des environs de Sion par rapport à leur expérience en tant que SDF.

### **2.3. Typologies de la population SDF**

---

Les schémas typologiques cités dans les lectures scientifiques sont nombreux et prennent en compte plusieurs critères comme :

- l'âge du SDF
- le temps passé à la rue
- le potentiel de « réinsertion »
- le travail
- la mobilité
- l'adaptation à sa propre situation et à l'espace public
- les dimensions spatiales
- ...

Voyons, ici, la typologie de Damon proche de la réalité malgré la difficulté de découper cette population par tranche. Damon utilise la variable du temps passé à la rue. En effet, il constate que cette variable est différente pour chaque SDF, ainsi certains resteront dans la rue plus ou moins longtemps, d'autres qui n'y passeront qu'une nuit. « Etre SDF est une situation qui peut être transitoire, permanente ou chronique. »<sup>19</sup> Pour saisir la vie d'un SDF en lien avec la prise en charge, il utilise le mot carrière qui permet de suivre dans le temps les transformations de la personnalité ou de l'identité. La rentrée dans la carrière du SDF, se fait par la reconnaissance, de soi-même et des autres, d'être un SDF. La sortie s'effectue par l'impossibilité à s'identifier en tant que SDF par soi-même et par les autres. Trois étapes constituent la carrière d'un SDF. Elles sont :

- La fragilisation : C'est le début du processus. Cela ne fait que très peu de temps que la personne se retrouve dans la peau d'un SDF. Encore faut-il qu'elle se considère comme SDF, car certaines personnes tentent de garder la face et essaie de vivre sans recourir à l'assistance. Elle ne connaît encore pas le réseau d'aide. C'est une étape difficile où la personne prend conscience de sa situation et où tout est nouveau pour elle, aller manger à la soupe populaire,... Cette phase est généralement très courte, soit la personne sort de sa carrière de SDF, soit elle s'y installe en acceptant ses peurs, ses répugnances. Elle commence à gérer ses activités de la vie quotidienne en maîtrisant davantage les prises en charge.
- La routinisation : le SDF rentre dans une certaine routine, il se familiarise avec les prises en charge, le regard de la société, les pairs. Il met en place des stratégies et maîtrise les services pour satisfaire ses besoins. Cette phase est assez longue dans la carrière du SDF et peut être visible au niveau d'une dégradation physique et sociale (habillement, hygiène,...). Le SDF peut très bien sortir de sa carrière soit pour retrouver une existence ADF (avec domicile fixe), soit une solution plus tragique qui est de mettre fin à ses jours, soit de rentrer dans la phase de sédentarisation.

---

<sup>19</sup> Damon Julien. *La question du SDF : critique d'une action publique*. P. 150

- La sédentarisation : Cette phase est la dernière. Le SDF rentre dans cette phase lorsqu'il s'éloigne ou n'utilise plus les services de prises en charge tout en s'adaptant au mieux à la rue. Il est généralement présent dans les mêmes endroits de la ville. C'est pour cette raison que Damon appelle cette phase la sédentarisation car le SDF « se sédentarise » en créant son propre espace privé, son petit chez soi dans la rue. Son image évoque généralement le clochard. Ce sont les SDF qui sont les plus visibles car tout le temps dans la rue. Mais ils sont aussi les moins nombreux.

Il est important de préciser que la carrière d'un SDF n'est pas linéaire, ni mécanique mais plutôt une spirale, qui pourrait être remontée ou descendue, à une vitesse différente. Une personne peut très bien être dans la phase de routinisation sans jamais passer par la phase de sédentarisation. Il est difficile de définir précisément les limites entre les phases, où l'une commence et l'autre s'arrête. Ce qui est sûr, c'est que dans « chacune des phases on peut trouver des personnes extrêmement différentes. »<sup>20</sup> Pour Damon, devenir SDF c'est avant tout cheminer dans un processus.

Je considère la typologie de Damon comme avantageuse car elle se réfère à plusieurs critères qui sont simples à comprendre et facile à découvrir dans les récits de vie. Les critères sont tous les éléments qui permettront d'affirmer que la personne se trouve dans telle ou telle phase, comme sa visibilité, son utilisation du réseau d'aide, sa gestion du quotidien,.... Cette typologie est intéressante car elle prend en compte l'évolution de l'identité ainsi que la gestion du stigmatisme tout au long de la carrière du SDF.

Comme expliqué précédemment, la gestion du quotidien est un des critères utilisés pour définir dans quelle phase se trouve la personne SDF. Pour cela, le chapitre suivant, exposera les dimensions que la personne utilise pour gérer son quotidien. Ces dimensions permettront de définir, dans la partie analyse de ce travail, dans quelle phase se trouve la personne SDF et, donc aideront à infirmer ou à confirmer l'hypothèse n°2. Ces mêmes dimensions seront utilisées dans la grille d'interview pour pouvoir retrouver les éléments issus des entretiens.

## **2.4. Les dimensions de la gestion du quotidien**

---

### **2.4.1. La structuration du temps**

Les SDF n'ont plus la même notion du temps que les gens actifs. Ils vivent au jour le jour, errant dans la rue au rythme de leurs besoins vitaux qui sont de dormir dans un endroit abrité et si possible chauffé ainsi que de se nourrir. Ils se focalisent principalement sur leurs besoins primaires, par conséquent, ils ne peuvent pas penser à un projet de vie. C'est le règne de l'ici et maintenant. Au fil du temps, une routine qui sert à assouvir les besoins vitaux s'installe. Les SDF sont amenés à connaître les bons plans, ils savent qu'à tel endroit et tel jour, les repas sont gratuits,... Ainsi, s'imposent des activités cycliques et répétitives.

### **2.4.2. Les activités de la vie quotidienne**

#### *Manger*

Ils utilisent les services à disposition et connaissent, pour ceux qui se trouvent dans la deuxième et la troisième phase, le réseau pouvant satisfaire leurs besoins. Ces services sont soit gratuits, soit à prix minimes. Certains se contentent de la nourriture trouvée dans les poubelles (restaurants, cantines, immeubles,...)

---

<sup>20</sup> Damon Julien. *La question du SDF : critique d'une action publique*. P. 156



### *Produits psychotropes*

D'après l'enquête française de François Beck (et al.)<sup>21</sup> la moitié de la population SDF, en majorité des hommes qui se trouvent dans la tranche des 44-45 ans, consomme des substances psychotropes, en particulier l'alcool. Ils ont recours à cette consommation (l'alcool est légal et pas cher et la rue est un espace idéal pour se procurer facilement des produits psychotropes) pour atténuer leurs souffrances psychiques. Cela permet de s'échapper de la réalité, de tuer le temps et c'est un moyen de socialisation avec son groupe de pairs. Dambuyant-Wargny constate que la grande majorité des personnes démunies fument des cigarettes. Paradoxalement cette pratique coûte cher à cette population qui n'a déjà que très peu de moyens ! Comme les autres produits psychotropes, cela permet de passer le temps !

### *Chaud*

L'hiver, les SDF sont à la recherche de chaleur, d'un endroit pour se réchauffer. Tout est bon à prendre, les entrées d'immeubles, les bouches de métro ou de parking, les gares, les cafés restant 3-4 heures pour un verre,... Dans les journaux, nous voyons encore des personnes mortes de froid pas seulement en hiver mais aussi en été. En effet, comme ils sont en carence alimentaire et n'ont pas forcément des habits adaptés à la température ambiante, ils ont de la difficulté à lutter adéquatement contre les différences de températures qui peuvent être importantes l'été (de 32° à 18).

### *Dormir*

Ils ont la possibilité de dormir dans les lieux à disposition. Lorsqu'ils utilisent ces accueils, un minimum d'information est demandé ce qui dérange parfois certaines personnes qui ne veulent pas rentrer dans le système. Ces endroits ressemblent à des dortoirs, la chambre individuelle avec douche et WC n'existe pas. Pour cela, il faut aller à l'hôtel. D'ailleurs certains refusent d'y dormir car ils ne supportent pas la promiscuité. Ils peuvent dormir dans des endroits publics comme des bancs, des bouches de métro (de la chaleur s'en dégage), chez des amis ou des connaissances, dans des halls d'entrée, sous un pont,... Tout cela reste d'un confort minimal et l'on constate que l'espace urbain n'est pas pensé pour ça. A relever qu'il est difficile de bien dormir dans les lieux publics voire dans les lieux d'accueil. Enormément de SDF souffrent de fatigue.

### *Uriner et aller à selle*

Les toilettes publiques existent dans toutes les grandes villes ainsi que les villages. Il est vrai que certaines personnes n'utilisent pas toujours ces toilettes et défèquent dans les ruelles sombres, ou derrière une voiture,... Pour exemple, j'ai eu l'occasion de partir 1 semaine à Marseille pour visiter la ville et j'ai constaté que la rue derrière notre hôtel était utilisée comme toilette publique par des SDF qui s'étaient sédentarisés sur une bouche de parking, tout près de la dite rue.

### *Se laver*

Des douches publiques sont mises à disposition. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes se lavant dans des fontaines et aux robinets des toilettes publiques ! Après un certain temps passé à la rue, le SDF s'habitue à sa saleté et à celle des autres, ne sentant plus sa puanteur. Ce corps est mis au grand jour, devant tout le monde et montre une image de soi très dévalorisée, méprisée, traduisant l'extrême précarité.

---

<sup>21</sup> BECK, François, LEGLEYE, Stéphane, SPILKA, Stanislas. *L'alcoolisation des personnes sans domicile : remise en cause d'un stéréotype*. [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/es391-392g.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/es391-392g.pdf) (consultée le 10.01.08)

### *Se déplacer*

Différents écrits montrent qu'il y a 2 catégories de mobilité : les personnes qui se déplacent énormément, cherchant dans une autre grande ville du travail, une meilleure hospitalité jugée souvent sur l'accueil et l'offre des services sociaux, un espoir,... Celles qui se déplacent au gré des saisons préférant la côte l'été et l'intérieur du pays l'hiver. L'autre catégorie regroupe celles qui se sédentarisent dans un endroit précis de la ville. Celles qui construisent leur petit chez soi dans la rue et qui restent dans l'espace urbain qu'elles connaissent si bien ! Dans la ville, pour atteindre un endroit, un lieu d'accueil, elles se déplacent généralement à pied ou empruntent illicitement les transports publics.

### *Se faire de l'argent*

la mendicité est un des moyens pour gagner un peu d'argent. Le but étant de mettre en valeur leur situation précaire par leur corps, leur tenue vestimentaire, leurs odeurs et leur position. Ils choisissent généralement un endroit très fréquenté où le citoyen aura forcément de l'argent sur lui, devant un magasin, une église, une banque,... Les chercheurs ont constaté que les mendiants s'approprient l'espace public en faisant l'aumône dans des endroits habituels. Un autre moyen de gagner de l'argent est de faire les poubelles à la recherche d'objets vendables sur le marché. Parfois, ils dégotent des petits boulots, (tondre les pelouses,...) Certains en arrivent à voler dans les magasins, soit directement pour leur consommation personnelle, soit pour revendre. Il faut préciser qu'il y a des personnes SDF ayant un travail mais qui, pour une raison ou une autre, se retrouvent momentanément à la rue. Ces gens gagnent de l'argent par leur travail.

### *Les rapports sexuels*

Comme cité précédemment, les SDF vivent généralement seuls (2 personnes sur 3). Pour assouvir leurs besoins sexuels, les hommes payent les femmes que ce soit des péripatéticiennes ou des femmes SDF ayant besoin d'argent. D'ailleurs, il n'est pas rare dans le milieu des personnes sans logis que le conjoint monnaie les services de sa compagne pour son compte.

## 2.4.3. Lieux d'habitation

Plusieurs lieux peuvent faire office d'habitation. Deux catégories les séparent : Les espaces privés qui peuvent être ponctuels (squat,...) ou qui perdurent (cabane,...) et les espaces publics (bancs, ponts,...). L'espace privé préserve l'état du corps par rapport à l'espace public où l'insécurité et la visibilité règnent en maître. Généralement, le SDF aménage son espace privé pour se l'approprier en y mettant des objets superflus et nécessaires. Les lieux privés offrent une relative stabilité. Le sans-abri dormant dans un espace public ne peut pas ou très peu aménager son territoire et il ne possède, en général, que le strict nécessaire ainsi que des objets pas trop dommageables pour ne pas attirer l'attention de voleurs ou de voyous ! Il arrive parfois que des espaces publics deviennent des espaces privés. Ces lieux sont choisis pour des stratégies utilitaires comme par exemple, un endroit peu visible ou une cachette est disponible pour laisser ses affaires personnelles,... et aussi pour des stratégies symboliques (endroit représentant sentimentalement quelque chose pour la personne). « Les structures d'hébergement collectif offrent moins de possibilités d'investissement personnel »<sup>22</sup> que les espaces privés car ces lieux sont souvent partagés avec d'autres pairs, la durée de l'hébergement est variable entre 1 à 3 jours jusqu'à une année et les objets personnels sont souvent mis sous clefs pour éviter les vols. Il est évident que « marcher c'est manquer de lieu ».<sup>23</sup> Ainsi, celui qui erre sans cesse, c'est celui qui n'a pas de lieu pour se poser !

---

<sup>22</sup> DAMBUYANT-WARGNY, Gisèle. *Quand on n'a plus que son corps*. P. 91

<sup>23</sup> Idem. P. 92.

#### 2.4.4. Lien sociaux

##### *Lien avec les pairs*

Les liens sociaux entre SDF sont fondés essentiellement dans le but de mieux supporter la réalité et la difficulté de la vie dans la rue. C'est le choix de la personne de créer des liens avec tel ou tel pair, en partie orienté par une proximité identitaire, des pratiques, des intérêts et des objectifs communs. Lorsque la personne vit dans la rue, elle crée des stratégies d'alliances avec d'autres SDF pour survivre dans ce milieu et ils font preuve de beaucoup d'entraide en cas de coup dur. Le groupe permet de passer le temps, d'échanger du matériel, des discussions et de se protéger. Ils font une différence entre les amis et les compagnons d'infortunes car ces derniers sont présents seulement dans la galère, se serrent les coudes dans les moments difficiles mais cette relation s'arrête à l'immédiat et au tout de suite, tandis que par rapport aux amis, qu'ils sont dans une conception à long terme. Les SDF n'ont que très peu d'amis et connaissent beaucoup plus des liens avec des compagnons d'infortune. Lorsque les personnes se rencontrent dans les foyers pour SDF, la valeur de survie est moins présente, ainsi le choix des amis se conçoit plus sur une affinité identitaire (valeurs communes).

##### *Lien avec la famille*

Le lien avec les membres de la famille est généralement rompu. La personne SDF ne recourt que très peu à l'aide de sa famille car cette demande lui donne le sentiment d'échec et engendre un enchaînement de dette-reconnaissance.

##### *Lien avec un animal*

Certains SDF adoptent un animal qui leur procure un soutien affectif. Pour la personne sans logis, il est plus facile de créer une relation dans la durée avec un animal qui ne le jugera point et ne le laissera pas tomber. Aucun besoin de justifier ses actes, son compagnon ne lui demandera rien, juste un peu d'attention, de câlins et de combler ses besoins physiques. L'animal dépend de son maître, ainsi son compagnon à 4 pattes lui redonnera un rôle et une raison supplémentaire d'exister.

##### *Lien avec le personnel institutionnel*

Il existe des institutions, des professionnels et des bénévoles qui comblent avant tout les besoins physiques du SDF et ne prennent pas en considération leur besoins d'affectivité. Ce sont des relations anonymes, où chacun ignore tout de l'autre et personne ne s'implique réellement pour créer une continuité dans le lien. La relation affective entre un professionnel et un SDF aide ce dernier à sortir de l'anonymat et à se (re)socialiser, le travailleur social étant socialement intégré. Ce lien doit être créé dans la durée et doit être personnalisé. Il est vrai que plus la personne a fait carrière dans la rue, et plus il est difficile pour le travailleur social de s'en approcher et de créer une relation de confiance. En effet, le SDF se méfie de tout le monde, mais à raison, car le monde de la rue est un monde impitoyable où les sans abris se volent entre eux et ne peuvent donc faire confiance à personne. Pour cette raison, le professionnel doit essayer d'instaurer un lien de confiance. Malgré tout, il doit rester vigilant à cette nouvelle relation car le SDF essaiera, parfois, de le manipuler en lui faisant du chantage affectif et il devra toujours garder en tête que le SDF cherchera à acquérir les avantages, les bénéfices de ce lien. Le SDF aura besoin d'une personne de référence, de confiance, qu'il trouvera régulièrement à l'institution. Il est important que le professionnel n'attende rien du SDF, mais qu'il soit là pour lui. Cela permet de ne pas s'essouffler à cause du manque de résultats. Le travailleur social doit en quelque sorte apprivoiser l'autre, lui prêter attention et accueillir ses us et ses coutumes afin de l'accepter tel qu'il est et non tel qu'il voudrait qu'il soit. En réussissant à créer cette relation basée sur la confiance et sur un lien affectif, le SDF se sentira plus à même de construire des projets. Il est bien évident que tous les professionnels ne réussissent pas à créer ce lien.

Pour bien entrevoir la complexité qui peut exister dans la relation professionnel - usager, voici la vision de Declerck qu'il nomme la relation « soignant » (tout professionnel travaillant avec les SDF) – « soigné » (SDF). Cette relation commence par une période de « lune de miel » où ils forment ensemble des projets communs et où tous les deux se sentent pour le mieux car le soignant se trouvera être un bon soignant et le soigné pensera être un bon soigné. Le soigné « paiera » le soignant par une attitude d'investissement, de dépendance et de reconnaissance dans cette nouvelle relation, ce qui procurera au soignant un sentiment narcissique d'être un sauveur. Néanmoins, le soignant peut ressentir l'angoisse d'être manipulé par les dires du soigné. Malgré cela, le soignant se sentira tout puissant et aura l'impression d'être le seul à pouvoir sauver le soigné. Le soigné peut parfois en rajouter pour le complaire dans cette impression par exemple, en lui disant que les autres soignants n'étaient pas aussi bons que lui,... Lorsque le soigné n'arrivera pas à réaliser le projet commun, le soignant perdra alors son rôle de sauveur vis-à-vis de lui-même et du soigné. Le soigné le reclassera comme tous les autres avant lui, d'incompétent. Le soignant mettra la faute sur le soigné et se désinvestira complètement de la relation. Declerck a étudié les clochards de Nanterre à Paris qui sont dans la phase 2 à 3. Il décrit des SDF ayant déjà une grande carrière dans la rue et ayant des stigmates importants de ce milieu. Pour certaines relations soignant – soigné, le lien est court car le soigné est arrivé à remonter la pente assez rapidement. Du coup, aucun sentiment d'échec, d'impuissance ni pour l'un, ni pour l'autre ne survient et la relation peut prendre fin positivement. Il y a aussi un autre cas de figure où la relation persiste en tant que relation amicale dans laquelle il n'est plus question de soignant – soigné. C'est le cas lorsque les rôles sont bien définis entre professionnel et usager et que ni l'un ni l'autre n'attend de cette relation un projet commun qui devrait forcément tendre vers une amélioration de la situation du SDF. Cette relation est amicale, dans l'ici et maintenant, par rapport à la relation amicale qui se perpétue, dans le temps, dans le changement.

#### 2.4.5. La peur

Les nouveaux arrivés dans la carrière de SDF ont peur de devenir un jour comme ces clochards, errant dans la rue, bouteille à la main et ayant une odeur putride qui les suit à la trace. Ils ont peur de rester à jamais dans la rue, de ne plus pouvoir remonter la pente. La rue est un monde hostile où règne méfiance et violence. Ainsi, il n'est pas rare qu'un mendiant se fasse dépouiller par un de ses pairs. La peur reste un sentiment perpétuel qui se glisse avec le temps comme un bruit de fond !

#### 2.4.6. Le regard de l'autre

En règle générale, la société a une vision assez négative de cette population et porte un regard de déni. Elle libère une volonté de les exclure de sa vision ou de son monde. Elle les décrit comme des criminels, des toxicomanes, des prostitués, des personnes qui ne font pas l'effort de s'en sortir et qui profitent de l'assistance. Bien entendu, il reste malgré tout, une part d'attractivité dans leur façon de vivre. Les personnes SDF n'ont pas ni contrainte, ni obligation, ni attache. D'ailleurs, La société perçoit une forme de liberté à leur égard.

Les médias utilisent ces images chocs pour faire de l'audimat. A chaque approche hivernale les articles, les émissions, les interviews fusent ! Ce thème est même repris dans des campagnes politiques qui contribuent à donner une image du politicien proche de son peuple et de ses difficultés. L'image de la personne morte de froid pendant les nuits hivernales a son impact ! Cela touche la population mais aussi la personne SDF qui ressent un sentiment d'humiliation face au regard de la société. Ainsi, elle essaiera de cacher sa situation, inventant ou grossissant les situations (sûrement réelles) qui lui ont fait perdre pied en

insistant sur la faute de l'autre, de son employeur, de sa femme,... trouvant un coupable à ses malheurs.

### *Visibilité*

Par le regard de l'autre et par sa condition de vie le SDF est visible de tous. Cette visibilité peut être prise comme un élément positif. Le SDF joue la carte de la victime et ainsi profite de la pitié de l'autre. Les gens sachant qu'il est SDF, lui offriront des verres, des repas,... Certains sans abris ont une grande capacité à adapter leur discours pour bénéficier d'une assistance, de la mendicité,... Elle peut être aussi négative, car certaines personnes ne veulent pas être reconnues comme SDF. Par conséquent, elles essayeront de se faire passer pour une personne avec domicile fixe (ADF) en gardant, par exemple, une certaine propreté vestimentaire et corporelle, en allant tous les jours à la même heure et au même bistrot boire un café.

### 2.4.7. Etat de santé

En 2001, Une recherche de l'INSEE a relevé que « 16 % des sans domiciles usagers des services d'aide s'estiment en mauvaise santé, contre 3% de la population ayant un logement personnel. »<sup>24</sup> La population SDF souffre davantage, que la moyenne de la population française, de maladies respiratoires, de séquelles d'accidents, de migraine, de dépressions, de maladies du système digestif, de maladie de la peau et de troubles du sommeil. Les chercheurs ont constaté que « l'état de santé se dégrade proportionnellement à la durée globale passée dans la rue. »<sup>25</sup>

Le 9 à 11% des SDF seraient des personnes souffrant de maladies psychiques, d'après Lionel Thelen. Ce pourcentage est plus élevé que dans la population normale.

### *Le corps*

Le corps est l'image que l'individu projette de sa condition de vie. Il est aussi l'instrument par lequel l'individu se présente à l'autre. Le corps est en perpétuelle interaction avec la société. Plus la personne passe de temps dans la rue et plus le corps devient délabré. Plus le corps se délabre et moins la personne aura d'interaction avec les autres car la vue de cette déchéance physique et sociale gêne voir effraie. Ce corps délabré peut aussi, à l'inverse, être utilisé pour demander l'aumône ou l'aide sociale car ce corps est le témoin de la condition de vie précaire et, par conséquent, la demande d'aide est justifiable. La rue inflige des stigmates au corps qui, à travers le regard des autres, révèlent son appartenance au groupe des précaires.

Il est statistiquement prouvé que les SDF ont une mauvaise santé. Deux possibilités s'offrent à eux, soit ils déniaient leurs corps et le laissent à l'abandon, ne prenant pas en considération leurs propres souffrances, soit au contraire, ils jouent de ce mauvais état pour demander une aide supplémentaire ou une prise en charge. N'oubliant pas que le corps, même dégradé, reste un outil de travail (prostitution, manche, travaux de force).

Les différentes dimensions citées ci-dessus sont le fruit de recherches dans la littérature scientifique française et permettent de donner le cadre théorique à l'objet de recherche qui suit.. Elle a également donné de précieux indices pour déterminer précisément et avec pertinence le choix des questions et de la réflexion menée auprès du public cible lors des entretiens. Une explication de la méthode utilisée se trouve dans le chapitre suivant.

---

<sup>24</sup>INSEE. [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/IP893.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/IP893.pdf) (consultée le 17.12.2007)

<sup>25</sup> Idem

### **3. La méthode**

#### **3.1. Le terrain de recherche**

---

Pour mon travail de mémoire, j'ai choisi de réaliser des entretiens avec des personnes ayant été sans domicile fixe ou étant actuellement sans domicile fixe, ayant connu le passage à la rue et qui se trouvent dans les environs de Sion.

##### 3.1.1. Contexte géographique

J'accorde une importance particulière à la situation géographique car je ne voulais pas réaliser des entretiens avec des personnes SDF de Lausanne ou de Genève mais bien du Valais et plus précisément dans les environs de Sion. J'ai choisi les environs de Sion car je connais davantage le réseau spécialisé dans l'aide aux personnes SDF. J'entends par environ de Sion, la vallée du Rhône allant de Sierre à Martigny. Dans ma pratique professionnelle, j'ai déjà eu la chance d'entrevoir le réseau de Genève et celui de Lausanne et je peux dire que ces deux villes sont davantage fournies en service d'aide pour répondre à la problématique du SDF et d'ailleurs, ces réseaux sont généralement assez sollicités. Je voulais donc savoir, comment la personne SDF en Valais arrivait à survivre en sachant que le réseau valaisan est peu équipé en services d'aide et c'est pour cette raison que le contexte géographique est si important à mes yeux.

Il n'est pas simple de trouver des personnes sans domicile fixe dans le Valais central. J'ai donc sollicité plusieurs services.

- La police municipale de Sion
- Chez Paou de Saxon, Ravoire
- La communauté d'Emmaüs de Sion
- Le service social de Sion
- L'Armée du Salut de Sierre
- Les Resto du Cœur de Sion
- Les Sœurs hospitalières de Sion
- La communauté des béatitudes de Sierre

Sur tous les services contactés, seulement l'association Chez Paou, la communauté d'Emmaüs et l'association des Restos du Cœur côtoient régulièrement des personnes sans domicile fixe. J'ai aussi abordé des personnes qui, par leurs attitudes, me donnaient à penser qu'ils étaient actuellement sans domicile fixe : un joueur d'accordéon à la gare de Sion, un joueur de guitare à la place du midi et un joueur de flûte à la gare de Sion. Ces trois personnes possédaient un logement et pour gagner leur vie, pratiquaient cette profession, musicien de rue. Ils venaient tous les trois d'une autre région soit d'un autre canton, soit d'un autre pays.

##### 3.1.2. La population cible

Dans ma première idée, je voulais réaliser des entretiens avec comme seul critère le fait d'être sans domicile fixe ou d'avoir connu cette situation dans le contexte environnemental du Valais. J'ai donc pris contact et réalisé quelques entretiens avec des personnes de l'association Chez Paou. Dans ces entretiens, les éléments de la vie dans la rue ne ressortaient pas. Aucune des personnes interviewées n'étaient restées quelques jours dans la rue, trouvant d'autres solutions plus confortables comme dormir chez des connaissances. Pour répondre adéquatement à mes hypothèses surtout celles en lien avec les phases, les entretiens devaient contenir cette description du passage dans la rue. Il était donc nécessaire que je trouve des personnes SDF qui avaient vécu le passage dans la rue et j'ai ainsi dû introduire ce critère supplémentaire dans ma population cible.

## **3.2. La méthode de recueil des données**

---

### **3.2.1. L'entretien**

Comme je voulais recueillir des récits de vie des personnes SDF dans le but de posséder le plus d'informations possible en lien avec les hypothèses et ma question de départ, j'ai choisi la méthode de l'entretien semi-directif. L'optique était d'avoir d'abord la qualité des informations avant la quantité. J'espérais réaliser les entretiens avec une dizaine de personnes. Dès le départ, je savais que je ne pouvais ni ne voulais réaliser une étude de comparaison (cela impliquerait un nombre important de personnes interviewées) mais bien une analyse de récits de vie. J'ai réalisé des entretiens semi-directifs avec des questions ouvertes mais orientées malgré tout. Je ne voulais pas que les personnes s'égarer dans leurs réponses et je voulais découvrir des informations précises sur des thèmes prévus. J'ai aussi introduit une variable de temps. Je voulais savoir si la vision de la personne changeait lorsqu'elle est rentrée dans le milieu SDF et au moment où je l'interroge. Cela permet d'analyser l'évolution que la personne a faite. Par contre, je n'avais pas pensé à la longueur des interviews qui variaient de 45 minutes environ à 1h15 pour le plus long. Mais chaque fois, survenait de l'impatience vers la fin de l'interview. Après expérience, je ferais d'abord un questionnaire test pour voir comment la personne réagit et aux questions, et à la durée dans le but d'améliorer ma démarche, en efficacité et aussi en confort.

Avoir un canevas similaire pour toutes les personnes interviewées me permet d'analyser les situations de vie sous le même angle et ainsi ressortir plus rapidement les différences. En plus, l'utilisation d'un canevas facilite l'analyse des données, les mêmes thèmes ressortant dans tous les entretiens. J'ai réalisé un questionnaire type, c'était mon fil rouge pendant l'entretien.

Il contient sept thèmes principaux en lien avec mes hypothèses de départ. Les voici :

- Général : âge ?, nationalité ?, état civil ?, famille ?,... Ce sujet est destiné à découvrir le contexte de la personne interviewée (très succinct mais c'est une sorte de curriculum vitae de présentation).
- Les activités de la vie quotidienne : manger ?, dormir ?, se laver ?, laver les vêtements ?,....
- Les liens avec sa famille et ses amis : A-t-elle encore des liens avec son entourage ?, quel rythme de fréquentation ?, quel regard l'entourage porte sur sa situation ?,...
- Le travail : quel travail possède-t-elle?, quel travail serait-elle d'accord d'effectuer ?, comment elle gagnait de l'argent ?,...
- Les aides perçues : Qui a pu l'aider ?, comment elle a ressenti ses aides ?, connaissance du réseau d'aide ?,...
- La santé : approche de sa santé en générale ? Rythme de fréquentation des visites médicales ?, ...
- Concept sur la stigmatisation : l'image qu'elle se fait d'elle-même ?, l'image que les autres lui transmettent ?, ...

Pour plus de détails, le canevas type ainsi qu'un des entretiens se trouvent en annexe.

### **3.2.2. Les accessoires de travail**

J'ai utilisé la caméra lors des entretiens. Je voulais prendre toutes les informations dites et il était clair que je ne pouvais pas les relever à la main. Les enseignants aux cours suivis sur la préparation au travail de fin d'étude nous conseillaient de prendre en considération la gestuelle des personnes interviewées, le ton de voix, le regard, ... Dans un premier temps,

j'ai donc choisi la caméra. Lors de mes premiers entretiens, j'ai constaté que le fait d'être filmé (être vu), dérangeait la personne interviewée et peut-être la rendait moins naturelle. Pour les rassurer, j'ai insisté sur le fait que les données prises étaient traitées à titre confidentiel, leur garantissant l'anonymat. Pour palier à cette gêne, j'ai donc décidé, après le deuxième interview, de laisser le cache sur l'objectif de la caméra. Ainsi, elles pouvaient constater qu'aucune image ne serait prise mais seulement le son. J'aurais donc pu tout aussi bien avoir un enregistreur qu'une caméra. Par contre, il est vrai, si j'avais trouvé un enregistreur qui par la suite retranscrit directement l'entretien dans l'ordinateur, j'aurais tout de suite adopté ce modèle, plus pratique et moins fastidieux. Une des difficultés rencontrées est que les cassettes d'enregistrements ont une durée limitée de prise (60 minutes). Du coup, je devais veiller à posséder une cassette d'enregistrement de rechange sur moi. Le fait d'enlever la cassette pour mettre la nouvelle importunait l'entretien. Parfois, la personne était dans son élan de parole et subitement elle devait s'interrompre pour me permettre de changer la cassette d'enregistrement. Je devais aussi veiller à ce que les batteries soient toujours pleines ce qui n'a pas toujours été le cas. Pour un des entretiens, j'ai été avertie environ 30 minutes avant l'entretien que la personne était disponible pour répondre à mes questions. Je n'avais donc pas pu charger au maximum les batteries. Pendant l'entretien, pas manqué, les batteries se sont épuisées et du coup, je n'ai pas pu continuer à enregistrer.

### 3.2.3. Le lieu

Pour réaliser mes entretiens, j'ai fréquenté plusieurs lieux. Dans un premier temps, j'ai donné rendez-vous au café le plus proche pour la personne. En effet, j'avais le souci du déplacement car étant donné que la personne SDF me concédait déjà un peu de son temps, je ne voulais pas non plus que le lieu de rendez-vous soit trop éloigné de l'endroit où elle vivait (Maison du Cœur, ...) Les difficultés de ce lieu étaient tout d'abord le manque d'intimité dû à la proximité des tables et à la présence d'autres personnes dans le même lieu. Ensuite, il y a aussi la présence d'un bruit de fond (radio, discours des autres clients,...) qui empêche une bonne prise de son. Pour un des entretiens, nous nous sommes rencontrés dans le McDonald's de Sion puis je lui ai demandé où elle souhaitait réaliser l'entretien, sur place ou ailleurs. Elle ne voulait pas réaliser l'interview au McDonald's trouvant l'endroit peu intime pour le sujet que nous allions aborder. Nous avons donc été à la Maison du Cœur, dans la cuisine où nous étions seuls. Dans cet endroit, j'avais une bonne prise de son et ce lieu assurait l'intimité souhaitée. Vers la fin de l'entretien, deux personnes sont rentrées dans la cuisine perturbant ainsi l'interview. Les personnes sont restées par la suite dans une pièce parallèle à la cuisine ce qui n'a pas facilité l'intimité de l'entretien. Pour la dernière interview, par manque de temps et aussi par expérience des autres lieux, nous avons réalisé l'entretien chez moi. Nous étions donc en tête à tête. L'intimité ainsi que la qualité de la prise de son étaient respectées. Je n'ai pas pensé sur le moment, mais par la suite, j'ai ressenti des peurs que cette personne (comme elle connaissait mon adresse) me harcèle à mon domicile. En conclusion, je dirais que tous les lieux exploités étaient rarement adéquats. L'endroit idéal aurait été une pièce neutre où personne ne puisse venir nous déranger et où l'intimité du dialogue, la qualité du son seraient respectées. Je pense, par exemple, à une salle de classe, réservée à l'avance pour un temps donné (prévoir assez de marge dans le temps de réservation).

### 3.2.4. Le logiciel de codage

Ma directrice de mémoire, Geneviève Pasche, m'a généreusement fourni un logiciel de codage du nom de « WEFT-QDA » téléchargeable sur internet qui m'a grandement facilité la codification des entretiens. C'est un logiciel assez facile à utiliser. Il suffit tout d'abord de créer ses catégories, puis ensuite, pour chaque entretien de surligner les phrases ou les paragraphes destinés à être insérées dans la ou les catégories correspondantes. Ensuite,

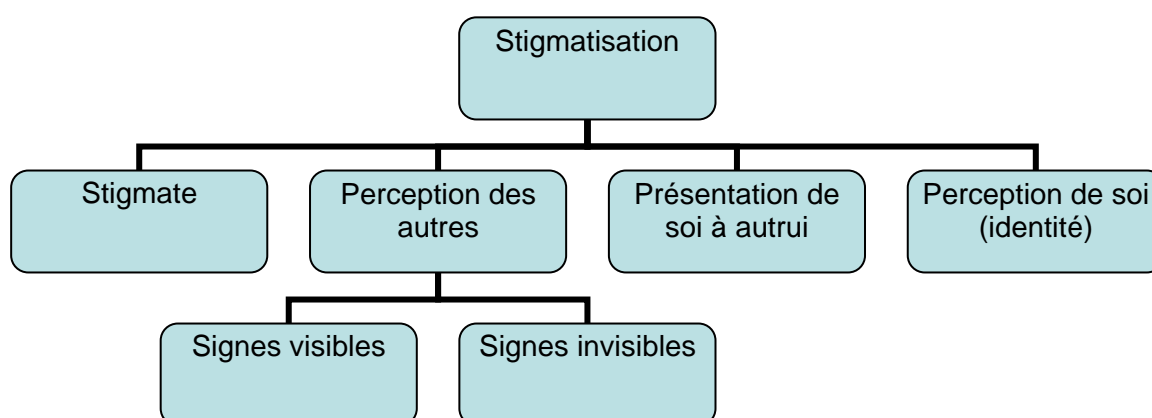


lorsque je veux rechercher les sujets qui se trouvent par exemple dans la sous-catégorie « perception de soi (identité) », je n'ai plus qu'à cliquer sur celle-ci et toutes les phrases insérées (de tous les entretiens) apparaissent.

### 3.2.5. La catégorisation

Pour pouvoir confirmer ou infirmer mes deux hypothèses de départ, je dois les confronter aux résultats de mes analyses. Pour que ceux-ci puissent être facilement traités, j'ai donc créé des catégories et sous catégories en fonction des hypothèses de départ. Selon ce que contient la phrase comme idée principale, je la classe dans la catégorie qui correspond. Par exemple, si la personne me dit qu'elle ressent le rejet que la société lui adresse, je classerais cette phrase dans une sous catégorie, comme « perception des autres », et qui fait partie de la catégorie « stigmatisation ». Pour toutes les phrases qui me donnent des éléments sur comment la personne perçoit le regard que porte la société sur sa situation, je les mettrais toutes dans la même sous-catégorie qui est pour notre exemple « perception des autres ». Ainsi, lorsque je veux analyser tel ou tel thème, exemple la stigmatisation, je n'ai plus qu'à ressortir les éléments de cette catégorie (dont la sous catégorie « perception des autres » fait partie). Cette catégorisation est la même pour tous les entretiens effectués ce qui me permet d'avoir une certaine clarté dans les analyses (les mêmes thèmes sont analysés).

Pour vérifier la première hypothèse, « En Valais, au vu de la petite taille des agglomérations, les personnes SDF sont très préoccupées à masquer à tout prix leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées. », j'ai donc créé la catégorie et les sous catégories suivantes :



La catégorie « Stigmatisation » contient les éléments qui me permettent d'analyser comment la personne vit son stigmate et en cela dévoile si elle se sent ou non stigmatisée et si elle s'identifie ou non à son stigmate ce qui me permet de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse n°1.

La sous-catégorie « stigmate » contient les caractéristiques du stigmate que j'ai classées selon les quatre types de stigmates proposés par Goffman. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette catégorie seront présentés sous le titre « quel stigmate possède-t-il ? ».

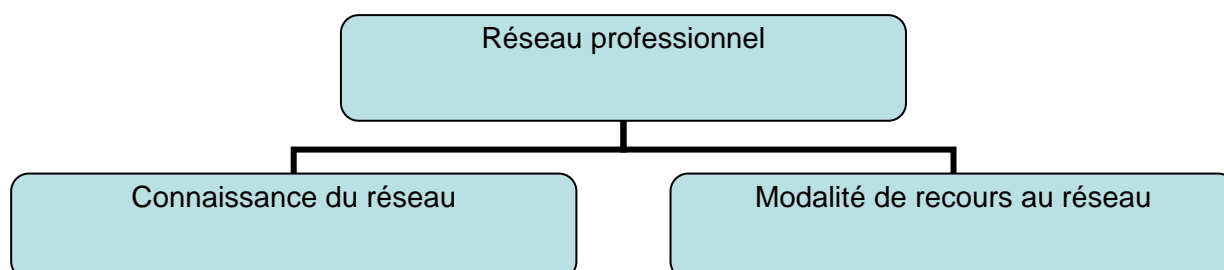
La sous-catégorie « perception des autres » contient les éléments qui me permettent de comprendre comment elle perçoit le regard des autres sur son stigmate. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre « regard des autres ». Dans cette sous-catégorie, j'ai créé deux sous catégories « signes visibles » et « signes invisibles » qui contiennent les éléments qui me permettront de constater si la personne SDF possède des signes visibles de son attribut disqualifiant ou non. Cela

démontre si elle est plutôt une personne discréditable ou une personne discréditée. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre « quel stigmate possède-t-il ? ».

La sous-catégorie « présentation de soi à autrui » contient les éléments qui me permettent de comprendre comment la personne se présente à l'autre. En cela, dévoile comment elle se considère. Est-ce qu'elle se présente en tant que personne SDF ou au contraire, elle refuse l'image de SDF. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre « comme il considère son stigmate ? ».

La sous-catégorie « perception de soi (identité) » contient les éléments qui me permettent de découvrir l'identité qu'elle se donne et si elle s'identifie ou pas à son stigmate. Ces éléments sont en lien avec la sous-catégorie « présentation de soi à autrui ». Mais elle donne des éléments supplémentaires sur sa propre conception de son identité personnelle. Pour différencier les deux sous-catégories, je dirais que la sous-catégorie « présentation de soi à autrui » fait appel à l'identité sociale de la personne par rapport à la sous-catégorie « perception de soi (identité) » qui fait appel à sa propre identité personnelle. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre « comment il considère son stigmate ? »

Pour vérifier la deuxième hypothèse, « Les SDF se trouvant dans les environs de Sion, se situent principalement dans la phase de fragilisation ou de routinisation décrite par Damon Julien. », j'ai donc créé la catégorie et les sous-catégories suivantes :

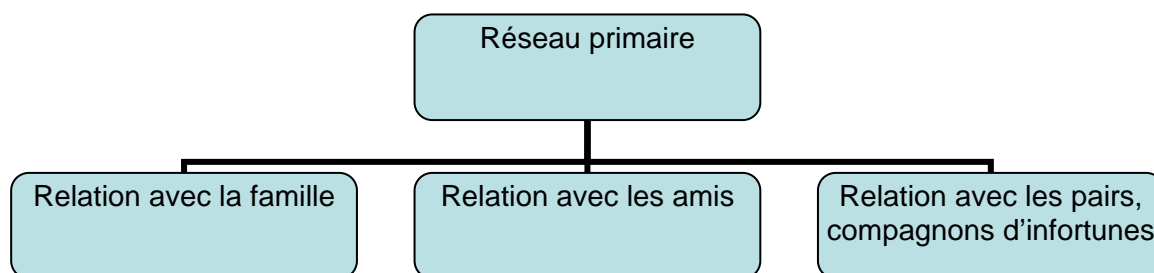


La catégorie « réseau professionnel » contient les éléments qui me permettent de savoir si la personne SDF connaît le réseau professionnel, si elle y a recours et à quelle fréquence. Ces éléments me permettront de démontrer dans quelle phase se trouve la personne SDF.

La sous-catégorie « connaissance du réseau » contient les éléments qui me permettent d'identifier la connaissance que possède la personne SDF du réseau professionnel valaisan voir d'autres cantons. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre de « réseau professionnel ».

La sous-catégorie « modalité de recours au réseau » contient les éléments qui me permettent de savoir si la personne SDF a recours ou non au réseau professionnel et à quelle fréquence. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre de « réseau professionnel ».

La catégorie suivante permet de vérifier les deux hypothèses.



La catégorie « Réseau primaire » contient les éléments qui me permettent d'analyser les liens que la personne SDF possède avec son entourage, sa fréquentation ainsi que l'utilisation de ce réseau. Pour l'hypothèse n°1 ces éléments démontrent si la personne a dévoilé ou non son stigmate à son réseau primaire. Pour l'hypothèse n°2 ces éléments démontrent quelle fréquentation et quelle utilisation la personne SDF possède de son réseau primaire dans le but de déterminer dans quelle phase elle se trouve momentanément.

La sous-catégorie « relation avec la famille » contient les relations que la personne SDF possède avec son cadre familial avant d'être SDF et aussi pendant. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre de « réseau primaire ».

La sous-catégorie « relation avec ses amis » contient les relations que la personne SDF possède avec son cadre amical avant d'être SDF et aussi pendant. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre de « réseau primaire ».

La sous-catégorie « relation avec ses pairs, compagnons d'infortune » contient les relations que la personne entretient avec ses compagnons d'infortune et si elle s'identifie ou non à ce groupe. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette sous-catégorie seront présentés sous le titre de « appartenance au groupe SDF ».

La catégorie suivante ne confirme ou n'infirme pas directement les deux hypothèses mais elle contribue à une meilleure compréhension.

### Gestion du quotidien

Cette catégorie « gestion du quotidien » me permet d'apporter des éléments supplémentaires à la compréhension de la situation de la personne SDF comme par exemple les stratégies utilisées, les hébergements fréquentés, les ressources financières utilisées, la gestion du temps dans la rue, l'entretien de son corps et de sa santé, la gestion de la souffrance,.... Tous les entretiens ne possèdent pas les mêmes informations supplémentaires et c'est pourquoi je n'ai pas créé de sous-catégories. Ces sous-catégories seront créées directement dans la partie analyse car elle dépend principalement des informations contenues dans les entretiens. Il m'était donc difficile de créer des catégories types mêmes si certaines sous-catégories vont apparaître dans plusieurs entretiens. Dans l'analyse des entretiens, les éléments de cette catégorie seront présentés sous le titre « gestion du quotidien » avec un sous-titre correspondant au thème abordé.

En résumé, vous allez voir apparaître dans la partie « analyse » les chapitres suivants qui vont être communs à toutes les études de cas.

- « Quel stigmatisme pense-t-il posséder ? »
- « Comment il considère son stigmatisme ? »
- « Regard des autres »
- « Réseau primaire »
- « Réseau professionnel »
- « Appartenance au groupe SDF »
- « Gestion du quotidien »

## 4. L'analyse des données

### 4.1. Etude de cas « A »

Monsieur « A » est un homme âgé d'une quarantaine d'années. Il est originaire du Portugal et possède actuellement le permis L pour séjourner en Suisse. (Le permis L est délivré aux travailleurs de l'Union européenne qui souhaitent s'installer en Suisse pour une durée inférieure à un an, dans le cadre d'un contrat de travail ou non. La validité est fixée par le contrat de travail et ne peut excéder 12 mois au total. L'autorisation est renouvelable sans restriction ni obligation de quitter le pays. Elle est transformée en permis B après 30 mois de séjour, avec ou sans interruption. La mobilité géographique et professionnelle en Suisse est totale). Lors de l'entretien, il était sans travail et sans domicile fixe même s'il avait une solution provisoire pour dormir (chez une dame qu'il fréquentait). Je l'ai rencontré par le biais d'une des structures d'hébergement valaisans. Il faisait parfois des allers-retours entre cet accueil et ceux qu'il trouvait par ses propres moyens (connaissances,...).

#### 4.1.1. Quel stigmatisme pense-t-il posséder ?

Pour «A» 2 types de stigmates rentrent en ligne de compte et s'influencent mutuellement. Un des stigmates est le fait d'avoir d'être SDF. Il se considère comme tel : « Toi, tu t'es considéré un temps comme un SDF ? Ben un peu. Bon, oui. ! » L'autre est une caractéristique tribale, car il est lié au fait qu'il soit d'origine d'un autre pays que la Suisse. Il se voit donc attribuer un permis d'établissement en fonction de son appartenance nationale et aussi à des critères donnant droit au permis L plutôt qu'à un permis B.

Goffman nous parle aussi de stigmates plus ou moins visibles. Pour les stigmates visibles comme une personne en chaise roulante, un visage défiguré, Goffman les appelle des personnes discréditées. Pour les autres, ceux qui ne sont pas visibles au premier abord, ceux sont des personnes discréditables comme par exemple être SDF ou bien être porteur du virus du VIH. S'ils sont visibles, les individus discrédités devront gérer le malaise d'emblée dans l'interaction, ce qui n'est pas le cas des stigmates invisibles ou discréditables. Dans ce dernier cas de figure, l'élément crucial sera le contrôle de l'information concernant leur déficience. Au premier abord, nous ne pouvons pas savoir que «A» a connu la vie de SDF. Aucun signe visible ne lui impute cette caractéristique. Il est donc discréditable selon la situation, par exemple, si une fille lui demande pour aller chez lui, et bien, il devra se dévoiler. La visibilité de son autre stigmatisme, celui de posséder le permis L, dépendra aussi de la situation. Dans certaines circonstances, il lui sera demandé de montrer son permis L, par exemple dans une recherche d'appartement. Dans cette interaction, son stigmatisme sera apparent, mais dans la plupart des cas, son stigmatisme ne sera pas visible. Il est donc, selon les situations, discrédité ou discréditable, mais davantage discréditable.

#### 4.1.2. Comment il considère son stigmatisme ?

«A» reconnaît posséder un permis L et nous montre que ce permis s'apparente à une caractéristique tribale. Il met aussi en avant son permis L pour expliquer nombre de difficultés auxquelles il est confronté du fait qu'il ne peut le cacher. Son permis L entrave toutes les autres démarches qu'il a entreprises pour retrouver ou trouver une vie stable : un travail, un appartement, son accessibilité aux services sociaux et à leurs prestations. « J'ai été au social, comme j'avais le permis L, ils ne pouvaient rien faire pour moi. J'ai téléphoné à Chez Paou pour dormir, comme j'ai le permis L, ils ne pouvaient rien faire. J'ai appelé l'auberge, là derrière la gare, comme j'avais le permis L, ils ne pouvaient rien faire pour moi. Donc [eu], niveau administratif à cause du permis L, personne ne pouvait m'aider. Donc, il

n'y a aucun service qui t'a aidé ? Non, il n'y a pas de service en Suisse. Il y a l'assistante sociale à l'avenue de la Gare qui a téléphoné de partout, il n'y a aucun service social en Suisse qui aide ceux qui ont le permis L. », « Pour trouver un logement, le permis que tu as ne suffit pas ? Pour un logement, non. ». «A» ressent de la discrimination dans certaines situations du fait qu'il possède un permis L. Ces situations sont toujours en lien lorsque le permis joue un rôle primordial dans l'obtention de la demande comme pour recevoir une aide financière, signer un contrat de bail,... Par contre, il ne ressent plus le stigmate du permis lorsque celui-ci n'est pas demandé comme par exemple aller boire un verre au café. Ainsi, nous constatons que la discrimination ressentie par «A» dépend qu'il soit discrédité ou discréditable.

«A» fait aussi une distinction selon que la personne étrangère possède un permis B ou C qui propose une catégorie différente que la catégorie du permis L. « Pour un logement avec permis L, des fois oui, ça suffit, mais si tu vas dans une agence ou un privé un peu plus rigoureux. Ils te demandent quelqu'un de garant. Les gens, ils ne louent pas à quelqu'un qui n'a pas un permis B ou C. » « Si toi, tu as le permis B, tu as tout de suite, tous les droits, l'assistante sociale t'aide pour faire une lettre, tu peux aller au social,... J'étais à Emera, j'ai le permis L « Désolé monsieur ! » T'as permis L, tu n'as aucun droit. Si toi, tu as le permis B, tu vas là-bas, ils te font tout. » Pour «A», le permis L est davantage discriminatoire que les autres permis. Ainsi, il s'identifie non seulement comme une personne étrangère mais aussi comme une personne qui possède le permis L.

On constate qu'une personne stigmatisée peut très bien être discréditée ou discréditable selon les interactions. Lorsque cette personne est discréditable, elle accordera beaucoup d'importance au contrôle de l'information et à l'image qu'elle transmet à l'autre en rapport à son stigmate. Plus le stigmate est visible et moins la personne aura besoin de dissimuler son stigmate. Au contraire, moins le stigmate se verra et plus la personne contrôlera l'image et les informations qu'elle transmet à son interlocuteur. Ainsi nous constatons que la personne stigmatisée accordera plus ou moins de l'importance à contrôler l'information, l'image qu'elle transmet à l'autre en rapport avec le degré de gêne de son stigmate. Dans l'entretien, j'ai senti qu'il ne voulait pas que tout un chacun puisse découvrir qu'il a vécu comme SDF. Ainsi, lors de relations avec autrui, il doit être attentif à ne pas commettre l'erreur de laisser échapper une information de son passé comme SDF. Goffman nous dit que les personnes stigmatisées vivaient dans l'angoisse d'être dévoilées. Lors de l'entretien, «A» m'exprime ses souffrances de ne pas pouvoir parler de cette situation à quelqu'un. « Je ne me sens pas en sécurité à parler avec qui que ce soit ». «A» ressent la stigmatisation que les autres, ceux qui connaissent sa situation, lui adressent et c'est pour cela qu'il ne veut pas se faire identifier comme tel devant des inconnus. En gardant son vécu pour lui, il se préserve du préjugé même si c'est au prix de souffrance de ne pouvoir sortir ce qu'il a sur le cœur.

#### 4.1.3. Regard des autres

Il ressent le regard de l'autre négativement sur sa nouvelle situation. « Comment tu penses que les gens te voyaient à ce moment-là ? Ah, ils me voyaient comme un clochard, comme un connard. Je t'ai dit, tout le monde m'a tourné le dos, quand j'ai perdu mon appartement. » Comme il ressent le regard de l'autre négativement, il ne veut pas que l'on puisse l'identifier comme SDF. Il va donc mettre en avant une image positive de sa personne face au regard de la société. Lorsqu'il était dans la rue, il réussissait, malgré la situation difficile et le peu de vêtements qu'il possédait sur lui, à laver ses vêtements tous les jours. Il accordait donc une attention particulière à sa tenue vestimentaire afin qu'un signe de dégradation ne puisse être visible et ne dévoile sa situation précaire. « Tu avais des affaires personnelles sur toi ? Un sac d'habit ? Non. Brosse à dent ? Non. ... J'avais un sac à dos avec un pantalon, un t-shirt, et deux - trois caleçons et deux - trois paires de chaussettes. Je changeais tous les jours. J'avais toujours quelqu'un qui pouvait laver mes affaires. A qui tu demandais ? A une de mes

connaissances qui habite au foyer. Elle me lavait mes affaires. » Il prenait aussi en compte son odeur corporelle préférant parfois utiliser son argent dans le but de dormir convenablement et de pouvoir se laver correctement à l'hôtel. « J'étais deux fois quand je voulais prendre une douche bien, j'allais à l'hôtel. ». Parfois, il préférait braver des situations qui auraient pu être dramatiques pour rester dans un certain standing de propreté. « Je me lavais dans les toilettes à la gare avec un gant. » Pourquoi dramatique ? Parce qu'il brave le fait que quelqu'un pourrait le voir et donc le stigmatiser juste pour rester propre. Un des critères de la phase de « routinisation » de Damon est le fait que la personne se familiarise avec le regard que porte la société sur son stigmate. En faisant attention à sa propreté corporelle « A » essaie de garder la face vis-à-vis du regard des autres et n'est pas prêt à être identifié comme SDF par la société.

Par le soin qu'il donne à sa tenue vestimentaire et à son odeur corporelle, il transmet donc à la société une image positive de sa personne. Il ne va pas seulement transmettre cette belle image qu'à la société mais aussi à moi. En effet, il mettra en avant, dans son entretien, ces qualités personnelles afin de me transmettre une bonne image de lui. Par la phrase suivante, il veut me démontrer qu'il est une personne volontaire, qui aime aider les autres et qui aime travailler. « Moi, j'allais tout le temps, quand j'étais sans travail, j'étais tout le temps ramasser les pommes, ramasser les raisins, d'autres fruits. Le ménage tout les mercredis j'étais là. Les ateliers en haut, j'allais tout le temps. Le souper j'allais aussi. Après, j'ai arrêté d'y aller. Mais sinon, j'allais tout le temps. » « Mais quand c'est pour aider un collègue. J'ai aidé un collègue à faire la maison à Sierre, par exemple, gratuit. Il ne m'a jamais donné un centime. Le matin on arrivait, il buvait un café, il m'achetait deux paquets de cigarettes. Il me donnait à manger à midi et le soir. Je n'ai jamais voulu un centime. J'ai travaillé presque trois mois, pas toute la journée mais des demi-journées, comme ça. Moi j'aime bien. » « Moi, je préfère travailler qu'être à la maison. »

Mais malheureusement pour lui, il ne pourrait pas utiliser un faux semblant (une belle image de lui, des signes l'identifiant à une autre catégorie sociale) avec tous car les personnes qui le côtoient dans le milieu SDF connaissent son stigmate et il ne pourra donc pas se faire passer pour quelqu'un d'autre ou nier sans stigmate. Goffman nous dit que la personne connaissant le stigmate, sachant identifier la vraie identité sociale de l'autre, peut faire subir au stigmatisé divers chantages. Le plus grand chantage ressenti par «A» c'est lorsque la personne qui connaît le stigmate de «A», le rabaisse en utilisant ledit stigmate. « Mais quand c'est avec les gens, parce que plus tu parles, plus tu as des problèmes après. Parce que maintenant, je te dis « voilà, j'ai vécu à la rue, tout. » et y ... on va dire qu'on est des amis, des bonnes connaissances. Un de ces quatre, on se fâche, qu'est ce que tu vas dire « Ah, en tout cas moi, jamais je ne dormirais à la rue, comme toi, nanana, .... » ça m'est arrivé déjà. C'est pour ça que moi, je n'ose pas parler. Je préfère garder pour moi. » « En fait [eu], si tu veux, [eu] pour moi, le plus dur dans la vie, c'est que tu ne trouves personne à qui tu peux faire confiance pour discuter, comme on discute maintenant, sans qu'après cette personne, elle balance à la figure d'ici deux, trois mois, les choses. C'est ça qui est dur pour moi. »

#### 4.1.4. Réseau primaire

Lorsque «A» se retrouve à la rue, il demande, tout d'abord, de l'aide à ses amis ! Il tente d'abord de se débrouiller comme il peut avec le réseau qu'il possède. Malheureusement pour lui, il s'aperçoit qu'il ne peut pas compter sur eux. « Au moment que tu as perdu le logement, tu as reçu une aide de l'extérieur ? Famille, amis ? Non. Quand j'étais dehors, à ma famille, je n'ai pas dit. Mes amis, soit disant amis, ils m'ont tourné le dos. » « Et pire, quand tu perds ton logement, tout le monde te tourne le dos. Pendant que tout va bien, tu as pleins d'amis. Mais comme c'est des connaissances, dès que tu as des problèmes financiers

ou de santé, personne ne veut savoir de toi. Donc, tes amis ne t'ont pas aidé ? Il n'y a pas d'amis. Quand j'étais à la rue, il n'y avait plus personne à côté de moi. Plus personne. »

« A » possède une bonne relation avec sa famille qui se trouve actuellement au Portugal. Il me dit d'ailleurs téléphoner régulièrement à ses proches. « Je ne passe pas une semaine sans appeler ma maman. » « Moi, j'achète une carte Vonecard toutes les semaines. J'appelle mes grands-parents, mes collègues en France, ma mère, mes sœurs. Pas depuis le natel car ça coûte cher. Mais avec Vonecard, t'achète une carte à vingt francs et tu as quatre heures et demie de temps. Pour appeler à l'étranger. Toutes les semaines et tous les quinze jours, j'appelle. On m'appelle ou moi j'appelle, tout le temps. »

Par contre, «A» ne leur a pas avoué sa situation précaire. « Au niveau de ta famille, est-ce qu'ils ont su que tu as eu ce passage à vide ? Non. Non. Ils ont su un peu vaguement, parce que «Mme L» a raconté deux - trois trucs à ma mère, au début de l'année. Mais, je n'ai jamais rien dit à personne. » La personne SDF ne recourt que très peu à l'aide de sa famille car cette demande lui donne un sentiment d'échec et engendre un enchaînement de dette-reconnaissance. Malgré qu'il ait un lien très fort avec sa famille (selon ses dires), il n'a pas voulu les informer de sa situation. « Est-ce que ton ex-femme et ton fils ont su ta situation ? Non. Tu ne leur dirais pas ? Mme. Jamais de la vie. Je préférerais mourir. Non, non. Dire que j'ai dormi à la rue... » Il est encore plus difficile pour lui d'avouer son stigmate à ses proches qu'à des inconnus (culture de l'honneur) car l'image virtuelle que possèdent les proches s'écroule et laisse place à la réalité. Cette nouvelle réalité pousse les proches à redéfinir le rôle que possède la personne stigmatisée au sein du groupe. « Avec toi, je parle bon tout, je te respecte tout ... mais tu ne me connais pas. C'est une autre façon de parler. C'est comme quand tu vas voir un psychiatre, tu parles de tout, tu sais que ça reste là. » « A » va faire une distinction entre dévoiler sa situation à ses proches ou à des intervenants professionnels (psychiatre, interviewer,...) Pour lui, les proches ne doivent rien savoir de sa situation parce qu'il a honte alors que les professionnels (psychiatre, interviewer,...) lui permettent d'exprimer ses stigmates sans crainte d'être rejeté et cela lui fait du bien de pouvoir se livrer sans restriction et sans craindre que la relation soit coupée.

Je considère que ses amis, dont il fait mention au paragraphe précédent (ceux qui lui ont tourné le dos), et sa famille faisaient partie de son réseau primaire créée avant d'être SDF, pour simplifier : réseau primaire ADF (avec domicile fixe). Lorsqu'« A » a commencé sa carrière dans la rue, il n'a pu compter sur aucune aide de son réseau primaire ADF, il a donc dû s'orienter vers les réseaux professionnels. Malheureusement pour «A», il possède le permis L et les services officiels ne peuvent pas prendre en considération ses demandes au vu de son permis. Il va donc se créer, par ses propres moyens, un nouveau réseau primaire pour pouvoir bénéficier d'un toit pour dormir. « J'ai un copain qui m'a donné hébergement et à manger » « C'est là que j'ai parlé sérieux à «Mme L». C'est là qu'elle m'a dit « non, à la rue tu ne restes pas. » Même qu'on a acheté un petit lit pour mettre dans le salon.» Ce nouveau réseau primaire est constitué de personnes ayant une situation financière précaire (car utilisent les services qui aident à subvenir à leur ménage et c'est dans ces endroits que «A» les a rencontrés) mais non SDF. Attention, ceux ne sont pas non plus des compagnons d'infortune qui composent ce réseau sinon, ils n'auraient pas pu l'héberger. Il met donc en place des stratégies (création d'un nouveau réseau primaire) qui lui permettront d'atteindre un certain confort. Dans la phase de la « routinisation » Damon, nous dit que le SDF va mettre en place des stratégies et va maîtriser les services pour satisfaire ses besoins.

#### 4.1.5. Réseau professionnel

Comme dit précédemment, le réseau professionnel ne pourra donc peu ou pas l'aider. « J'ai été au social, comme j'avais le permis L, ils ne pouvaient rien faire pour moi. J'ai téléphoné à Chez Paou pour dormir, comme j'ai le permis L, ils ne pouvaient rien faire. J'ai appelé



l'auberge, là derrière la gare, comme j'avais le permis L, ils ne pouvaient rien faire pour moi. » Je constate qu'il s'est adressé à plusieurs services d'aide, ce qui montre que «A» connaît le réseau spécifique à ses demandes. Ce n'est pas faute de ne pas connaître le réseau car même l'assistante sociale a essayé et n'a pas trouvé de solution pour héberger «A». « Il y a l'assistante sociale à l'avenue de la Gare qui a téléphoné de partout, il n'y a aucun service social en Suisse qui aide ceux qui ont le permis L. » Malgré le fait qu'il dit n'avoir été aidé par aucun service, j'apporterais une petite nuance à ses dires, car il a pu bénéficier, à un moment donné, des lieux d'accueils à bas seuil de Sion. Je nomme les services à bas seuil, les associations ou institutions qui ont très peu de contraintes d'entrée par rapport à la population accueillie. Par exemple, la Maison du Cœur de Sion accueille toute personne en détresse qu'elle possède ou non un permis légal de séjour en Suisse pendant 4 jours. Par contre, dès la première nuit, la Maison du Cœur a l'obligation d'avertir la commune de Sion de cette venue, sans toutefois donner d'explication supplémentaire. Par exemple, si une personne est sans papier, il peut donner un nom fictif. Il n'y aura aucune recherche de la part de la Commune. Au bout du 4<sup>ème</sup> jour, la personne SDF doit trouver une autre solution sauf si elle a une raison valable pour pouvoir rester quelques jours supplémentaire (de 1 à 3 jours supplémentaires) en accord avec la Commune. Dans certains cas, c'est les services sociaux ou les tuteurs qui demandent à la Maison du Cœur d'héberger une personne pendant un temps non défini. Généralement, ce dernier service est utilisé par des personnes valaisannes. « A » a donc eu connaissance du réseau professionnel et a pu utiliser quelques services pour satisfaire ses besoins. Dans la phase de « fragilisation » de Damon, la personne SDF essaie de subvenir à ses besoins par ses propres moyens, sans recourir à l'assistance. « A » a été demander de l'aide dans le réseau professionnel qui n'a, malheureusement pour lui, pas pu totalement répondre à sa demande. Malgré tout, il a pris connaissance du réseau professionnel et a quand même pu bénéficier des services à bas seuil. En cela, il a eu recours à l'assistance.

#### 4.1.6. Appartenance au groupe SDF

«A» a vécu 1 mois et demi dans une des associations qui prennent en charge les personnes SDF. J'ai pu, à plusieurs reprises, l'observer dans ce lieu de vie. Lors de ses moments, il a démontré une bonne relation avec ses compagnons d'infortune, se sentant appartenir au groupe, faisant des projets communs, aidant certains,... Je précise que pendant ces soirées, les personnes qui s'y trouvent sont des personnes proches de l'association. Ces personnes connaissent ou compatissent à la problématique de SDF. Aucun inconnu ou usurpateur n'y est présent. Par contre, lors de l'entretien, où nous n'étions que les deux, « A » faisait une distinction entre lui et les autres SDF, se sentant différent. Plusieurs fois, il a relevé le fait que lui avait toujours été honnête au niveau financier par rapport aux autres qui, selon lui, ne payaient pas leur loyer et dégradaient le matériel mis à disposition. « Et les autres ils viennent, ils ne paient pas et ils volent tout, ils foutent le bordel. Je sais que je suis quelqu'un... bon, j'ai foutu un peu le bordel avec l'alcool, avec un peu de cannabis, machin. Je suis conscient, mais j'ai toujours payé. Les autres, ils viennent, ils, ils font que du bordel. ». Selon Goffman, la personne stigmatisée vivra l'ambivalence de vouloir s'identifier au nouveau groupe (pour «A» le groupe des personnes SDF) mais en même temps, il a le désir de l'identité passée. La société, a tendance à situer l'individu en relation avec le groupe auquel il appartient. Si son groupe se situe dans une bonne hiérarchie au sein de la structure sociale, l'individu jouira de cette place. Si au contraire, le groupe se trouve tout en bas de la hiérarchie, il devra en subir les conséquences. Goffman dira même : « la nature d'un individu, que nous lui imputons et qu'il s'attribue, est engendrée par la nature de ses affiliations. » C'est pour cette raison que lorsqu'il est en tête à tête avec moi, il ne veut pas se faire identifier comme appartenant au groupe des SDF et insiste sur les caractéristiques qui fondent sa différence et qui lui permettent de se sentir supérieur aux autres SDF (eux qui volent, dépravent le matériel,...).

Goffman écrit que l'individu a tendance à hiérarchiser les personnes appartenant à son nouveau groupe selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmaté. «A» fait cette différence dans son entretien. «Un SDF pour moi ? C'est un être humain comme moi. ... et bon et après ... ça dépend, si c'est ... parce que tu as des SDF toxicomanes, des SDF alcooliques, des SDF comme moi j'ai été comme ça ... sans être tout à fait de ma faute. Tout le monde mérite d'avoir une aide. Tu peux être SDF pour beaucoup de chose. Demain, toi tu peux être SDF. Ça, ça peut arriver à tout le monde. Mais maintenant, tu as des SDF, c'est des alcooliques qui ... ont besoin d'être soignés. Tu as des toxicomanes SDF qui ont besoin d'être soignés et pis tu as des gens comme moi, SDF qui ont besoin d'être aidés à trouver un logement (sous-entendu, c'est nous les meilleurs parmi les SDF). » Cette hiérarchisation des SDF, permettant à «A» d'être moins stigmatisé que les autres, aide à diminuer la honte de porter un stigmaté. Se sent-il appartenir ou non dans le groupe SDF ? La réponse reste ambivalente. Cela dépend de l'interlocuteur, s'il appartient ou non à son nouveau groupe de référence. Comme je l'ai démontré, lorsqu'il était avec ses compagnons d'infortune, il se sentait des leurs, mais lors de l'entretien, il ne se considérait pas appartenir à ce groupe. Selon Goffman, l'individu stigmatisé ne peut pas davantage épouser son groupe que de s'en séparer. Je pense qu'avec ses pairs, «A» ne veut pas prendre le risque d'être rejeté, mais avec moi, il aimerait que je comprenne qu'il fait partie des SDF qui sont les moins à discriminer.

#### 4.1.7. Gestion du quotidien

##### 4.1.7.1. *Hébergement*

Plusieurs lieux d'hébergement seront utilisés par «A». « Où tu as dormi quand tu n'avais plus de logement ? J'ai dormi à la rue, j'ai dormi à la gare. Et comme je t'ai dit, tout à l'heure, j'ai dormi au lac de Géronde, j'ai dormi au lac des îles. Je ... j'ai dormi par là. Des fois, ici PAM. Et l'hiver ? L'hiver ? L'hiver, je n'ai pas dormi dehors. Ça, s'était au mois d'août et ... était pendant quoi, je suis resté un mois et demi à peu près comme ça. Dans la rue ? Oui. Après, je suis venu ici (hébergement à bas seuil). Après ici, j'ai été chez «Mme K». Après on s'est quitté et pis après j'ai commencé à sortir avec «Mme L». » « C'est là que j'ai parlé sérieux à «Mme L». C'est là qu'elle m'a dit « non, à la rue tu ne restes pas. » Même qu'on a acheté un petit lit pour mettre dans le salon. »

Lors de l'entretien, il dormait chez «Mme L». Il a donc retrouvé un toit pour dormir mais je le considère toujours comme SDF, car cette solution est transitoire, instable due au bon vouloir de la personne chez qui il loge. «A» a connu un passage chez un ami qu'il a quitté pour X raisons. Cela montre bien qu'à tout moment, il peut se retrouver à nouveau dans la rue. « Quand je suis parti chez lui, ben, ... Je devais partir à cinq heures du matin avec lui. [eu] il fermait la porte à clef. Et le soir, je devais l'attendre, six heures et demie, sept heures du soir. Putain, on dirait qu'il avait peur que je drague sa copine ou je ne sais pas quoi. Ben, j'ai dit puisque c'est comme ça, je pars dans la rue. Je ne reste pas. » Lorsqu'il loge chez une des dames, il dit avoir un cadre très strict quant à ses horaires de rentrée et de sortie. Il n'est donc pas libre de faire comme bon lui semble. « C'est «Mme L» qui... ? Oui ! Donc tu as une heure de rentrée ? Oui ! Ah non, je ne peux pas sortir comme je veux. Je sors quand elle laisse. Bon d'habitude, elle ne m'embête pas, mais quand c'est le soir, je n'ai pas l'autorisation de sortir par exemple. Ou je sors, je [eu] si c'est pour acheter des cigarettes, elle me donne dix minutes ... si c'est pour le souper, 20h30 à la maison. »

«A» a pu aménager le lieu d'hébergement qui l'avait accueilli en amenant ses affaires personnelles. « Et tes affaires personnelles, tu en as fait quoi ? Ben, il y a une partie encore dans la chambre où je dormais. Le micro-onde qui est à la cuisine, il est à moi. On m'a déjà piqué mon lecteur DVD, ma chaîne Hi-fi. » Dans les dimensions, la chercheuse Dambuyant-Wargny a noté que les structures d'hébergement collectif offrent moins de possibilités d'investissement personnel que les espaces privés (squat, cabane,...). Je constate que «A»

a pu et a voulu amener ses affaires dans la structure d'hébergement à bas seuil. En plus, ce ne sont pas forcément des objets nécessaires à la survie dans la rue (micro-onde, chaîne Hi-fi, lecteur DVD). Je dirais que ce sont des accessoires utiles mais pas nécessaires à un ménage et non des objets qui pourraient augmenter son confort dans la rue. Les chercheurs constatent que les SDF possèdent, généralement, que le strict nécessaire ainsi que des objets pas trop dommage pour ne pas attirer l'attention des voleurs. En effet, «A» s'est fait voler son lecteur DVD et son micro-onde. Cela ne fait pas longtemps que «A» se retrouve à la rue. Il a dû quitter son domicile et du coup, se retrouve avec toutes ses affaires sur les bras. Lorsqu'il trouve comme ce lieu d'hébergement à bas seuil, il profite pour y déposer ses affaires. Les chercheurs ont constaté que les SDF ayant déjà une grande carrière dans la rue ont généralement peu d'affaires personnelles avec eux, car, avec le temps, soit ils se sont fait voler, soit ils ont constaté que ces objets ne leur étaient d'aucune utilité et, par conséquent, ils ne s'embêtent pas à les prendre avec eux, ayant souvent la place que pour le strict nécessaire. Généralement, les accueils d'hébergement interdisent la possession d'objets non-nécessaires à la survie dans la rue pour prévenir les possibles tensions dues au vol et au possible trafics de ces objets. Il est étonnant d'ailleurs que le lieu d'hébergement à bas seuil ait accepté que «A» puisse déposer ses affaires personnelles mais non nécessaires dans leur locaux.

#### 4.1.7.2. *Rapport sexuel*

«A» dit ne pas sentir l'envie de faire l'amour avec une personne pour laquelle il n'éprouve pas de sentiment. Il n'irait donc pas louer les services d'une péripatéticienne, préférant l'abstinence. « Tu as changé souvent de dames ? Ah non. Moi, je n'ai pas de sentiment, j'aime bien rigoler. Mais si je n'ai pas de sentiment, même si je veux, je n'arrive pas à faire l'amour. » « Avant de sortir avec «Mme K», je suis resté deux ans et demi, presque trois ans, sans faire l'amour. »

#### 4.1.7.3. *Souffrance de la rue*

Lorsqu'il est arrivé dans la rue, «A» a souffert de cette situation. Damon nous dit que la phase de « fragilisation » est une étape difficile où la personne prend conscience de sa situation. « Non quand j'étais à la rue, je ... je commençais à fumer beaucoup le cannabis. Beaucoup le whisky. Je buvais plus qu'une bouteille par jour, de whisky. Je buvais cinquante, soixante bouteilles par mois de whisky et bon et ... j'étais bien quand j'étais pété. Tu buvais pour ne pas avoir trop froid ? Pour oublier. » Il buvait pour oublier, pour échapper un instant à la réalité de sa situation. Plus rien n'est sûr, tout est à faire. « J'étais bien quand j'étais pété. Quand j'étais comme maintenant lucide. [eu] J'avais envie de rien, j'avais envie de mourir, j'avais envie de pleurer, j'avais envie de tout casser, j'avais envie ... Je ne sais pas. C'est ... C'était ... je dormais, j'avais toujours une pression à l'intérieur. On dirait que mon corps allait exploser. » Il se sent fragile et parfois envisage même de se donner la mort car il ne trouve aucune autre solution pour sortir de cette mauvaise passe. « J'ai ... j'ai fait deux tentatives de suicide en début d'année, [eu], j'ai fini [eu] à l'hôpital à Sierre. »

#### 4.1.7.4. *Santé*

«A» se dit en bonne santé. « Au niveau de ta santé, tu penses que tu as la même santé qu'une personne de ton âge, ou bien non ? Moi ? Ouais. Moi, santé ? C'est tout ce que j'ai. Tu as une bonne santé alors ? Je ne sais pas ce que c'est mal à la tête, mal au ventre... Moi, la première fois que j'ai eu une grippe, ça été cette année. » Cela est étonnant car dans mes lectures, les chercheurs ont constaté qu'une grande majorité des personnes sans domicile fixe souffrent d'avantage de leur santé que la moyenne de la population (maladies respiratoires, séquelles d'accidents, migraines, dépressions, maladies du système digestif, maladies de la peau et troubles du sommeil). Lors d'une recherche réalisée par l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economies (INSEE) sur l'état de santé des SDF,

Bernadette de la Rochère a mis en avant le fait que l'état de santé se dégrade proportionnellement à la durée globale passée dans la rue. Ainsi, «A» possède un bon état de santé dû à son parcours très récent dans le milieu SDF. De plus, «A» dit prendre soin de son corps. « Est-ce que tu fais quelque chose pour améliorer ta santé ? Pour que tu sois en forme ? Moi ? Oui. Non, je m'en occupe de ... mon corps. Mais pas trop de ma santé. » Le corps est l'instrument par lequel l'individu se présente à l'autre. Il est en perpétuelle interaction avec la société et du coup le corps projette la condition de vie de l'individu. Ainsi, «A» prend soin de sa tenue vestimentaire et de son corps (se lave, bonne odeur corporelle) car il ne veut pas que certains signes physiques puissent dévoiler son appartenance au milieu SDF.

#### 4.1.7.5. *Ressources financières*

«A» me dit qu'il est incapable de mendier. « Et pis la manche, tu as déjà fait la manche ? Non. ... Jamais de la vie. Je ne suis pas capable. » Dans les lectures consultées, ils ne disent pas que tous les SDF mendient pour survivre mais c'est quand même assez fréquent qu'ils utilisent ce moyen pour se faire un peu d'argent. «A» débute dans la carrière de SDF et il ne souhaite pas être identifié comme tel. Lorsqu'une personne fait de la mendicité, elle met en valeur sa situation précaire par son corps, sa tenue vestimentaire, son odeur, sa position,.... Dans les propos d'avant, «A» disait justement qu'il faisait attention à son corps pour, en quelque sorte, ne pas se faire identifier comme appartenant au milieu SDF. Il n'est pas encore prêt et peut-être ne le sera-t-il jamais à mettre en avant sa situation, son corps afin de récolter un peu d'argent. Cela dépend aussi de la personnalité. «A» dit ne pas être capable de demander quelque chose à quelqu'un. « Moi, je n'ai jamais demandé de l'argent, je n'ai pas le courage, ni rien. » « Et pis, je suis quelqu'un, je n'aime pas demander. Même si j'ai envie d'une cigarette, je vois que tu as le paquet plein, je n'aime pas dire « tu me donnes une cigarette. » Et pour demander des services, c'est la même chose. Je n'ose pas dire « voilà, je suis dans la merde, j'ai besoin de ça ... »

#### 4.1.8. Synthèse de l'étude de cas

«A» possède deux stigmates qui peuvent selon la situation être visible ou non. Il se considère comme SDF et comme personne étrangère possédant un permis L. Il est conscient de ses stigmates mais n'accepte pas d'être identifié comme SDF (mon sujet porte seulement sur ce stigmatelà (SDF) et donc je ne me suis pas penchée sur l'analyse de l'autre stigmatelà (caractéristique tribale)). En voulant cacher son stigmatelà aux personnes qui l'entourent, « A » montre qu'il n'accepte pas cette situation. Par son attitude, «A» nous démontre qu'il sélectionne les informations et l'image de lui qu'il transmet à autrui pour ne pas être identifié comme personne SDF. Goffman, nous dit que l'étape de la divulgation montre la maturité et la complète adaptation à son stigmatelà. Ainsi, «A» n'est pas encore complètement adapté à son stigmatelà et n'est pas encore prêt à divulguer, tout azimut, son handicap. Il démontre par là, qu'il ne s'est pas encore familiarisé au regard que porte la société sur son stigmatelà c'est un des critères de la phase de « routinisation » de Damon. Pour subvenir à ses besoins, il s'est tourné, tout d'abord, vers son réseau primaire d'avant d'être SDF qui ne l'a pas aidé (les amis lui ont tourné le dos et il n'a pas osé dévoiler sa situation à sa famille). Il s'est ensuite dirigé vers le réseau professionnel qui, au vu de son permis L, n'a pas pu répondre totalement à ses demandes sauf les services à bas seuil. Cela démontre, qu'il a pris connaissance des services d'aide et en a utilisé quelques uns. Il a donc mis en place ses propres stratégies et maîtrise les services, que ce soit ceux du réseau professionnel ou ceux du réseau primaire pour satisfaire ses besoins. Malgré que « A » ne veuille pas être identifié comme SDF lorsqu'il est avec moi, je dirais qu'il se situe dans la deuxième phase décrite par Damon, la « routinisation » au vu de la maîtrise des services et du sentiment d'appartenance au milieu SDF lorsqu'il se retrouve qu'avec des compagnons d'infortune.

## 4.2. Etude de cas « B »

« B » est un jeune de 22 ans qui a quitté son pays, l'Algérie à l'âge de 16 ans. Lorsqu'il est arrivé en Suisse, il a fait une demande d'asile qui a été refusée. Avant sa majorité, les services des étrangers l'ont placé dans le foyer de requérant d'asile pour mineur. A sa majorité, les services des étrangers lui ont demandé de quitter la Suisse, ce qu'il a refusé. Il se retrouve actuellement sans papier légal pour séjourner en Suisse, sans travail, sans assurance et sans toit à lui. Pour gagner de l'argent, il me dit faire de temps en temps des petits « trafics » et des vols d'objets ou de nourritures soit pour sa consommation personnelle soit pour les revendre. Lors de l'entretien, il était hébergé chez une connaissance marocaine. Je l'ai connu dans l'une des associations qui prennent en charge les personnes SDF.

### 4.2.1. Quel stigmatisme pense-t-il posséder ?

Pour «B» deux types de stigmatisme rentrent en ligne de compte et s'influencent mutuellement. Un des deux stigmatismes est le fait d'avoir un présent douteux, d'être SDF. L'autre est une caractéristique tribale, liée au fait qu'il soit étranger en Suisse. «B» a fait une demande d'asile pour rester en Suisse qui a été refusée. En fonction de son appartenance nationale, il se retrouve actuellement sans papier légal pour séjourner en Suisse. Pour «B», son stigmatisme dû à ses origines prend le dessus sur le stigmatisme d'être SDF. Il se voit avant tout comme un sans papier. « Tu vas pour demander du travail, il n'y a pas. Tu vas demander une attestation pour voir un médecin, il n'y a pas. Tu veux demander une petite chambre dans un foyer, il n'y a pas. Toutes les portes sont fermées. C'est juste ça. A cause ? A cause que je suis sans papier. C'est ça. » Il donne lui-même une grande importance au fait qu'il ne possède pas de papier. Pour lui, être sans papier l'empêche d'accéder à une vie stable qui est : avoir un logement, avoir un travail, avoir des assurances maladies, pouvoir consulter un médecin... Il est vrai que «B» peut difficilement trouver un logement cela est dû à son statut illégal d'être en Suisse. C'est plus difficile mais pas impossible. C'est pourquoi, je ne lui enlèverai pas le stigmatisme du SDF car il vit dans les mêmes conditions qu'un SDF et il est SDF. Il est, tout à fait, possible d'être sans papier et d'avoir un chez soi pour dormir, ce qui n'était pas le cas pour «B», à ce moment-là. Il est donc un sans papier SDF. Ainsi je constate, qu'il n'y a pas un type de SDF, car pour autant de situations différentes, il existe autant de SDF différents. On devient SDF par des parcours différents, ainsi une personne SDF ne se considérera pas la même chose qu'une autre personne SDF vu son parcours d'avant et aux raisons de sa situation,... Ainsi, je constate que plus la problématique regroupe de personnes différentes et plus elle est difficilement classable dans des catégories.

Goffman nous dit que l'importance de contrôler l'information, l'image que l'on transmet à l'autre dépendra surtout de « l'opportunité » de son stigmatisme. Jusqu'à quel point le stigmatisme trouble-t-il l'interaction ? Je constate que son stigmatisme ne trouble que très peu l'interaction sauf lorsqu'il doit justifier son identité, comme lors de recherche d'emploi. Ses stigmatismes ne sont que très peu visibles. «B» est donc une personne davantage discréditable que discréditée, selon les situations. Il fait donc attention à son paraître et aux informations qu'il transmet.

### 4.2.2. Comment il considère son stigmatisme ?

«B» transmet une bonne image de lui à son entourage. Par contre, lorsqu'il sent qu'il peut tirer profit de son stigmatisme, il n'hésite pas à le dévoiler pour améliorer sa condition de vie. « Si tu parles à un inconnu, est-ce que tu parles de ta situation ou bien non ? ... un inconnu, je ne le connais pas du tout ? Sauf si on discute un peu, je vois qu'il est sincère, qu'il veut vraiment savoir, s'il veut m'aider, pas de problème, comme vous, je parle avec lui. Mais si je

vois, qu'il cherche à comprendre parce qu'il se la pète un peu, parce qu'il veut se moquer de moi, qu'il est louche, là je dis « excuse moi, je n'ai pas le temps. » Et je pars, simplement. » Dans ses dires, je sens que «B» n'a pas peur de se dévoiler si c'est pour améliorer sa situation et il sait faire en sorte que les autres l'aident. «B» donne l'impression qu'il accepte sa situation, mais surtout qu'il sait expliquer sa situation, en faire part et cherche à en tirer profit, sans exagération. Il sait aussi accepter que certains refusent de l'aider. Il semble avoir toutes les caractéristiques qui font dire que c'est un « bon pauvre ». J'entends par-là, le fait de montrer certaines caractéristiques de sa situation qui dégagent en moi, une certaine compassion.

Il ressent les aides apportées par des connaissances comme positives et ne voit pas derrière ces gestes un rabaissement de sa personne. Il n'a donc pas de honte de demander de l'aide. « Je voulais savoir quand tu as reçu des aides extérieures, qu'est-ce que ça t'a fait ? Ça me fait, je me dis ce gars ou cette personne, elle a du cœur. Il y a une dame, d'Algérie, qui s'appelle Mme R. Elle m'a donné beaucoup d'argent. Ça m'a fait vraiment plaisir. Je me dis qu'il y a des gens qui pensent à moi. Il y a des gens qui m'aident. Vraiment, super bien. » Mme R doit être une dame que «B» a rencontré à la prière, à la mosquée. Elle ne fait ni partie de la famille, ni partie du réseau professionnel, ni de ses amis proches. C'est une dame qu'il rencontre donc de temps en temps. Cela démontre que «B» n'a pas de honte à demander un coup de main à des personnes qui pourtant ne se situent pas dans ses réseaux relationnels intimes.

Je me suis posée la question du pourquoi n'a-t'il que peu de honte à demander de l'aide en utilisant son stigmaté ?

Je vais développer ci-dessous mon idée sur la question. La réponse, pour moi, est en rapport avec comment il se considère. Comme je disais auparavant, «B» est un sans papier SDF. Ce qui est intéressant dans cet entretien, c'est que «B» ne se considère pas comme SDF alors qu'il est réellement sans domicile mais se voit comme une personne ne possédant pas de papier. Je suis resté en Suisse, sans travail, sans permis, sans ressources. On va dire, sans ... sans caisse maladie. Sans papier, toujours en situation irrégulière. » Dans cette phrase, il n'a pas cité le fait d'être sans domicile mais bien d'être sans papier. Dans la phrase suivante, je me suis penchée sur le temps du sujet utilisé pour répondre à ma question. « Qu'est-ce que c'est un SDF pour toi ? Un sans domicile fixe tout simplement. Ça veut dire qu'il galère, il dort dans la rue, il peut choper la tuberculose, il peut tomber sur des gens malades, il peut se bagarrer, il peut crever de froid. Il peut tout faire aussi parce que vraiment quand on est dans la rue,... il peut tout faire. Il peut voler, il peut braquer, il peut arracher un sac. » Je constate qu'il utilise le pronom « il » pour désigner le SDF en général. « Il » pour désigner une personne quelconque. S'il s'identifiait à ce stigmaté, il aurait utilisé le pronom « je ». Il s'attribue le stigmaté de sans papier mais pas celui de SDF. J'insiste sur le fait qu'il se voit comme un sans papier et non comme un SDF car cette vision va influencer la fabrication de son identité sociale.

La société n'attribue pas les mêmes caractéristiques à une personne sans papier qu'à un SDF. Goffman nous dit de certains stigmates que ceux sont des activités que la morale réprovoque. Il classe dans ces activités le fait d'être SDF. Pour être clair, la société stigmatise différemment le fait d'être SDF que le fait d'être sans papier. Je ne pourrais pas vous dire si l'un ou l'autre est davantage discriminé, cela dépend encore de l'environnement. Pour cela, il faudrait faire un travail de recherche particulier et, ce n'est pas le thème de mon travail. Comme je l'ai dit auparavant, «B» ne s'identifie pas à une personne SDF mais plutôt à une personne étrangère ayant fait une demande d'asile qui a été refusée. S'il se retrouve dans cette situation actuellement, c'est dû à ce refus. Il ne conçoit pas le fait d'être un étranger sans papier comme une image négative. Pour lui, son parcours est honorable. Il a simplement voulu trouver mieux ailleurs car son pays ne lui donnait pas les possibilités de vivre la vie qu'il souhaitait. D'ailleurs, dans ces propos, il me montre qu'il a suivi cette voie

pour un idéal honorable (pour avoir une vie meilleure). « Il y a des gens là-bas qui souffrent, vraiment ils souffrent. Ils souffrent plus qu'ici. C'est pour ça qu'ils veulent venir ici. Pour avoir une vie agréable. Une vie convenable quoi, travailler, avoir un salaire, une maison ! Voilà ! » C'est avec cette identité sociale de personne voulant chercher meilleur ailleurs, que «B» construit son identité. « Ils me voient comme une bonne personne mais comme je suis raté, je n'ai pas de chance. Ils te voient comme une bonne personne mais qui n'a pas de chance ? Voilà, voilà. » Par son identité personnelle (compétence,...), il arrive à valoriser son identité sociale. Je m'explique. Dans ces propos, il me parle que les conditions de vie sont difficiles mais que malgré cela, lui arrive à s'en sortir. Grâce à ses compétences, aux stratégies qu'il met en place, il arrive à affronter cette vie difficile. Il met en place une stratégie de valorisation de sa situation en s'identifiant à un aventurier. « Mais toi, cette vie ça te plaît ou bien non ? On va dire, ça me fatigue, ... ça me plaît. J'aime bien l'aventure depuis mon enfance. Si c'est pas un gars qui aime les aventures, ben ... je vais direct me suicider ou changer de pays ou partir chez moi. Mais depuis mon enfance, j'aime bien les aventures. Mais ce n'est pas une vie facile non plus. » Il attribue une connotation non seulement négative à ce qu'il vit, mais aussi positive en parlant d'aventure. L'image de l'aventurier est plutôt positive. C'est généralement quelqu'un qui a énormément de courage, qui fait face aux situations avec un sang froid hors du commun, qui, par son intelligence met en place des stratégies pour se sortir de mille et une difficultés,... Ainsi, je constate que «B» n'est pas seulement capable de donner une image positive de lui à autrui, mais aussi de se construire à ses yeux une image positive. Je dirais donc qu'il arrive à se créer une identité sociale valorisante ce qui lui permet de ne pas ressentir de honte (ou très peu) face à son stigmaté. Il sait présenter de lui une identité qui ne pousse pas seulement son interlocuteur à la compassion, mais force aussi son admiration. Lorsque je lui pose la question de quel vœu il aimerait faire s'il possédait une baguette magique, je suis étonnée qu'il me réponde comme quoi il faut aider les gens qui ont faim. J'aurais pensé qu'il réaliserait un vœu pour améliorer sa condition de vie. Non ! A croire qu'il n'y pense pas et qu'il est bien comme il est. En cela, il démontre une bonne acceptation de sa situation actuelle. « Si tu avais une baguette magique, quel est le premier vœu que tu ferais ? Une baguette magique ? Alors, à tous les gens qui crèvent de faim, à tous les gens qui sont dans la détresse, à tous les gens qui ont la maladie, le sida, tu vois, on va dire le cancer, à tous les gens qui sont SDF, on va dire qui sont dans le besoin, il faut aider ces gens-là. » Dans la phase de « fragilisation », la personne nouvellement SDF tente de garder la face et ne se considère pas toujours comme un SDF. Ce n'est pas le cas pour «B», qui va même utiliser son stigmaté pour améliorer sa condition de vie.

#### 4.2.3. Regard des autres

Il ne ressent pas une image négative à travers le regard des autres. « Est-ce qu'il y a des gens qui te connaissent ici à Sion ? [eu] pas mal, on va dire. Qu'est-ce qu'ils pensent de ta situation ? Ben, presque tout le monde qui m'aime bien. Même les policiers, ils m'aiment bien. Même si je fais n'importe quoi, il y a des policiers qui m'aiment bien, qui me respectent. » Comme il ne conçoit pas le regard de la société comme négatif, cela l'aide à vivre cette vie comme une aventure et non comme un échec. Comme je l'ai dit auparavant, « B » s'identifie positivement face à son stigmaté, il se renvoie une image positive de sa personne. Il possède donc une bonne estime de lui. Ainsi, sa perception de lui-même, la valeur qu'il se donne, influence la manière de ressentir le regard que la société lui porte. Je m'explique. Si une personne possède une bonne estime d'elle-même, elle sélectionnera les informations ou les interprétera pour confirmer ses qualités. Si au contraire, la personne possède une mauvaise estime d'elle-même, elle sélectionnera les informations qui abondent dans ce sens. Il est bien évident que c'est «B» qui imagine que la société le perçoit comme cela et ce n'est pas forcément la réalité.

Un des critères de la phase de la « routinisation » c'est le fait que la personne SDF devient de plus en plus visible en tant que SDF. La personne SDF laisse apparaître une dégradation physique et sociale. Elle fait de moins en moins d'effort pour cacher ses stigmates et donc elle est plus facilement associable au milieu de la précarité. «B» constate que certains signes stigmatisant sont visibles. « Ça se voyait que j'étais fatigué. ». Il se sent affaibli par rapport à une personne de son âge. Les conditions difficiles de la vie en tant que SDF l'affectent dans sa santé physique. En laissant paraître une certaine dégradation de son physique, cela conforte l'idée qu'il accepte son stigmate. Peut-être, pour « B », qu'il est plus facile de recevoir des aides d'autrui lorsque certains signes de sa condition de vie sont apparents : ces dégradations de son physique confirme son discours.

#### 4.2.4. Réseau primaire

« B » me dit n'avoir plus de contact avec sa famille depuis environ une année. « Ça fait longtemps que je n'ai pas de contact avec eux. Ça fait combien de temps ? On va dire, ça fait une année. Maintenant, je ne sais pas où ils habitent. Un voisin m'a dit qu'il avait changé d'adresse. » Ils ne se téléphonent donc pas régulièrement. Je ne pourrais pas vous dire comment était la relation entre lui et sa famille avant qu'il quitte l'Algérie. Quand je lui demande, il me répond « Ça va. Avec mon père, on va dire. Avec ma mère aussi mais de préférence avec mon père. » Nous n'avons pas abordé ce sujet davantage.

« B » dit avoir des amis qui sont restés en France. « Tu as des amis d'Algérie, que tu as encore ici ou bien non ? Des amis ? Tu veux dire de là-bas, ici ? Ouais ! Ils sont tous à Marseille, Paris. Ils n'aiment pas trop la Suisse. Ici, tu as des amis ? Ici, j'ai des compatriotes. Ma foi, ils sont un peu bizarres. »

Il ne peut donc ni compter sur son cercle familial, inexistant en Suisse, ni sur ses amis (d'après ses dires) car ils se trouvent en France. Pour améliorer ses conditions de vie, il s'est tout d'abord adressé au réseau professionnel. Malheureusement pour lui, comme il ne possède pas de papiers légaux pour séjourner en Suisse, le réseau professionnel n'a pas pu répondre aux demandes de « B », sauf peut-être quelques associations qui font partie du réseau à bas seuil. Il a donc dû créer son propre réseau pour subvenir à ses besoins. Je dirais que les personnes appartenant à ce réseau sont des personnes rencontrées dans les lieux que « B » fréquente, comme par exemple la Mosquée. Dans ce lieu, plusieurs possèdent une même identité religieuse et ils sont originaires généralement des mêmes pays musulmans. Dans son entretien, il me donne l'impression que son réseau primaire englobe surtout des compatriotes. En tout cas, il ne cite qu'eux. Je peux facilement imaginer que les compatriotes touchés par la situation de «B» et se sentant appartenir à une même culture, à une même nationalité voir même avec l'idée de soutenir ses « frères et sœurs » de pays, l'aideront davantage qu'un inconnu à subvenir à ses besoins. « Il y a des compatriotes très gentils qui me donnent de l'argent ... dans la prière du vendredi. »

« B » a donc réussi à mettre en place des stratégies, un réseau dans lequel il puise ses ressources pour satisfaire ses besoins. Ce ne sont pas les services professionnels car ceux-ci n'ont pu l'aider, mais bien un réseau de connaissances, créé par «B», qui remplace et remplit les mêmes rôles que les dits services pour la survie de «B». Par le fait qu'il a créé des stratégies pour subvenir à ses besoins et qu'il les maîtrise, cela donne l'impression que « B » s'est installé dans ce milieu et qui s'y sent bien. La création de stratégie et la maîtrise des services pour satisfaire ses besoins sont des critères de la phase de « routinisation » de Damon. Par contre, il sait que ce réseau est fragile et qu'il ne doit pas l'essouffler. Il doit donc faire attention à varier le réseau, les personnes qu'il sollicite. « Ici, j'ai des compatriotes. Ma foi, ils sont un peu bizarres. C'est comme le climat parisien. Ça veut dire. Ça veut dire qu'ils peuvent changer à 400 à l'heure. Ils rigolent avec toi et tout, après, ils te disent « aller casse toi. » Donc, ce n'est pas des amis, c'est des compatriotes ? Compatriotes, mais ils



sont bizarres. » « Est-ce que tu penses qu'il y aurait des gens sur qui tu peux compter ici ? Je compte sur Dieu. Dieu et sur moi-même. Je ne compte sur personne. » « Moi, si je veux quelque chose je demande à Dieu. C'est mieux. Même si je ne le vois pas, moi,... je fais confiance à Dieu. »

#### 4.2.5. Réseau professionnel

«B» a fait appel au service d'aide professionnelle. Malheureusement, «B» ne possède pas de papiers légaux pour séjourner en Suisse. «B» est NEM, diminutif de non entrée en matière. Les services d'aide ne peuvent donc pas traiter la demande de «B» au vu qu'il ne devrait pas se trouver sur le territoire suisse. «B» s'est adressé à plusieurs services sans résultat. « Est-ce que tu as essayé de faire appel à des services d'aides ? J'ai été, mais toujours on ne peut rien faire pour moi. « Monsieur, vous n'avez pas vos papiers ici, vous n'avez pas de permis ! » « J'étais à la Commune de Sion. J'ai été au service des étrangers. J'étais une fois à la croix rouge. Maintenant, il me reste Emmaüs et Chez Paou. » Comme le réseau d'aide professionnel ne pouvait pas l'aider, il a développé, en plus du réseau primaire, ses propres stratégies pour satisfaire ses besoins. « Pendant tous ces moments là, comment tu arrivais à vivre ? Ben parfois ... parfois je volais et je revends, parfois je faisais des petits déménagements, parfois ... il y a des compatriotes très gentils qui me donnent de l'argent ... dans la prière du vendredi. Parfois ... je vais au resto du Cœur, parfois ... je vais voir des amis à Lausanne qui m'aident un petit peu, ils me donnent des petits boulots, des fois c'est légal, des fois c'est illégal. Ça dépend. ... ». Dans la phase de la « routinisation », Damon nous dit que la personne SDF met en place des stratégies pour satisfaire ses besoins. Dans l'une de ses phrases, il donne l'impression de connaître le système et de rentrer dans une certaine routine. Il utilise les mots : et de nouveau, encore, c'est toujours la même chose. « Et après, à force de galérer comme ça, j'ai fait des petits trafics. Et de nouveau, j'étais encore incarcéré pendant 14 mois. Et après j'étais libéré. C'est toujours la même chose. Il te libère sans domicile, sans aide sociale, sans rien. » Dans la phase de la « fragilisation », Damon nous dit que tout est nouveau pour le SDF. Dans les propos de «B», je sens déjà un vécu par rapport à cette situation. Il est de nouveau incarcéré. Ce n'est donc pas sa première fois.

#### 4.2.6. Appartenance au groupe SDF

Lors de notre entretien, j'ai été étonnée qu'il porte des habits de marque sur lui de la tête aux pieds. Comme je connaissais sa situation sociale, je pensais qu'il ne pouvait s'offrir ce genre d'article. Si un inconnu le croise dans la rue, il est impossible de découvrir son stigmate si «B» ne le révèle pas. Goffman nous dit qu'un individu est situé dans la société en relation avec le groupe auquel il appartient et que si le groupe se situe dans une bonne hiérarchie au sein de la structure sociale, l'individu jouira de cette place. Si au contraire, le groupe se trouve tout en bas de la hiérarchie, il devra en subir les conséquences. Pour moi, j'ai pensé qu'un sans papier SDF n'avait pas beaucoup d'argent et peu de moyen pour sa tenue vestimentaire. Je constate que je lui ai créé une identité sociale virtuelle en relation avec le groupe auquel je pense qu'il appartient. D'après Goffman, lorsque le stigmate n'est pas visible, l'interlocuteur classera le discréditable dans le groupe des normaux, sans savoir qu'il porte un stigmate. Du coup, le stigmatisé doit faire un réel effort de dissimuler sa vraie identité sociale et essayer d'envoyer des informations plutôt élogieux à son égard. «B» donne une image de lui comme une personne étant bien habillée qui dans notre société est signe de niveau de vie convenable. Lors de l'entretien, il transmet aussi des traits positifs de sa personnalité. Cela va accentuer mon idée sur lui d'une personne convenable. « Même moi, j'ai donné à des gens, qui sont encore plus pires que moi. J'ai donné 20 francs, 30 francs, 50 ça dépend. » C'est aussi pour «B» une manière de prendre de la distance par rapport à sa condition et d'oublier sa condition. Goffman nous dit que nous portons tous des signes qui

peuvent soit donner un certain prestige soit au contraire une certaine aversion. Certaines personnes stigmatisées utilisent ces signes pour faire croire qu'ils appartiennent à une autre catégorie en contredisant l'information du stigmate visible ou invisible. Goffman parle de désidentificateur. Ainsi, je constate que «B» utilise sa tenue vestimentaire et aussi ses largesses financières à des SDF pour faire croire qu'il appartient à une autre catégorie de groupe.

J'ai l'impression que «B» ne s'identifie à aucun groupe, si ce n'est aux Marseillais qu'il évoque, mais dont il ne parle pas vraiment dans ce passage. Je le vois comme un aventurier solitaire qui fait confiance en Dieu. Goffman nous dit que pour l'individu qui se voit attribuer le stigmate tard dans sa vie, déjà à l'âge adulte, il lui est très difficile de se réidentifier. Ainsi les problèmes de réidentification seront les plus importants pour ces personnes par rapport aux personnes qui sont nées avec leurs stigmates. Il a connu le passé dans un statut normal et à cette époque, il se faisait lui-même des idées sur les personnes stigmatisées. Ainsi, il risque fort d'aller jusqu'au rejet de l'image de son nouveau groupe et de lui-même. Le problème de l'alliance se pose alors, quel groupe va-t-il davantage fréquenter et faire sien. Comme je l'ai démontré auparavant, «B» ne s'identifie pas du tout comme SDF et du coup, ne se considère pas appartenir à ce groupe. Dans son entretien, il ne mentionne pas non plus la relation qu'il possède avec ses compagnons d'infortune. Je me pose la question du groupe des sans papier. Existe-t-il un groupe de ce genre ? Se rencontrent-ils ? Je l'ignore. Dû au fait que «B» s'est vu attribuer son stigmate tard (après qu'il a vécu pendant quelques années dans une peau de personne normale), je constate qu'il ne s'est pas encore identifié comme appartenant au groupe des SDF et peut-être ne s'identifiera-t-il jamais à ce groupe là.

#### 4.2.7. Gestion du quotidien

##### 4.2.7.1. *Stratégie*

«B» a mis en place des stratégies diverses pour pallier au réseau professionnel qui ne peut pas répondre à ses demandes. Il a créé un réseau primaire où il puise des aides, sans honte. « Je voulais savoir quand tu as reçu des aides extérieures, qu'est-ce que ça t'a fait ? Ça me fait, je me dis ce gars ou cette personne, elle a du cœur. » « Ça m'a fait vraiment plaisir. Je me dis qu'il y a des gens qui pensent à moi. Il y a des gens qui m'aident. Vraiment, super bien. ». Il a créé ses propres stratégies pour subvenir à ses besoins. Je relève ici la diversité des stratégies déployées : connaissance d'endroits utilitaires (la Mosquée) « Je prenais aussi des douches chez des amis, chez des copains à gauche et à droite et parfois à la Mosquée d'ici. » ; connaissance des milieux d'aide caritative; connaissance de lieux institutionnels comme la prison « Tu préférerais être en prison que dans la rue ? Non, pour le moment ça va. Mais si je suis dans la rue, je préfère faire une bêtise et d'aller exprès en prison, tu vois. Parce que c'est 10'000 fois mieux. » ; autres stratégies illégales (vols, trafics,...). Par contre, il n'utilisera pas la mendicité qui est une des stratégies possibles pour gagner un peu d'argent (stratégie utilisée dans les grandes villes). « Et pis tu pourrais faire tout comme job ? Ouais. Même la manche ? Non, la manche pas. J'ai trop ma fierté. ». Par les stratégies mises en place, il maîtrise donc son milieu et arrive ainsi à répondre à ses besoins.

##### 4.2.7.2. *Hébergement*

Au début, il ne comptait que sur lui pour trouver des endroits pour dormir comme des caves, des parcs publics,... Après il a utilisé le réseau professionnel à bas seuil pour se faire héberger ou d'autres solutions institutionnels comme la prison. Maintenant, il dort chez un Marocain qui fait partie de son réseau primaire. En cela, je constate une évolution dans la maîtrise de sa vie au quotidien. Il a trouvé des solutions beaucoup plus stables et plus sûres qu'au tout début de sa carrière de SDF. « Où tu dors, actuellement ? Je dors chez un ami, ça

va. Il est Marocain. Il m'héberge. La dernière fois, mon domicile, c'était la Maison du Cœur, il y a 4 mois et la dernière adresse c'était la prison des îles. Maintenant, là, je dors chez un ami. Et sinon, tu as dormi ... ? Dans la vieille ville, dans les caves, dans les voitures, dans les garages, dans les squatts, dans les jardins ! Que ça soit en France, à Genève ou ici ? Partout, partout ... dans les sous-sols, dans les caves. Des fois j'avais un sac à couchage. Des fois pas ? Des fois pas, malheureusement. Pour le moment, ça va, je connais des gens, je dors à gauche à droite. ».

#### 4.2.7.3. *Peur*

Malgré le fait qu'il accepte cette vie, il ne sait pas ce que seront ses 6 prochains mois. Il vit malgré tout dans une incertitude constante, au jour le jour, ne pouvant faire de projet à long terme. C'est aussi cela d'être un SDF. « Comment tu vois tes 6 prochains mois ? Mes 6 prochains mois ? Ça dépend, soit en liberté, soit peut-être qu'ils peuvent me remettre en prison, soit que je trouve mon bonheur, soit ... un travail, une situation. Vraiment, tu ne peux pas prévoir. Tu vis le jour, le jour. Un jour bien, un jour mal, un jour malade, un jour super la pêche. Ça dépend. Tu ne peux pas savoir. »

#### 4.2.7.4. *Santé*

Il qualifie sa santé plus faible qu'une personne de son âge. Cela prouve que bien qu'il accepte sa situation, il doit faire face à des conditions de vie difficiles et épuisantes par moment. « Comment tu qualifierais ta santé par rapport à une autre personne de ton âge ? Je pense que je suis encore faible. J'ai besoin des énergies, j'ai besoin d'encore plus de sommeil. J'ai vraiment besoin de me reposer. J'ai besoin aussi d'être moins stressé, j'ai vraiment besoin de voir un docteur qu'il fasse des examens sur ma santé. Vraiment urgence. »

#### 4.2.7.5. *Entretien du corps*

Dans son entretien, il dit posséder plusieurs habits de marque, comme si cela avait de l'importance. « J'ai aussi des habits bien. Je n'ai pas beaucoup mais j'ai 2, 3 pantalons, 2,3 jolies vestes et 5 pulls. » En prenant en considération, seulement ses dires, je penserais qu'il fait attention à sa tenue vestimentaire, malgré tout, importante à ses yeux. Par contre, il m'avoue parfois ne pas s'être lavé pendant 2 semaines. Ce qui est contradictoire avec l'envie de paraître bien au niveau vestimentaire. Si j'analyse plus en détail la phrase suivante : « Avant, comment tu faisais pour te laver ? Avant, j'utilisais les vestiaires de stade, juste à côté. Je prenais aussi des douches chez des amis, chez des copains à gauche et à droite et parfois à la Mosquée. Parfois, je reste 10 jours, 12 jours, 2 semaines sans doucher. » Je constate qu'il utilise 2 temps de verbe différents. L'un au présent et l'autre au passé. Comme si au passé, il donnait plus d'importance à se doucher. Malgré le fait qu'il devait parfois aller de gauche à droite, il avait toujours une solution. Tandis qu'à présent, cela ne le dérange pas de rester 12 jours sans se doucher. La même chose pour les phrases suivantes, comme s'il y avait un passé et un présent. « Tu as un baluchon avec toi ? Un sac avec tes habits que tu prends partout où tu vas, ou bien non ? Avant, oui, j'avais parce que c'était vraiment la pire,... la pire chose qui pouvait m'arriver, j'avais un sac plein d'habits. Tu mets ton baluchon chez lui ? Tu as toujours ce baluchon ? Je n'ai même pas, je n'ai même pas. C'est resté dans un cave. On va dire, j'ai ... j'ai un petit livre. Et les habits, c'est à toi ? Il te prête ? Des fois il me donne, des fois il me prête. Des fois, des fois, j'ai .... J'ai aussi des habits bien. Je n'ai pas beaucoup mais j'ai 2, 3 pantalons, 2,3 jolies vestes et 5 pulls. Et cela tu laisses chez ton ami, chez ton pote ? Ouais, ouais. Pour laver tes vêtements, tu fais comment ? C'est lui qu'il lave mes vêtements. Et avant, quand tu étais dans la rue, tu faisais comment ? Avant, je jetais les chaussettes, les slips et tout, je jetais. Et tu rachetais d'autres ? Des fois je rachetais, soit je volais. » «B» parle d'avant comme quelque chose qui était difficile « la pire chose qui pouvait m'arriver ». La phase de la « fragilisation » est une étape où tout est nouveau et où la personne se retrouve confrontée à des situations qu'elle n'a

jamais vécues. Elle ne connaît pas encore le réseau et n'a pas encore élaboré des stratégies pour améliorer sa condition de vie. En possédant un baluchon, cela montre que «B» n'était livré qu'à lui-même et ne pouvait pas encore compter sur un réseau d'aide et c'est aussi pour cette raison qu'il est obligé de jeter et de voler les habits car sans endroit pour les confier. Par contre, après, il ne possède plus du tout de baluchon car il n'en a plus besoin. Il peut dorénavant compter sur son réseau d'aide qu'il a créé. Bien entendu, cela est une analyse très détaillée des phrases et peut-être ne reflète en rien la réalité. Je ne le nie pas. Je propose une idée supplémentaire : «B» aurait dépassé la première phase de « fragilisation » (attention à sa tenue, prenait soin de son hygiène corporelle, posséder un baluchon,...) pour être maintenant dans celle de la « routinisation » (accepte sa situation et le met à son avantage, il s'est familiarisé avec le regard de la société et a mis en place des stratégies pour satisfaire ses besoins, laissant des signes visibles d'une dégradation physique et sociale).

#### 4.2.8. Synthèse de l'étude de cas

« B » possède deux stigmates qui peuvent selon la situation être visibles ou non. Il est conscient de ses stigmates et d'ailleurs n'hésite pas à les utiliser pour améliorer sa condition de vie. Il n'éprouve donc pas de honte à les dévoiler si c'est à bon escient. Il possède une bonne image de lui-même et il la transmet autour de lui. Il se considère avant tout comme personne sans papier. Il est donc un sans papier SDF. Par contre, il ne se considère pas appartenir au groupe des personnes SDF. On pourrait se poser la question, mais quel stigmatisme utilise-t-il pour améliorer sa condition de vie, celui de sans papier ou celui de SDF ? Admettant qu'il utilise le stigmatisme du sans papier, cela expliquerait pourquoi il ne se considère pas appartenir au groupe des personnes SDF car il s'identifierait avant tout comme sans papier et non comme personne SDF. L'image à laquelle on s'identifie, influence l'identité sociale et donc l'estime de soi. Il a su créer des stratégies pour améliorer sa qualité de vie, ce qui démontre une bonne adaptation à son milieu et une bonne utilisation de ses ressources. Il maîtrise donc les services d'aides qu'ils soient officiels (réseau professionnel, associations diverses,...) ou non officiels (réseau primaire, propres stratégies,...) dans le but de subvenir à ses besoins. « B » est donc, actuellement dans la phase de « routinisation » de Damon. Il n'hésite pas à utiliser son stigmatisme, il a mis en place des stratégies et il maîtrise les services d'aide pour améliorer sa condition de vie.

### 4.3. Etude de cas « C »

---

« C » est une personne de 35 ans. Il est d'origine algérienne. Dans les années 2000, il est arrivé en Suisse et a fait sa demande d'asile. Avant de recevoir la réponse pour sa demande, il a fréquenté les foyers pour requérants d'asiles. Lorsque le service des étrangers a refusé sa demande d'asile, il n'a pas voulu retourner dans son pays. Depuis ce moment, il vit donc sans papier légal de séjour en Suisse. Lorsque je l'ai interviewé, il logeait chez une de ses connaissances (anciennement petite amie). Difficultés de cet entretien, « C » maîtrise difficilement la langue française autant bien dans la compréhension de mes questions que dans ses réponses. Vu ses difficultés du langage, moins d'informations détaillées ressortent de cet entretien.

#### 4.3.1. Quel stigmatisme pense-t-il posséder ?

Pour «C» deux types de stigmates rentrent en ligne de compte et s'influencent mutuellement. Un des deux stigmates est le fait d'avoir un présent douteux, d'être SDF. L'autre est une caractéristique tribale : le fait qu'il soit étranger en Suisse. Sa demande d'asile refusée, en fonction de son appartenance nationale, il se retrouve actuellement sans

papier légal pour séjourner en Suisse. Pour lui, être sans papier l'empêche d'accéder à une vie stable qui est : avoir un logement, avoir un travail, avoir des assurances maladies, pouvoir consulter un médecin... Il est vrai que «C» peut difficilement trouver un logement (son statut illégal). Cela devient plus difficile, mais pas impossible. C'est pourquoi, je ne lui enlèverai pas le stigmate du SDF car il vit dans les mêmes conditions qu'un SDF et il est SDF. Il est tout à fait possible d'être sans papier et d'avoir un chez soi pour dormir.

Ses stigmates ne sont pas visibles dans toutes les situations. Ils sont visibles seulement dans des démarches administratives où le permis est demandé. «C» est donc, dans la plupart des situations, une personne discréditable. Il doit donc trier les informations et l'image qu'il transmet à son interlocuteur, à la société en général, pour ne pas se faire identifier comme sans papier SDF. D'ailleurs, lorsque je l'ai rencontré, il était bien habillé et portait des habits de marque. «C» porte des signes qui lui donnent un certain prestige et qu'il le désidentifie de son groupe d'appartenance. L'importance de contrôler l'information, l'image que l'on transmet à l'autre dépendra surtout de l'opportunité de son stigmate. Jusqu'à quel point le stigmate trouble-t-il l'interaction ? Il ne parle pas bien le français et cela s'entend dans une discussion et trouble en permanence l'interaction dans la langue française. Sans que nous ne lui demandions, nous savons qu'il ne vient pas de la Suisse. Par contre, nous ne savons pas qu'il n'a pas de permis ou qu'il est sans domicile. Ainsi, ce n'est pas son stigmate d'être SDF qui trouble l'interaction mais son langage difficile car étranger.

#### 4.3.2. Comment il considère son stigmate ?

«C» a honte de son stigmate et n'utilise pas, au premier abord, pour améliorer sa condition de vie. Il ne veut pas se faire identifier comme SDF et ne se voit pas comme un aventurier ou comme un héros qui arrive, malgré les difficultés à s'en sortir. «C» assimile l'idée que d'être un sans papier SDF c'est la même chose que de ne pas exister. L'individu est situé dans la société en relation avec le groupe auquel il appartient. C'est la société avec ses règles qui fait que les sans papiers n'existent pas administrativement. C'est dû au fait qu'il appartient à ce groupe que «C» ressent le fait de ne pas exister. C'est le groupe auquel il appartient qui dicte les règles de conduite « Et qu'est-ce que c'est un sans domicile fixe pour toi ? Fixe ? Un sans domicile fixe ? Ça va pas. C'est comme, comment s'appelle, un SDF, un vagabond. Ça existe pas. Ça existe pas. Il y a rien. Vivre comme ça, sur la terre. Comme les animaux. C'est vrai ou pas. Les animaux ils existent. Donne nourriture. Les animaux quand malade après prend vétérinaire. Pique quand malade et tout. Toi malade personne. » « Il y a rien maintenant. ... Déjà t'existe pas. Mais maintenant, il y a rien. ... C'est pas facile. » « Tu n'existe pas pour la société ? Tu n'existe pas. Tu demandais quelque chose, tu dis quoi toi. Moi, je mourir ici. Personne voit rien. Tu pourrais mourir ici que tout le monde s'en fout. » A travers son stigmate, il se dévalorise. S'il n'existe pas, il n'a aucune valeur aux yeux de la société. Pour «C», son stigmate lui donne une identité sociale négative.

Lorsque je lui demande quel est le premier vœu qu'il aimerait exhausser s'il en avait le pouvoir, il me répond « mariage. » C'est étonnant pour une personne SDF de vouloir le mariage avant même l'appartement. Je trouvais important de ne pas oublier qu'en plus d'être SDF il est aussi sans papier. Cela entraîne d'autres problèmes, d'autres facteurs qui influencent la problématique du SDF. C'est pourquoi, il n'est pas étonnant, pour le cas de «C», de vouloir le mariage avant de vouloir un appartement. En effet, pour lui, le mariage lui ouvre les portes aux papiers légaux, ce qui lui permettrait de travailler et du coup de gagner suffisamment d'argent pour avoir une vie stable, avec un logement. Il met donc beaucoup d'importance sur la relation qu'il peut entretenir avec les femmes, c'est à quelque part son salut pour accéder à une vie convenable ici en Suisse. Pour pouvoir se marier, il doit d'abord trouver une femme, logique me direz-vous. Mais cette information est d'une grande importance pour savoir comment il va se présenter à l'autre, surtout envers les femmes. Tout d'abord, je constate qu'il fait attention à sa tenue vestimentaire, à son paraître. Il veut plaire.

Et bien oui, il aura plus de chance de trouver une femme s'il est plutôt beau garçon, bien mis, que s'il est mal tenu. Ainsi, par obligation, il doit faire attention à son paraître pour que les dames le trouvent beau et pour ne pas qu'elles le cataloguent dans le groupe des SDF. Si au premier abord, les dames savent qu'il se trouve sans papier et dans une situation financière précaire, elles ne vont pas forcément s'intéresser à lui. Par contre, si elles se lient d'amitié, voire éprouvent quelques sentiments pour lui sans savoir sa situation, elles ne partiront pas forcément en courant lorsqu'à un moment donné, il sera obligé de leur dévoiler sa situation. « Est-ce que tu dis facilement si ? Non, après. Après que je connais quelqu'un. Pas tout de suite. Pourquoi, tu n'oses pas dire tout de suite ? Quoi par exemple, pour les femmes ou pour les ? Non, pour tout le monde. Non, ça va pas après. C'est ta vie privée ? Ouais. Pis pour les femmes ? Pour les femmes, dit pas que dormi là-bas. Après ça va pas. Après elles partent. Elles partent si tu dis trop ? Ouais. ... Mais après le temps, quand je connais. ... Après c'est normal, mais tout de suite, non. ... » Lors de l'entretien, il était habillé de la tête aux pieds avec des habits de marques. Cela prouve qu'il fait attention à sa tenue vestimentaire même si celle-ci est, sûrement au dessus-de ses moyens. Il ne souhaite pas se faire cataloguer comme étant une personne pauvre et essaie de paraître bien. Lors de l'entretien, il portait de petites lunettes, assez jolies. Après un moment, il me parle de vouloir se faire opérer des yeux car il a beaucoup de myopie. Me voyant étonnée, il sort de son sac, d'autres lunettes, dont les verres étaient beaucoup plus épais et moins jolis. Me dit qu'avec celles qu'il porte sur le nez, il ne voit pas énormément. « Je veux, comment s'appelle, je veux opérer. Tu veux opérer les yeux ? Je veux, comment s'appelle, laser. Parce que moi, j'ai lunette. Grosse lunette. Avec cela, voit pas grand-chose. Ça. (Il me montre les lunettes qui étaient dans son sac.) Moins 24, à droite moins 14. T'emploie tes lunettes ? Oui à la maison. J'ai les lentilles, après Tu as les lentilles là dans les yeux ? Non, pas encore. Après les mettre. ... ». « Comment il se considère » est lié à « comment il va se présenter à l'autre », s'il va plutôt cacher son stigmate ou au contraire le mettre en avant pour améliorer sa qualité de vie. « C » possède une identité sociale négative, il va donc, dans la plupart des cas, cacher son stigmate pour ne pas se faire identifier à son groupe de pairs. Il essaie donc de garder la face devant la société qui est un des critères de la phase de « fragilisation » de Damon.

#### 4.3.3. Regard des autres

«C» constate que son stigmate n'est pas visible dans la plupart des situations. « Pourquoi, tu n'oses pas dire tout de suite ? Quoi par exemple, pour les femmes ou pour les ? Non, pour tout le monde. Non, ça va pas après. ... Il y a des gens que tu peux dire. Gens normal comme toi, les gens travaillent comme ça. Mais il y a les gens comme .... Après peur. » Il dit que les gens ont peur s'il découvre son stigmate. Je trouve que cette phrase est très forte et nous montre bien le rejet que «C» éprouve lorsque le stigmate est dévoilé. En plus, il relève le fait qu'il fait une différence avec les personnes de son entourage à qui, il ne veut pas révéler son stigmate par honte qu'avec des professionnels qui ne vont pas le rejeter. Goffman nous dit que les personnes stigmatisées se perçoivent comme personnes normales, semblables aux autres mais en même temps, elles perçoivent le rejet que les autres leur adressent. Damon décrit la deuxième phase « la routinisation » comme celle où la personne SDF se familiarise avec le regard de la société. Cela n'est pas le cas pour « C » qui ne s'est pas encore habitué au regard que porte la société sur son stigmate.

#### 4.3.4. Réseau primaire

« C » possède de bonne relation avec sa famille qui se trouve en Algérie. Il leur téléphone régulièrement mais cela fait quelques années qu'il ne les a pas revus. « Est-ce que tu as encore des contacts avec ta famille ? Ouais. Beaucoup ? Ouais. C'est normal. Tu téléphones ? Téléphone ouais. Internet. Est-ce tu es proche, alors, avec ta famille ? Ouais, ouais, c'est

normal. » « Ça fait combien de temps que tu ne les as plus revus ? Oh, ça fait ... presque 8 ans. ... » Par contre, il n'a pas osé avouer à sa famille sa situation. « Est-ce qu'ils connaissent ta situation ? Comment, comme ça ? Ouais. Pas de papier et tout ? ... ils savent pas que je dors ici comme ça. Donc ils savent que tu n'as pas de papier, mais ils ne savent pas vraiment ce que tu vis. Ouais. Je ne crois pas. Ils croient que tu as un travail fixe ? Non, ils savent que je travaille comme ça, comme ça. Ils croient que tu as un petit appartement ? Ouais, ouais, ils savent ouais. Tu n'aimerais pas leur dire ? Non. Je sais pas. Il y a pas besoin. Après elle pense quoi. Ça va pas. Malade. » Goffman nous dit qu'il est plus difficile de dévoiler son stigmaté à des personnes proches qu'à des inconnus. « C » a eu la chance de pouvoir quitter son pays pour venir en Suisse dans l'espoir de réussir sa vie. En partant, il sait qu'il est chanceux pour cette nouvelle vie qui s'offre à lui et qu'il devra aider financièrement sa famille qui est restée au pays. C'est un contrat tacite entre lui et sa famille qu'il ne peut rompre. C'est son honneur qui est en jeu. Il sera perçu alors comme un bon fils. Malgré sa situation financière difficile, il essaie toujours d'envoyer de l'argent à sa famille, lorsqu'il peut. Cela montre l'importance de l'image qu'il veut transmettre à sa famille et l'importance de l'honneur pour celle-ci. En plus, les chercheurs pensent que si les SDF ne recourent pas à l'aide de leur famille c'est dû au sentiment d'échec que cela engendre. « Moi venu ici. Moi, j'envoie l'argent, quand je travaille un petit peu. Quand je travaille pas, je peux pas. Donc, tu essaies toujours d'envoyer un petit peu. Ouais, petit peu Quand tu travailles. » il sera quand même obligé de leur expliquer pourquoi il ne peut pas envoyer régulièrement de l'argent. Bien entendu, il ne dévoilera pas tout mais laissera entendre quelques conditions de vie pour ne pas que la famille croit qu'il ne veut pas leur envoyer de l'argent. La famille comprendra que ce sont les difficultés du pays qui sont la cause du peu d'argent envoyé et non à ses envies personnelles. Ainsi sa famille n'est pas au courant de sa situation réelle et « C » ne veut pas qu'elle le soit car il ne veut pas que son honneur soit rabaisé aux yeux des siens.

Je dispose de peu d'éléments pour savoir si « C » possède un réseau primaire étendu, constitué d'amis ou de connaissances qu'il aurait créé pour pallier au réseau professionnel. Mais d'après ce qu'il dit, je pense que son réseau primaire est assez pauvre en relation. « Et pis tes compatriotes, ils t'aident ? Tttt. Non. » Il me dit ne pas avoir pu recourir énormément à ses amis, épisodiquement, peu d'aides de leur part. « Tu as des amis ici ? Ouais, ouais. Beaucoup ? Un petit peu. Est-ce que tu peux compter sur tes amis ? Non. Chacun ça vit. Est-ce qu'ils connaissent ta situation un peu ? Ils connaissent. Ils t'aident parfois ? Non. Ils ne te donnent pas d'argent ou ? Un peu. Tu manges des fois chez eux ? Chez eux ? Chez tes amis ? Non. ... Peut-être un, pas beaucoup. Une fois comme ça. C'est des vrais amis ? Non. C'est des connaissances. » Peut-être que le fait de ne pas accepter son stigmaté et donc ne pas l'utiliser pour améliorer sa condition de vie, l'empêche de créer un réseau réel d'aide sur lequel il pourrait s'appuyer (pour que le réseau primaire puisse l'aider, il faut qu'il dévoile son stigmaté et cela l'identifierait dans le groupe des SDF)

#### 4.3.5. Réseau professionnel

Le réseau professionnel n'a pas pu répondre à la demande de « C » vu son statut d'illégal sur le territoire suisse sauf les services à bas seuil. « Est-ce que tu as reçu de l'aide au niveau fédéral, de l'aide sociale ou ? Non, il y a pas. .... Rien. Même malade, pas urgence. » Les services à bas seuil, ont d'autres réglementations que les services étatisés et « C » a donc pu bénéficier, de temps en temps, de ce réseau soit sur Sion, soit sur Lausanne et peut-être même sur Genève. « C » connaît le réseau professionnel à bas seuil et l'a utilisé pour subvenir à ses besoins. « Comment tu faisais pour manger quand tu étais dans la rue ? Manger. Là-bas, avait pour préparer repas. » « Et pis les lunettes, c'est toi qui te les as payées ? Lunettes ouais. Une fois, payées « H » (Monsieur « H » est un professionnel qui travaille dans les lieux d'hébergements à bas seuil. « J'étais Lausanne là-bas. A Lausanne ? Au point d'eau ... Comment tu connais point d'eau à Lausanne ? Les gens. Tu vas là-bas,

docteur pour soigner. Les dents, tu paies 30 fr. pour visite 5 fr. Il y a tout là-bas.» « Mais là-bas,... comme à Genève, c'est difficile. Mais au moins il y a des médecins.... ? Mais la chose qui est bien là-bas, il y a quelque chose pour aider les gens, des médecins. [eu] ... douche, même laver, machine pour laver habits, même repasser. » Malheureusement pour moi, il ne m'a pas fait de liste exhaustive des services étatisés qu'il aurait pu faire intervenir.

« C » a donc eu recours au réseau professionnel, même si celui-ci n'a pu l'aider que partiellement vu sa situation de sans papier, qui est un des critères de la deuxième phase de Damon, la « routinisation ». « C » dira même qu'il est habitué à être ici car il connaît bien son réseau d'aide (je considère appartenir au réseau d'aide, le réseau primaire, le réseau professionnel et ses propres stratégies) « Tu aimes bien Sion ? Non. C'est l'habitude seulement. ... Tu sais il y a rien, mais tu as l'habitude. Après avec le temps, reste c'est bon. Je connais tout ici. Tu connais où il faut aller ? Ouais comme ça. Après tu changes, tu commences nouveau. Nouveau vie, tu comprends ? C'est dur le changement ? Ah, ça va pas.» Une certaine routine le rassure. Il dit connaître tout ici. Ces propos démontrent bien qu'il s'est familiarisé avec le réseau d'aide du Valais.

«C» ne possède pas de famille ici. Lorsqu'il a débarqué en Valais et après que sa demande d'asile eut été rejetée, il a dû très vite se débrouiller car il ne pouvait compter qu'épisodiquement sur ses « amis » et ne pouvait pas non plus compter complètement sur le réseau professionnel. Du coup, il a dû, pour subvenir à ses besoins, créer ses propres stratégies. D'ailleurs, « C », en comparaison avec les autres situations, est la personne me répertoriant, en dehors du réseau primaire et du réseau professionnel, le plus de stratégies pour subvenir à ses besoins (exemple pour laver son linge, prendre des douches,...) Il a donc développé énormément d'astuces et il peut les réaliser seul, sans aide aucune du réseau primaire et professionnel. Un critère typique de la deuxième phase de Damon, la « routinisation », est que la personne SDF met en place des stratégies pour satisfaire ses besoins ; c'est le cas pour « C ».

#### 4.3.6. Appartenance au groupe SDF

Lors de notre entretien, j'ai été étonnée qu'il porte des habits de marque sur lui de la tête au pied. «C» donne une image de niveau de vie convenable. Goffman nous dit que nous portons tous des signes qui peuvent soit donner un certain prestige soit au contraire une certaine aversion. Certaines personnes stigmatisées utilisent ces signes pour faire croire qu'ils appartiennent à une autre catégorie en contredisant l'information du stigmate visible ou invisible. Goffman parle de désidentificateur. Ainsi, je constate que «C» utilise sa tenue vestimentaire pour faire croire qu'il appartient à une autre catégorie de groupe car il ne veut pas se faire identifier dans le groupe des SDF.

Dans son entretien, il ne mentionne pas non plus la relation qu'il possède avec ses compagnons d'infortune. Goffman nous dit que pour l'individu qui se voit attribuer le stigmate tard dans sa vie, déjà à l'âge adulte, il lui est très difficile de se réidentifier. Ainsi les problèmes de réidentification seront les plus importants pour ces personnes par rapport aux personnes qui sont nées avec leurs stigmates. Il a connu le passé dans un statut normal et à cette époque, il se faisait lui-même des idées sur les personnes stigmatisées. Ainsi, il risque fort d'aller jusqu'au rejet de l'image de son nouveau groupe et de lui-même. Le problème de l'alliance se pose alors : quel groupe va-t-il davantage fréquenter et dans lequel va-t-il s'intégrer ? Ayant trop peu d'informations, je ne pourrais répondre à cette question mais je constate que « C » ne s'est pas encore identifié comme appartenant au groupe des SDF et peut-être ne s'identifiera jamais à ce groupe là.



#### 4.3.7. Gestion du quotidien

##### 4.3.7.1. *Stratégie*

Comme dit précédemment dans le chapitre du réseau professionnel, « C » ne possède que peu de réseau primaire et il n'a que peu d'accès au réseau professionnel sauf des services à bas seuil. Pour subvenir à ses besoins, il a donc dû créer des stratégies diverses et variées.

Pour se doucher : « Tu te douchais où ? Doucher au stade, là-bas. Tu arrivais facilement à te doucher dans les stades ? Stade, oui. Stade à Sion. Vers patinoire. Il y a personne qui te voyait prendre la douche là ? Non, non. Comme quoi, tu vas faire un sport, après douche. Non, non personne. »

Pour laver ses vêtements : « Et pis pour les vêtements ? Comment tu faisais pour les laver ? Laver ? Tu peux laver avec mains aussi avec la machine là-bas. Tu mets 2 francs. Immeuble pour les habitants. Grande machine, tu rentres là-bas. Normalement interdit, si toi tu habites pas là-bas. Toi, tu mets 2 fr. attend 20 minutes. En faite, c'est seulement pour les gens de l'immeuble. Ouais, ouais. Tu mets 2 fr, c'est bon. Tu as trouvé comment ? (rire) à côté de la mosquée yougoslave. Je suis rentré comme ça, et j'ai vu comme ça. Tu as vu comme ça, en fait ? Oui, comme ça. Tu as découvert toi? Oui. »

Pour dormir : « Ouais, il y a prêtre. Lui habite à la maison et d'accord pour dormir chez lui. Une fois, j'ai dormi là-bas, vers la maison des vieux. Dormi chez lui. » « Est-ce que tu as eu dormi dans les caves, les parkings ? Les caves, ouais. Les caves. Parking aussi de Sion ? Parking aussi. Dans les immeubles, en bas. Quand c'était ouvert. Dormir en bas. Il n'y avait personne qui te voyait ? Ouais, des fois, la ... comment il s'appelle, la concierge. Elle crie là-bas. « tu dors pas ici, interdit. » Laisse pas. »

Pour manger : « Comment tu faisais pour manger quand tu étais dans la rue ? Manger au Resto du Cœur. Là-bas, avait pour préparer repas. Tu mangeais que là, ou il y avait un autre endroit pour manger ? Oui, il y a là-bas, comment il s'appelle, hôtel Dieu. » Pour préciser les propos de «C», l'hôtel Dieu est un appartement tenu par les sœurs hospitalières qui proposent un repas chaud tous les jours de la semaine pour 5.- fr.

Par contre «C» me dit qu'il n'utilise pas le moyen de la mendicité pour gagner de l'argent. « Et pis la manche ? La manche ? Demander l'argent dans la rue ? Non. Non. Pas ça. Tttt »

##### 4.3.7.2. *Hébergement*

Le moment où « C » dort dans la rue (cave, halls d'immeubles,...) correspond à la phase de « fragilisation » car «C» ne connaît pas encore le réseau et du coup doit dormir dehors, là où il trouve. «C» dit ensuite avoir bénéficié de plusieurs hébergements faisant partie du réseau d'aide. « Après, je suis revenu ici. Dormi là-bas, pas comme s'appelle, Resto du Cœur. Après envoyé là-bas, pour l'hiver. A côté de l'école. ... caserne A la Maison du Cœur ? Non. A l'abri PC ? Ouais, caserne. » «C» se familiarise donc avec les prises en charge existantes et a donc recouru à un moment donné à l'assistance. Damon dit que lorsque la personne a recours au réseau d'aide professionnel, il est dans la phase de « routinisation ». Comment connaît-il le réseau ? C'est grâce au « bouche à oreille » qu'il commence à connaître le réseau. « Pourquoi, tu as été chez M. « R » demander de l'aide ? Comment tu le connaissais ? C'est les gens. M'ont dit là-bas Resto du Cœur. J'ai dit où ça. Après, je suis parti là-bas. L'aide sociale ? Non. Jamais. C'est le bouche à oreille. Comme ça. Trouver « R ». » Je suis surprise de découvrir que c'est grâce au « bouche à oreille » qu'il connaît davantage le réseau car pour entendre ces fameux « bouche à oreille » il faut déjà être dans le réseau, ou en tout cas, identifier les personnes qui s'y trouvent pour leur demander. Cette demande n'est pas anodine car en le faisant, on dévoile généralement son stigmaté et du coup, la personne est identifiée comme faisant partie elle aussi du groupe de SDF.

« C » dit qu'à Lausanne il existe davantage de services pour répondre à la problématique du SDF, mais par facilité pour des petits logements à bas prix, il préfère rester en Valais. « Pourquoi, tu ne partirais pas sur Lausanne ? Lausanne il n'y a pas pour le logement. Chambre, tu dors, 5 fr, toujours 5 fr. Donc tu as déjà été un peu sur Lausanne ? Ouais, pas

beaucoup. ... J'étais avant, ça fait longtemps. On trouve moins qu'en Valais pour le logement ? Ici en Valais, on trouve plus des chambres ? Ici oui. Tu trouves des chambres. C'est pas cher. Et là-bas, tu trouves pas de chambre. Même cher, tu trouves pas. Mais ici pour le logement, quand tu cherches, tu trouves. Il y a pas de problème.»

#### 4.3.7.3. *Gestion du temps*

Lorsque je lui pose la question de son emploi du temps lorsqu'il était à la rue, «C» me répond qu'il ne faisait rien. Puis après, il me parle d'un petit job de jardinier qu'il a trouvé. « Qu'est-ce que tu faisais pendant la journée, à ce moment là ? Tu fais rien. .... Faisait froid là-bas. ... Tout l'hiver. Après, travaille un petit peu comme ça. ... jardinier. » On pourrait penser que cela est contradictoire. Mais en fait, ces deux situations ne se passent pas du tout dans le même espace temps. Lorsqu'il ne faisait rien, c'est les 2-3 mois qu'il a vécu dans la rue, quand il ne connaissait pas encore le réseau d'aide. Il est clairement dans la phase de « fragilisation ». Puis, lorsqu'il dit travailler comme jardinier, à ce moment, il connaît déjà le réseau d'aide et d'ailleurs, c'est ce même réseau qui l'a aidé pour trouver ce petit job. « Comment tu faisais pour gagner un peu d'argent ? Je travaille un petit peu. Un petit peu. Des petits boulots ? Ouais, jardiner là-bas. Mais c'est pas beaucoup, deux fois par semaine. Du jardinage, déménagements aussi, des vignes aussi. Avec M. « R » ou avec d'autres personnes ? De temps en temps avec « R ». Fait annonce Nouvelliste. Après reçu téléphone de quelqu'un pour faire petit boulot, jardinage.» Il est donc dans la 2<sup>ème</sup> phase, la « routinisation ».

#### 4.3.7.4. *Gestion de la souffrance*

Bien qu'il commence à avoir l'habitude de cette vie, qu'il en connaît les petites ficelles pour se faciliter le quotidien, il dit que son avenir est incertain. C'est aussi ça, être SDF. « Et comment tu vois tes 6 prochains mois ? Ça dépend ! ... Peut-être reste comme ça, peut-être changer. Ça dépend. ...Sait pas, le destin comment. Si intéresse pas ici, peut-être changer de vie. Peut-être que tu changerais de pays ? Peut-être, je sais pas. ... ça dépend. » Il souffre de cette vie précaire, de son avenir incertain, d'aller de lieu en lieu, ne possédant rien ou très peu, de ne pas se sentir reconnu dans la société, .... « Comment tu vivais quand tu étais à la rue. Comment ça se passait tes journées ? Ça va pas. ... En faite, comme quoi, tu existes pas. T'as compris. Manger là-bas, après doucher là-bas. » « Pas une vie, va là-bas, dormir ici,... pas une vie. Temps en temps, la tête. Marre. Tu as des idées négatives qui te viennent ? Ouais. Ça dépend des jours. » «C» dit souffrir de cette situation, cela ne veut pas dire qu'il refuse cette vie. En fait, «C» accepte cette situation mais en souffre. Il préfère cependant, rester en Suisse car il pense qu'ici il y a plus de chance de trouver une meilleure situation que dans son pays. « Tu n'aimerais pas retourner dans ton pays ? [eu], je commence l'habitude ici. Après, je vais là-bas quoi. Je fais quoi, je reste comme ça. Oui, la même chose, tu vas là-bas ou tu restes ici. Peut-être ici, c'est un petit peu mieux, il y a la chance. Là-bas, rien. » Il se dit qu'ici, il a plus de chance, cela lui redonne du courage pour faire face à sa situation. Parfois, lorsque des idées négatives viennent lui envahir la tête, il essaie de faire du sport et de penser à quelque chose de positif pour chasser les mauvaises idées. C'est une des façons qu'il m'a décrite pour gérer sa souffrance. « J'ai fait sport ...Ce que je peux ... sinon, tu peux pas, t'es malade après. Tu fais du sport pour oublier ? Sport, ou tu marches. Changer un petit peu. Mais pas tous les jours pensées, hein. Sinon comme ça (signe avec les mains, fou). » « Et comment tu fais pour passer les idées négatives ? Comment je fais ? Ouais. Qu'est-ce qui fait que ça part les idées négatives ? Il faut oublier. ... tu peux oublier et après c'est bon. ... penser quelque chose de bon. ... Tu marches. Il faut penser à quelque chose de positif ! »

#### 4.3.7.5. *Entretien du corps*

«C» me dit ne pas consommer de substances psychotropes illicites, d'alcool ou de cigarette. Il est bien clair que certains SDF en France ne consomment pas d'avantage de produits psychotropes que «C». Cela ne fait pas une différence en soi malgré que la moitié de la population SDF française, d'après une enquête de François Beck, consomme des substances psychotropes. J'ai voulu relever ces propos pour montrer la diversité des personnes SDF. En effet, «C» est musulman et sa non-consommation de produits psychotropes est due, en partie, à ses croyances religieuses.

#### 4.3.8. Synthèse de l'étude de cas

« C » possède deux stigmates qui peuvent selon la situation être visibles ou non. Il ressent le rejet que la société porte face à son stigmate. Il se sent donc stigmatisé par rapport à ses attributs disqualifiants. Il n'ose pas les dévoiler et encore moins les utiliser pour améliorer sa condition de vie. « C » ne s'identifie pas au groupe de SDF. D'ailleurs, il porte des signes qui démontrent sa normalité dans la société (habit de marque) afin qu'on ne puisse pas l'assimiler à ses stigmates et essaie de transmettre une bonne image de lui autant auprès de ses proches (envoi de l'argent) que dans la société (habit de marque, dit ne pas faire d'histoire). Il connaît le réseau professionnel que ce soit à Sion, à Lausanne ou à Genève. Malgré cette connaissance, il a dû mettre en place ses propres stratégies pour pouvoir subvenir à ses besoins car il n'a pu bénéficier que de rares prestations du réseau professionnel et son réseau primaire était trop pauvre pour répondre à tous ses besoins. Le fait de connaître les services, de les utiliser et de mettre en place des stratégies permettant de satisfaire ses besoins sont des critères de la phase de « routinisation » de Damon. «C» dit souffrir de cette vie précaire ce qui n'est pas du tout contradictoire avec la phase de « routinisation ». Il a réussi à maîtriser le réseau et à s'habituer au système sans pour autant éviter les conditions difficiles. La complexité de la situation de «C» est qu'il possède deux problématiques (SDF et sans papier) différentes mais en même temps, elles sont très liées (d'être sans papier influence la difficulté de trouver un appartement, donc d'être SDF). Je n'ai que trop peu d'éléments pour affirmer comment il s'identifie avant tout, SDF ou sans papier, ou bien les deux. La seule chose que je constate, c'est qu'il souffre de son stigmate, donc il l'assimile. S'il ne s'identifiait à aucun de ses stigmates, il ne ressentirait aucun rejet. Ce qui n'est pas le cas. Mais quel stigmate assimile-t-il davantage ? Je ne le sais pas. « C » dit souffrir de cette problématique de sans papier lorsqu'il fait mention qu'il n'existe pas. « Maintenant il y a rien. Tu peux pas. Il y a rien maintenant. ... Déjà t'existe pas. » Le fait de ne pas exister est davantage lié à la problématique du sans papier qu'à celui du SDF. En effet, comme «C» n'existe pas administrativement, il ressent cela comme de ne pas exister du tout dans la société, de ne pas avoir de place. Je ne parle pas de visibilité car «C» est visible à Sion mais bien d'exister ce qui n'est pas le cas administrativement pour «C». C'est totalement différent d'être visible et d'exister. L'existence touche à l'identité personnelle tandis que la visibilité est liée avec l'identité sociale. Je m'aperçois que l'analyse des personnes SDF est compliquée à réaliser car ces personnes ont plusieurs identités. Du coup, plusieurs facteurs interagissent et s'ajoutent dans la problématique du SDF.

#### 4.4. Etude de cas « D »

---

« D » est un homme d'une quarantaine d'année. Il est Français et il dit avoir connu la vie de SDF en France pendant 4 ans avant d'aboutir en Suisse. Je l'ai rencontré en 2006. A ce moment-là, il avait un domicile en Valais mais fréquentait les lieux pour personnes en situation financière précaire. Ainsi durant une certaine période, il a réussi à retrouver une situation plus ou moins stable en Valais. Comme, financièrement, il n'arrivait plus à assumer, il est « retombé » à la rue. Il s'est alors dirigé dans le réseau d'aide fribourgeois. Au bout d'un certain laps de temps, les lieux d'hébergement imposent des limites de durée et du

coup « D » a dû trouver d'autres solutions pour dormir. Au moment de l'entretien, il travaillait dans les alpages au Diablerets et dormait sur place. Cette situation est à durée limitée car il était engagé comme berger pour la saison d'été seulement. Lorsque nous avons réalisé l'entretien, il essayait de chercher un autre boulot dans les environs de Sion et ne savait pas où dormir ce soir-là car il ne voulait pas remonter au Diablerets.

Lors de l'interview avec «D», je n'ai pas réussi à suivre le canevas d'entretien que j'avais élaboré par rapport aux 3 autres personnes à qui j'ai posé toutes les questions prévues. Pendant l'interview, ce n'est pas moi qui menais l'entretien mais bien «D». Il a exprimé ce qu'il voulait dire. D'ailleurs, lorsque je lui posais des questions qui le dévoileraient davantage, il refusait d'y répondre. «Qu'est-ce qui était le plus dur pour toi à la rue ? ... va-y à la rue, tu vas voir ! Non, justement je veux savoir pour toi ? Non, mais moi, je ne peux pas t'expliquer. » « Quand tu étais à Sion, tu étais son logement un moment donné ? J'ai pas à te répondre à ces questions ! hors sujet. » « Chez qui tu vas demander, comment ça ce fait que tu as connu M. « R » ? Mais j'ai pas à te dire ça. Mais comment tu l'as connu ? J'ai pas à te dire ça, c'est hors sujet. C'est hors sujet. » Ainsi, vous constaterez que certains chapitres seront pauvres en information.

#### 4.4.1. Quel stigmatisme pense-t-il posséder ?

D'après les 4 catégories de stigmates selon Goffman, le stigmatisme de « D » est dû à son passé douteux en tant que SDF. « Alors, pendant quatre ans et demi, c'est sûr que j'étais SDF en France. » Le fait d'avoir une situation précaire, donne une difficulté supplémentaire pour trouver du travail (pour un patron, peu de garantie de stabilité). Donc sans travail, difficile de trouver un logement. « Je me suis retrouvé à la rue et étant donné que j'étais à la rue, dans l'exclusion, ils m'ont accordé aucun droit là-dessus. Et tant que je n'ai pas de travail stable avec un logement stable, je peux prétendre rien du tout. »

« D » sait que son stigmatisme n'est pas visible dans la plupart des situations. « Ce n'est pas écrit sur le front ? C'est pas écrit que tu n'as pas de logement ? Bien sûr que ça ne se voit pas. Les gens quand je suis dans le train, ils se comportent normalement. Ben ouais. C'est pas écrit. Bien sûr. Non, bien sûr, moi, je peux aller dans le train. Il n'y a pas de problème. Ils me considèrent normalement, c'est bon. » Goffman écrira que l'importance de contrôler l'information, l'image que l'on transmet à l'autre dépendra surtout de « l'opportunité » de son stigmatisme. Jusqu'à quel point le stigmatisme trouble-t-il l'interaction ? Ainsi, je constate que « D » devra porter une attention particulière à l'image qu'il transmet à autrui pour ne pas se faire identifier comme appartenant au groupe des SDF. « D » est donc une personne davantage discréditable que discréditée. Son stigmatisme n'est que très peu visible sauf lors de rares occasions comme des demandes administratives où sa situation personnelle (adresse, salaire,...) sera demandée.

#### 4.4.2. Comment il considère son stigmatisme ?

D'après mes lectures la stigmatisation est créée par la société, par le groupe ou par les individus. «D» ressent cela très fortement et l'exprime. « Parce, c'est pas, c'est les yeux qui font le SDF. C'est les autres qui le font le SDF. » « Voilà. Alors pendant quatre ans et demi, c'est sûr que j'étais SDF en France. On m'a fait SDF. Comme disent les Anglais, tu ne choisis pas d'être à la rue, on t'y met. On te pousse à la rue. Et après les gens ils te marchent dessus, ils disent que tu es un fainéant alors que tu as rien fait du tout. » Il est beaucoup plus agréable dans notre conscience, dans notre culpabilité de se dire que c'est les autres qui nous font devenir ce que nous sommes. Je n'ai pas choisi d'être SDF, mais on me l'a imposé. D'ailleurs, Goffman nous dit que la personne qui porte un stigmatisme qui n'est

pas dû à sa faute se sentira moins coupable, moins honteuse que la personne qui porte un stigmate qui pourrait être diminué voir supprimé par un effort plus ou moins conséquent.

«D» a l'impression qu'il subit une injustice sociale. A chaque fois, il essaie de s'en sortir, se mettre en quatre pour y arriver et quelque chose ou quelqu'un fait en sorte qu'il ne puisse pas sortir de ce cercle vicieux. En mettant la faute sur l'injustice sociale, il évite de se culpabiliser et ainsi protège son estime de lui. Cette démarche s'appelle l'autovalorisation : c'est-à-dire rejeter ses échecs sur les autres. « Et je dis, c'est infernal. Ils en remettent une couche. Moi, je me relève. Moi, je fais des efforts incroyables. Je prends sur moi, je me sacrifie, je prends sur moi et je remonte et la tchoque, on m'attrape et on me dit redescend en bas. C'est pas ta place ici. Et là, j'ai pas pu faire autrement, j'ai pas pu rester ici. » « Là, là, ce que je veux dire que c'était une injustice c'est le type qui était responsable du centre d'hébergement. C'est le directeur qui a fait une ... un truc déguelasse quoi. Parce que dans la normalité, il aurait dû me donner un coup de main, d'après ce qu'ils disent pour reprendre à travailler, c'est le crédo du social. Mais au lieu de ça, il m'a donné un couperet pour me faire repartir dans le circuit. ».

En relisant l'interview, je constate que je lui avais collé l'étiquette du SDF, sans savoir si vraiment il était ou non et s'il se qualifiait comme tel ou pas. Il sent que je lui colle cette étiquette. Du coup, primo il refuse de se dévoiler davantage « Est-ce que l'école était difficile pour toi ? Pas de réponse. Hors sujet. » « Quand tu étais à Sion, tu étais sans logement un moment donné ? J'ai pas à te répondre à ces questions ! hors sujet » « Chez qui tu vas demander, comment ça ce fait que tu as connu Manu ? Mais j'ai pas à te dire ça. Mais comment tu l'as connu ? J'ai pas à te dire ça, c'est hors sujet. » Deuzio refuse de rentrer dans ses catégories. « Tu te sens agressé ? Ouais, parce que tu cherches à me coller. Parce que tu cherches à créer à travers moi des profils types et pis tout ça. » « Tu avais un baluchon ? Et bien tu, tu, mais comment t'as un baluchon. Mais je ne corresponds pas aux idées toutes faites. » « Je ne suis pas quelqu'un d'instable, naturellement. Je ne recherche pas l'instabilité, ok. C'est vrai, je sais, il y a des gens, surtout dans ton milieu social, ils ont des idées toute faites. Non, moi je suis pas ... c'est pas ma place. » En refusant de jouer au bon pauvre qui s'enferme dans la catégorie SDF, il délivre un message clair qu'il ne se sent pas à sa place dans le milieu SDF. Ainsi, par là-même, il refuse l'image que je lui attribue de SDF. D'ailleurs, « D » dit de ne pas avoir choisi cette vie-là. « Tu faisais comment pour survivre ? Et ben, comme je pouvais. C'était vraiment le combat journalier. Mais j'ai pas choisi. » Il refuse l'image que je lui attribue car lui-même n'accepte pas cette situation. Il n'aime pas cette vie. « Oui mais moi, j'ai jamais accepté cette situation. J'accepte pas moi cette vie là. Je la hais, j'aime pas cette vie-là. Je n'ai jamais voulu cette vie-là. Je préférerais avoir une stabilité, un métier stable, avec un appartement, avec une situation et pis refaire une famille. Une vie normale. Moi, je hais cette vie-là. »

En vivant le changement de condition sociale, «D» va passer d'un statut d'une personne respectée à un statut d'une personne reclassée au rang des inutiles, des exclus. Ce changement de statut va provoquer une perte de l'identité sociale. Il ne saura plus quelle place il occupe dans la société et quel statut lui est assigné. Il ne veut pas se faire identifier comme SDF mais en même temps, parfois il a besoin d'être vu comme tel pour recevoir des aides. Goffman nous dit que la notion de stigmate est un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux rôles (normal et stigmatisé), au moins sous certains rapports et dans certaines phases de sa vie. «D» sait très bien que son stigmate passe inaperçu dans la rue. En même temps, il peut, s'il le souhaite exagérer son stigmate pour obtenir des aides afin d'améliorer sa condition de vie. Quelle identité doit-il prendre ? Goffman nous dit que ces attributs stigmatisant ne déterminent en rien la nature des deux rôles, ils ne font que de définir la fréquence avec laquelle il devra jouer l'un ou l'autre. Ainsi, «D» n'a pas des attributs définis d'avance qui l'enfermeraient soit dans l'image du SDF, soit dans l'image du normal. C'est lui, qui déterminerait quand il veut jouer, quel rôle. « Ce n'est pas écrit sur le front ? C'est pas écrit que tu n'as pas de logement ? Bien sûr que ça ne se voit pas. Les gens

quand je suis dans le train, ils se comportent normalement. Ben ouais. C'est pas écrit. Bien sûr. Non, bien sûr, moi, je peux aller dans le train. Il n'y a pas de problème. Ils me considèrent normalement, c'est bon. Moi je suis obligé de faire des demandes dans le système, je suis obligé d'appliquer un jeu, de jouer un jeu particulier pour pouvoir rentrer dans le système, rentrer dans les Restos du Cœur, de telle manière pour avoir assez à manger par exemple ou pour avoir des fringues. Moi, je suis obligé de jouer un jeu qui me permet de rentrer dans le système social de telle manière pour avoir à bouffer. ... mais c'est pas une vie. D'après le milieu que tu es, tu joues un jeu ? Oui, bien sûr. Je suis obligé. Parce que si je suis trop énergique, si je suis trop moi-même, les gens ils vont dire par rapport à quelqu'un qui est pitoyable parce qu'il a passé la nuit dans le fossé parce qu'il était saoul quand il arrive le matin. Le type lui, celui qui est pitoyable, qui a les cheveux en filasse, qui est pourri, qui est tout crotté, les sécuritas, lui il a besoin d'aide. Lui, il a besoin d'aide. Si moi, je suis rasé de près le matin, que j'ai des beaux vêtements, lui il a pas besoin d'aide. En gros, hein. Enfin, c'est un peu ça. » Malgré qu'il ne veut pas être considéré appartenant au groupe de SDF, il est conscient que pour subvenir à ses besoins, il est parfois obligé d'y rentrer. Pour cela, il doit maîtriser l'aspect qu'il dégage pour être considéré comme appartenant aux personnes dans le besoin.

C'est déstabilisant de devoir jouer les deux rôles. Un sentiment d'exclusion naîtra alors. Il aura l'impression de ne plus faire partie de la société, ne trouvant plus sa place. « Et moi, on me donne aucune possibilité, aucune chance, aucune entrée, rien. Moi, je force la porte. J'essaie de me débattre et clac, on la referme. » « C'est une vie impossible, c'est une vie sur laquelle en ne peut pas construire rien du tout, même avoir une copine c'est impossible, c'est pas possible. » « Je me suis retrouvé à la rue et étant donné que j'étais à la rue, dans l'exclusion, ils m'ont accordé aucun droit là-dessus. Je ne pouvais prétendre à rien tant que je n'avais pas de travail stable, de situation stable. » « Mais ... [eu] ... bien sûr. ... mais moi, je dis quoi. Plus le temps, il passe, ça fait 10 ans, plus je fais d'efforts. Moi, j'ai 50 ans. J'ai toujours pas de métier en main, j'ai pas d'assurance chômage, je suis rien du tout, aide social j'ai rien du tout. Je dois me démerder même plus que les ... Qu'est-ce qui peut arriver. Pas de révolution. Ouais ça pourrait être ça, ça changerait la donne. Je sais pas. Parce que moi, il n'y a rien. Rien du tout. ... »

#### 4.4.3. Regard des autres

« D » sait que les gens dans la rue, le considèrent normalement car son stigmatisme n'est pas visible. « Ce n'est pas écrit sur le front ? C'est pas écrit que tu n'as pas de logement ? Bien sûr que ça ne se voit pas. Les gens quand je suis dans le train, ils se comportent normalement. Ben ouais. C'est pas écrit. Bien sûr. Non, bien sûr, moi, je peux aller dans le train. Il n'y a pas de problème. Ils me considèrent normalement, c'est bon. »

« D » n'aime pas du tout lorsque je l'identifie au groupe de SDF. Il ne veut pas être catalogué en tant que SDF. Il refuse cette image car il n'accepte pas du tout cette situation et ne s'identifie pas à une personne SDF, me démontrant que lui est différent des autres SDF. Il sait que son stigmatisme n'est pas visible et que les gens dans la rue, le considèrent normalement. Tant qu'il n'a pas à dévoiler son stigmatisme, il n'est pas identifié comme étant SDF car il ne porte aucun signe visible de son stigmatisme. Malgré tout, il rentre dans le système mais seulement par nécessité. Même s'il n'accepte pas cette vie, il est quand même obligé d'y faire face et de s'appuyer sur les prises en charge existantes. Le réseau professionnel lorsqu'il l'utilise le fait identifier comme usagé des services d'aide.

#### 4.4.4. Réseau primaire

«D» dit ne plus avoir de contact avec sa famille proche. Cela lui évite de faire face au regard des siens et évite ainsi de ressentir un sentiment de honte face à eux. « Ma mère, elle est toujours à la retraite, mais je l'ai plus revue depuis longtemps. » « Tu as des enfants ? J'ai 2 enfants, ouais. Tu les vois encore ? Non, j'ai pas pu les voir. Depuis longtemps ? Depuis 97. » « Mon père était syndic du village. C'était un petit village de 600 habitants. Il est décédé en 87 à la suite d'une tumeur au cerveau. » Il ne parle pas de sa famille éloignée, tante et oncle, je ne peux donc pas savoir s'il a encore des contacts avec eux.

Dans l'entretien, il ne parle pas de connaissances, d'amis qu'il possédait soit avant sa carrière en tant que SDF, soit pendant. Il ne parle d'aucun réseau amical, que ce soit sur le Valais, la France ou Fribourg. Par contre, il me parlera beaucoup de ses nouveaux compagnons d'infortune. Il me les décrira d'une façon négative, me disant ne pas être comme eux, mais malgré tout, il les côtoie. Il dit devoir rentrer dans le système pour survivre et il y a la présence des autres compagnons d'infortune. Il est donc obligé de les côtoyer mais cela lui permet d'avoir malgré tout des liens qui lui assureront un échange de discussions, de matériels. De passer le temps aussi. « Tu es obligé de vivre, de côtoyer ces gens dangereux. » Malgré qu'il ne s'identifie pas au groupe de SDF (voir chapitre appartenance au groupe de SDF), son réseau primaire est constitué de compagnons d'infortune car ce sont les seuls liens qu'il possède à ce moment-là (d'après ses dires) (Plus de contact avec sa famille, aucun lien amical mentionné avec des personnes ne faisant pas partie du milieu).

#### 4.4.5. Réseau professionnel

Malheureusement pour moi, il refuse de répondre à plusieurs de mes questions et donc je n'ai pas beaucoup d'informations sur le réseau professionnel utilisé par « D ». « Sinon, il n'y a pas en Valais, des services d'aides ? Mais je sais pas ! T'es mieux placé pour mieux savoir que moi ! » Il me dit avoir fréquenté des lieux d'hébergements à bas seuil à Fribourg et aussi en Valais. A-t-il utilisé d'autres services du réseau professionnel, je ne pourrais vous le dire. Mais dans son discours, il montre malgré tout qu'il a l'expérience dans l'utilisation du réseau professionnel qui le désigne d'ailleurs comme un circuit. « T'imagines aller dans un centre d'hébergement 3 jours. On te dit c'est le maximum. C'est comme ici, 8 jours. Après tu vas dans un autre centre d'hébergement où tu vas dans une communauté d'Emmaüs. » « Il donne un petit couperet que je reparte dans le circuit. Centre d'hébergement et tout ça. J'en suis toujours là. .. » Dans une de ses phrases, il met en avant le fait qu'en Valais, il n'existe pas ou très peu de réseau d'aide professionnel pour pallier à la problématique du SDF. D'après ma recherche sur le terrain, il est vrai qu'il y a très peu de services mais elles existent malgré tout. Est-ce que « D » n'a pas osé demander de l'aide dans le réseau professionnel valaisan ou ne pouvait-il tout simplement pas en bénéficier (n'étant pas Valaisan d'origine) ? Peut-être voulait-t-il simplement relever le peu d'infrastructures existantes dans le canton du Valais ? « Moi, ce que je veux savoir comment un SDF en Valais arrive à trouver une solution. C'est impossible en Valais. Il y a pas de possibilité. Il n'y a rien de fait pour les SDF. Vous n'en voulez pas des SDF. »

#### 4.4.6. Appartenance au groupe SDF

L'individu est situé dans la société en relation avec le groupe auquel il appartient. «D» sait que le groupe des SDF ne jouit pas d'une bonne hiérarchie au sein de la structure sociale. « Donc il faut que, je ne veux pas partir dans le social, c'est pas mon milieu. Donc, moi il faudrait que je retrouve une vie normale, avec un boulot et tout ça. Mais étant donné que j'ai rien du tout, les employeurs qui me voient arriver de ce milieu là, ça me pose un problème

quoi. Si des gens, ils m'ont déjà catalogué comme étant des Resto du Cœur, ça me handicape, parce que ces gens là, ils savent que ... c'est hyper compliqué. » Il ne veut donc pas se faire identifier comme tel, car cela compromettrait son image et son identité sociale. De se faire identifier comme appartenant au groupe de SDF, cela lui crée un handicap par rapport à la société et au marché du travail. En effet, il pense avoir moins de chance de se faire engager si son futur employeur le voit arriver de ce milieu. L'identité sociale (où la personne se trouve dans la société) prend le pas sur son identité personnelle (sur ses compétences.) Ainsi, le patron, voyant que «D» fréquente le milieu des SDF, se fera des préjugés sur ses compétences professionnelles. Du coup, «D» devra davantage faire ses preuves s'il veut être engagé. «D» l'a bien compris. Goffman dira même que la nature d'un individu, que nous lui imputons et qu'il s'attribue, est engendrée par la nature de ses affiliations. « Parce que la seule possibilité que l'on te donne pour avoir une relation sociale, c'est avec les gens qui sont au même niveau de pauvreté. Par exemple, aller au Resto du Cœur. Alors, qu'est ce que j'ai comme relation là-bas, qu'est-ce que ça me donne comme panel de relations. Ça ne te tire pas en haut ? Ce n'est pas des relations qui te tirent en haut ? Non, et pis, qu'est ce que j'ai comme échange culturel avec ces gens-là. De quoi tu veux que je parle ? Tu veux que je parle de quoi, de la dope ? Que j'ai ici ou ailleurs, c'est pas un milieu pour moi qui est intéressant, quoi. C'est un milieu qui me révolte, quoi. ». « D » insiste sur le fait que ce groupe ne l'aide pas à retrouver une vie normale et même au contraire, lui attribuerait une image négative qu'il n'a pas du tout envie de porter.

«D» ne s'est pas réidentifié au groupe SDF. Il refuse de se considérer appartenant à ce groupe. Goffman nous dit que l'individu a tendance à hiérarchiser les personnes appartenant à son nouveau groupe selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmatisme. La personne stigmatisée a tendance à adopter le même comportement que les « normaux » adoptent à son égard, face aux personnes plus stigmatisées que lui. Le problème de l'alliance se pose alors : quel groupe va-t-il davantage fréquenter. « Parce que moi, j'ai côtoyé, bien sûr, des gens qui sortaient de tôle. Moi, c'est pas mon milieu. Des toxicos. Moi, je suis pas alcoolique, je suis pas paresseux, c'est, c'est... c'est quand même assez effarant de se retrouver plonger. » « C'est un centre d'hébergement à Fribourg, et là, bon c'est vrai que c'est un sale milieu, dortoir et tout. Moi, j'ai dormi avec des gens dangereux, c'est des gens dangereux. » « Bon s'il est toxico, il va pas travailler comme il faut. Bon mais moi, j'ai pas toutes ces tares-là. » «D» enferme ses nouveaux compagnons d'infortune dans des catégories dévalorisantes. Il insiste sur les caractéristiques qui fondent sa différence et qui lui permettent de se sentir supérieurs aux autres SDF. « D » ne se sent pas appartenir à ce milieu. « Tu as des gens, bon qui ont des problèmes, je sais pas quoi. Aussi bien par rapport à eux, moi je suis un petit peu un rocher d'encrage, si tu veux. Ils vont me solliciter. C'est ce qui c'est déjà passé, il me sollicite beaucoup. Pour eux, j'ai pas, peu leurs défauts. J'ai pas, je suis quelqu'un qui tient la route, même dans les rendez-vous du jeudi soir. Je suis quelqu'un qui tient la route. Donc ces gens-là, ils vont me solliciter, que ce soit pour les amitiés, des trucs comme ça. Parce qu'eux ils ont une chaise bancale, soit ils ont l'alcool, ils ont un autre problème. Pour moi, je tiens la route, alors ils vont me solliciter. » Il insiste sur le fait que lui par rapport aux autres, « tient la route ». Ainsi, il se distancie d'avantage de ses camarades d'infortune qui eux, pour «D», ont des tares que lui ne possède pas. « D » ne se considérant pas comme SDF ne peut avoir une proximité identitaire et des intérêts communs avec ses nouveaux compagnons d'infortune. Bien qu'il n'apprécie guère ses contacts, qui selon lui le handicapent dans les efforts qu'il fait pour changer de milieu social, il ne peut s'en distancier réellement ; fréquente le même milieu, ils sont bien obligés, par la force des choses, de se côtoyer. Goffman nous dit que la personne stigmatisée vivra une ambivalence entre l'envie de se faire identifier dans le nouveau groupe stigmatisé et le désir de l'identité passée, significatif d'éloignement du nouveau groupe. Pour « D », je pense qu'il n'existe aucune ambivalence. Il ne désire pas s'identifier au nouveau groupe mais il est malgré tout obligé de le côtoyer.



#### 4.4.7. Gestion du quotidien

##### 4.4.7.1. *Hébergement*

«D» dit ne pas avoir de logement depuis une année. «La dernière fois que j'avais un logement, c'était rue X. Voilà, ça fait combien de temps de ça ? Ben ça fait un an. » Il a donc dû se débrouiller pendant une année pour trouver des lieux pour dormir. Dans le peu d'informations qu'il me transmet, il donne l'impression d'utiliser les lieux d'hébergement du réseau professionnel assez régulièrement même parfois revenant dans des lieux déjà fréquentés (sorte de circuits). « C'est comme à la Tuile, j'ai passé 3 mois. C'est un centre d'hébergement à Fribourg. » « T'imagines aller dans un centre d'hébergement 3 jours. On te dit c'est le maximum. C'est comme ici, 8 jours. Après tu vas dans un autre centre d'hébergement où tu vas dans une communauté d'Emmaüs. » « Il donne un petit couperet que je reparte dans le circuit. Centre d'hébergement et tout ça. J'en suis toujours là. .. » Par contre, il ne m'a pas décrit d'autres lieux fréquentés qui ne faisaient pas partie du réseau professionnel comme des parkings, des halls d'entrée d'immeubles,..., mais lors de l'entretien, il dormait dans un alpage au Diablerets. Cela démontre, qu'il trouvait un hébergement soit par ses propres moyens, soit par le réseau professionnel.

##### 4.4.7.2. *Peur*

Généralement la peur est vécue par la personne SDF qui doit faire face, chaque fois, à une nouvelle situation précaire qui le déstabilise et l'insécurise. Je trouvais donc intéressant de relever les propos de «D». Il a une autre vision de la peur, pas pour lui, mais pour les gens qui le voient. « Les gens ils ne veulent pas. D'abord ça fait peur quelqu'un qui a tout perdu. Quelqu'un qui a tout perdu et qui a rien du tout. Et bon, ça fait d'autant plus peur, si comme moi, il n'a pas, enfin j'espère, de tares visibles, quoi. C'est ça. Parce que ça renvoie à soi-même de dire, moi. Bon, si le type, par exemple, il a un problème d'alcool, il va boire à côté, bon ça s'explique, il a l'alcool, il n'a plus rien du tout. Mais si, comme moi, j'ai pas de problème d'alcool, ça ça renvoie à eux, et ça fait peur aux gens. Ils rejettent pour ça. Ils se disent moi, il a rien. Moi, je pourrais aussi tout perdre, moi. » «D» a conscience qu'il crée chez certaines personnes un sentiment de peur face à sa situation car elle s'identifie en lui et cette image, leur renvoie à leur propre condition d'être humain où tout peut advenir. Du jour au lendemain, une situation convenable peut se transformer en calvaire. D'ailleurs, on se dit parfois que cela aurait pu tomber sur soi. La personne éprouvant cette peur face à la situation de « D », peut lui transmettre un sentiment de rejet et ainsi « D » se sentira davantage stigmatisé.

##### 4.4.7.3. *Gestion de la rue*

En plus de connaître le réseau, «D» commence à prendre l'habitude de cette vie « Maintenant, je suis habitué depuis le temps. » Cette habitude n'est pas contradictoire avec le fait qu'il n'accepte pas la situation. On peut prendre l'habitude de faire quelque chose par obligation, sans forcément le vouloir réellement. A un moment donné dans l'entretien, il parlera même de métier ou d'expérience d'être SDF. Pour survivre dans la rue, il faut de l'expérience. L'expérience ne s'acquiert pas tout de suite, dès l'arrivée dans la rue, mais bien au contraire, par le temps passé à vivre cette vie. C'est l'expérience qui fait que la personne SDF arrive à survivre malgré le peu qu'elle possède. «D» ne dira pas, dans ses propos, qu'il a lui-même de l'expérience mais je pense qu'il faut l'entendre dans ce sens. Il ne dit pas ses mots au hasard mais bien pour signifier que malgré la rudesse des conditions, il arrive à survivre. « Des gens qui sont, bon il faut être vigilant. Mais ça c'est du métier. Au début, tu leur parles pas trop, et pis après ça c'est le métier. Tu apprends à le gérer. Le métier, le métier de ? Et bien le métier, c'est de savoir se démerder sans rien du tout. D'accord, c'est ça le métier. Et oui. ... Enfin le métier, c'est de l'expérience. C'est quoi, le métier de SDF ? Non, c'est pas le métier, c'est de l'expérience. Je m'excuse. C'est d'avoir de l'expérience, c'est tout. » Par ces propos, il démontre une certaine aisance, une certaine habitude dans le

milieu. Ce milieu le révolte mais en même temps, il se familiarise avec les prises en charge, le regard que portent les professionnels sur sa situation, il connaît le réseau d'aide. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il s'identifie au groupe de SDF et qu'il accepte son stigmat. Pour « D », il n'appartient pas à la catégorie des SDF mais comme, pour l'instant, il est baigné dans ce milieu vu sa situation financière, il n'a pas le choix : s'habituer pour mieux survivre.

#### 4.4.8. Synthèse de l'étude de cas

« D » possède le stigmat SDF qui, selon les situations, peut être visible ou non. Il sent que ce stigmat le discrimine par rapport à certains milieux (milieu professionnel, milieu qui se trouve hiérarchiquement plus élevé que le milieu SDF...) et donc ressent le rejet que la société lui adresse. «D» ne veut pas se faire identifier comme appartenant à ce milieu car il ne veut pas subir les conséquences de cette stigmatisation. En même temps, il sait que pour survivre, il doit rentrer dans ce système (milieu SDF) par manque de ressources extérieures au réseau professionnel. Il dit jouer le rôle de SDF pour améliorer ses conditions de vie, mais ne se sent pas être SDF. Il ne s'identifie pas au groupe de pairs me démontrant les différences qui existent entre lui et eux. Il ne se sent pas à sa place dans le milieu, m'expliquant même que ce milieu le révolte mais il est malgré tout (selon ses dires) obligé de l'utiliser pour améliorer sa qualité de vie. Au fil du temps, « D » dit avoir acquis une certaine expérience et il connaît et utilise le réseau professionnel qui sont des critères de la phase de « routinisation » de Damon. Ainsi, comme il le dit lui-même, on l'a fait devenir SDF.

## 5. Discussion

Dans ce chapitre, je vais confronter les résultats de l'analyse avec les hypothèses émises en début de travail. Le but étant de confirmer ou d'infirmer mes hypothèses.

### 5.1. Hypothèse n°1

L'hypothèse est la suivante : « En Valais, au vu de la petite taille des agglomérations, les personnes SDF sont très préoccupées à masquer à tout prix leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées. »

Les quatre personnes m'ont fait part de leur sentiment de rejet. Elles se sentent stigmatisées mais cela n'est pas forcément dû à leurs attributs disqualifiants de SDF. Si je reprends les deux personnes qui se trouvent actuellement sans papier (étude de cas « B » et « C »), elles m'ont fait part des attributions négatives qui leur ont été adressées lorsqu'elles demandaient de l'aide au réseau professionnel. Ce rejet est dû avant tout à leur situation de sans papier et non à leur situation de SDF. Cette vie précaire est créée par le fait qu'elles n'ont pas de papiers légaux pour séjourner en Suisse. Ces deux situations sont pour moi assez difficiles à analyser car il m'est impossible de séparer la problématique du sans papier de la problématique du SDF. En même temps, je n'ai que très peu d'informations sur la problématique du sans papier car je ne me suis pas penchée sur ce sujet qui n'est pas le thème de ce travail. Dans la formulation de mon hypothèse, je me centre seulement sur le sentiment de rejet provoqué par l'identité SDF. Ainsi, je dirais clairement que les deux personnes SDF et sans papier ne se sentent pas stigmatisées par leur attributs disqualifiants de SDF mais par leur attributs disqualifiants de personne sans papier. Pour la personne possédant le permis L (étude de cas « A »), elle m'a fait part de son sentiment du rejet dû à son permis. Par contre, elle m'a signifié que lorsqu'elle était sans domicile, ses amis lui ont tourné le dos. Elle s'est donc sentie stigmatisée et par son permis L et par sa situation de SDF. « D » me confie qu'il ne veut pas se faire identifier comme provenant du milieu SDF parce que cela lui crée un handicap face à ses futurs patrons. Ces propos me montrent que « D » se sent stigmatisé lorsqu'il est identifié comme personne SDF. Comme dit auparavant, les quatre personnes SDF se sont senties stigmatisées à un moment ou à un autre mais pas forcément pour les mêmes attributs disqualifiants, certaines pour leurs caractéristiques tribales et d'autres à cause de leur identité SDF.

Dans l'hypothèse, je mentionne la préoccupation qu'éprouvent les personnes SDF à vouloir masquer leur identité de SDF. Dans l'analyse des entretiens, j'ai pu constater que les personnes interviewées donnaient de l'importance à ne pas se faire identifier comme SDF. Tout d'abord, aucune n'a révélé sa situation à sa famille. Malgré les difficultés de leur situation, les personnes interviewées ne souhaitent pas solliciter des aides provenant de leur réseau familial. Elles ne veulent pas subir le regard des siens, se sentant honteuses, et ne veulent pas que leur position dans la famille soit modifiée par cette nouvelle situation. Pour cette raison, elles souhaitent que leur famille garde une image positive d'elles et ne veulent surtout pas qu'elles apprennent leur situation. Dans l'analyse, je constate qu'elles insistent sur les différences qui existent entre elles et les autres personnes SDF, mettant en avant leurs qualités afin de se sentir supérieures aux autres. « D » me dira même qu'il est obligé de jouer un rôle pour rentrer dans le milieu SDF. A plusieurs reprises, il m'exprima le fait que ce milieu le handicape par rapport au milieu professionnel. Il insiste sur le fait qu'il n'appartient pas à ce milieu mais que pour survivre, il est momentanément obligé d'y rentrer. Par ces propos, il essaie de se distancier de ce milieu et ainsi évite que je puisse l'identifier comme personne SDF. Deux autres personnes interviewées (« A » et « C ») feront de même. Elles ne veulent pas que je les identifie comme appartenant au groupe de SDF, insistant sur les différences existant entre elles et les compagnons d'infortunes, me signifiant

qu'elles ne fréquentent que très peu les endroits destinés aux personnes SDF. Par contre, « B » est moins préoccupé à masquer son stigmat. D'ailleurs, il n'hésite pas à l'utiliser dans le but d'améliorer sa condition de vie. Un des moyens qu'il a trouvé pour subvenir à ses besoins est de mettre son stigmat en avant. Pas n'importe quel stigmat. Comme je l'ai dit auparavant, « B » se considère avant tout comme personne sans papier et c'est avec cet attribut qu'il se présente aux autres dans le but de recevoir de l'aide. Malgré tout, je dirai que « B » est aussi préoccupé de masquer son stigmat car il donne une importance à sa tenue vestimentaire, à son paraître. Il met en avant ses qualités personnelles. Dans la vie de tous les jours, il ne veut pas se faire identifier comme personne sans papier et sans domicile fixe mais c'est seulement dans les situations où il sait le profit pouvant être retiré, qu'il va mettre en avant ses stigmates. Par leurs propos ou par leurs actions, les personnes interviewées confirment le fait qu'elles sont préoccupées à masquer leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées.

## **5.2. Hypothèse n°2**

---

L'hypothèse est la suivante : « Les SDF se trouvant dans les environs de Sion, se situent principalement dans la phase de fragilisation ou de routinisation décrite par Damon Julien. »

Un des critères de la phase de « routinisation » décrite par Damon Julien est que le SDF maîtrise les services, les aides et crée ses propres stratégies pour subvenir à ses besoins. Il maîtrise donc les activités de la vie quotidienne : se nourrir, s'habiller, dormir, se laver, se faire de l'argent,... Chacune des quatre personnes interviewées a créé ses propres stratégies pour satisfaire les activités de la vie quotidienne soit par ses propres moyens (laver les habits dans la machine à laver d'un immeuble,...) soit par des personnes tierces (réseau primaire et réseau professionnel). Dans leurs propos, je constate que les quatre personnes interviewées ont réussi à atteindre un certain confort de vie grâce à la maîtrise des stratégies mises en place. Par exemple, lors de l'entretien, aucune des personnes interviewées ne dormait à la rue, tous dormaient chez une connaissance, par rapport au début de leur carrière comme SDF où elles ont connu le fait de dormir à la rue : dans des caves, dans des halls d'immeubles, dans des parkings, des jardins publiques,...

Un autre critère de la phase de « routinisation » est que le SDF se familiarise avec les prises en charge existantes. Chacune des quatre personnes interviewées a fréquenté, à un moment ou à un autre, le réseau professionnel en particulier le réseau à bas seuil. Elles ont donc fait appel aux structures d'accueil, côtoyant ainsi le milieu SDF. D'après les propos de Damon Julien, une personne voulant garder la face vis-à-vis de sa nouvelle situation, refusant de fréquenter les structures d'accueil, se trouvent dans la première phase, celle de la « fragilisation ». En fréquentant le milieu SDF et en maîtrisant les activités de la vie quotidienne, les personnes interviewées donnent à penser qu'elles se situent dans la phase de routinisation décrite par Damon Julien. Cependant, certaines personnes ne se sont pas familiarisées avec le regard discriminant que les autres portaient sur elles, principal critère qui fait dire à Damon qu'un SDF est dans la phase de « routinisation ». Je donne moins de valeur au fait de ne pas se familiariser avec le regard de la société que de maîtriser les aides qui est aussi un critère de la phase de « routinisation ». Je m'explique. Damon a établi les phases en prenant comme appui, la population cible les personnes SDF des grandes villes de France. Cette population vit dans un contexte culturel différent que la population SDF de nos villes et plus particulièrement des environs de Sion. La stigmatisation est créée en rapport avec la norme sociétale. Le fait de se familiariser davantage au regard de la société ou non est lié à la stigmatisation produite par la société. Il est plus difficile d'évoluer dans un contexte où l'on est davantage stigmatisé que dans celui où notre stigmat est de plus accepté. Ainsi le sentiment de rejet sera différent selon le contexte et donc cela influencera l'acceptation de ce regard. J'imagine que les SDF des grandes villes de France ressentant moins un regard négatif sur leur situation, arrivent davantage à se familiariser que les

personnes SDF des environs de Sion parce que, dans les grandes agglomérations, il existe davantage d'anonymat et que les SDF font plus partie du quotidien des citoyens. C'est pourquoi, je pense que les quatre personnes se situent dans la phase de « routinisation » malgré que certaines personnes ne se sont pas encore familiarisées au regard de la société. Le critère le plus important pour moi est donc la maîtrise des services d'aide et de ses propres stratégies. Il passe avant le fait de s'être familiarisé avec le regard de la société lié à cette différence de contexte et du plus grand anonymat que peuvent réserver les grandes villes de France aux SDF.

Je constate que les quatre personnes interviewées ne se trouvent pas dans la dernière phase, celle de la « sédentarisation ». Pourquoi ? Il me semble que le critère principal de cette dernière phase est que la personne SDF se crée son propre chez soi dans la rue, ce qui n'est pas du tout le cas pour nos quatre situations. Chacune des personnes interviewées a trouvé une solution provisoire d'hébergement. Aucune n'est restée à la rue. Je constate que cette deuxième hypothèse est vraie pour les quatre SDF de mon travail. Pendant ma recherche, je n'ai trouvé aucune personne s'étant sédentarisée dans les rues des environs de Sion. Dans l'entretien de « D », il me signifie le manque de structures existantes en Valais pour répondre à ses besoins. Ainsi dû au manque de structures d'accueil, il s'est replié sur une autre ville de taille plus grande. « B » a aussi relevé le peu de services existants en Valais, ce qui l'oblige à utiliser les structures d'autres villes plus grandes comme Lausanne, Genève sans toutefois vouloir y rester. Peut-être est-il plus facile de vivre dans des grandes villes de Suisse comme Lausanne, Genève qui possèdent davantage de structures d'accueil pour personnes SDF. Peut-être que les SDF se sédentarisent davantage dans ces grandes villes de Suisse où cette problématique est peut-être mieux tolérée et qu'il est plus facile de se construire une vie dans la rue ? Les personnes SDF se trouvant dans la phase de « sédentarisation » se caractérisent avant tout par leur visibilité. Elles se situent généralement dans des lieux publics des centres villes et ne cachent pas leurs stigmates. Elles sont donc facilement repérables. Si elles avaient existé à Sion, je les aurais certainement rencontrées en ville ou d'autres personnes m'auraient signalé. Suite à ce travail et par mon expérience professionnelle, je peux dire que je n'ai pas rencontré de personnes SDF de la phase de « sédentarisation » dans les environs de Sion. Je peux donc confirmer mon hypothèse qui est que les SDF se trouvant dans les environs de Sion se situent principalement dans la phase de fragilisation ou de routinisation décrite par Damon Julien.

### **5.3. Les faiblesses de l'étude**

---

J'ai eu de la difficulté à trouver des personnes SDF dans les environs de Sion qui avaient connu le passage dans la rue pendant un certain laps de temps. Dans un premier temps, je me suis renseignée auprès des structures d'accueil de l'association « Chez Paou ». Après discussions avec certaines personnes bénéficiant de ces structures d'accueil, j'ai constaté qu'elles n'avaient pas connu le passage à la rue. Je me suis donc dirigée vers des structures d'accueil dites à bas seuil. C'est par ce biais, que j'ai trouvé des personnes SDF ayant connu le passage à la rue. Malheureusement, je recherchais surtout chez mes personnes interviewées la mixité des situations. Cela n'a pas pu être réalisé. Déjà, il n'y a que des hommes interviewés et de surcroît, ils sont tous d'origine étrangère. J'aurais voulu connaître comment un Valaisan ou une Valaisanne vit cette situation de SDF. Je dirais qu'une des grandes faiblesses de mon étude est l'échantillon restreint qui n'est de loin pas complètement représentatif de la population SDF se situant dans les environs de Sion. Peut-être n'aurais-je pas dû prendre comme critère le passage à la rue qui m'a empêché d'avoir un échantillon hétérogène. Pour la richesse de l'analyse, je me devais de garder ce critère. Je pense que la cause du petit échantillon est due à mon manque de planification. En effet, j'ai commencé à interviewer les personnes SDF à partir du mois de février – mars. Je savais que la saison où les SDF sont le plus visible, c'est pendant les journées froides de l'hiver car

généralement elles font davantage appel aux réseaux professionnels. Comme je n'avais pas rédigé mon canevas type de l'entretien à temps, je n'ai pu commencer les interviews qu'au mois de mars. J'ai donc perdu cinq mois de novembre à mars, cela m'aurait suffi pour trouver davantage de personnes. En plus, quand j'ai constitué mon échantillon, je travaillais à 80 % dans une institution située dans le Bas-Valais. Cela m'empêchait d'être régulièrement à Sion pour repérer les situations de SDF. Dans l'idéal, j'aurais voulu sillonner les rues, croiser des personnes dormant dans la rue ou prendre le temps de converser avec des personnes capables de m'aider à repérer les SDF. Une des autres causes possible de mon échantillon restreint est peut-être le manque de structures en Valais ce qui provoque une exportation des personnes SDF vers des villes de plus grandes tailles et mieux équipées en structures ?

Ma première idée visait à réaliser un travail qui permettrait de ressortir des éléments pratiques et utilisables par les Autorités Valaisannes dans le but d'améliorer la prise en charge des personnes SDF. Je constate que mon travail est très théorique et ne donne que peu de pistes d'actions. Néanmoins, il peut servir de base à d'autres étudiants qui voudraient approfondir cette problématique et leur permettrait d'éviter certains des écueils auxquels je me suis vu confronté.

En faisant le choix de réaliser des entretiens, je suis consciente que les propos tenus par leurs auteurs sont subjectifs. Chacun étant libre de me dévoiler ce que bon leur semblait. Ainsi, il est possible, pour diverses raisons, qu'ils ont préféré embellir la réalité ou omis consciemment certaines parties de leur parcours. Je ne possède pas les outils pour vérifier leurs discours. Pour pallier à ce biais, il aurait fallu que je crée, avec eux, une relation de confiance à plus long terme, que je puisse les observer dans leur vie de tous les jours (soit par moi-même, soit par un compte rendu des professionnels travaillant avec eux). Il était important que je relève cette subjectivité des entretiens, qui enlève à ce travail de recherche, une part de véracité.

C'est seulement lors du dernier entretien, que je constate que mes questions et mes pensées sont déjà biaisées par l'idée que je me fais de mon interlocuteur. En effet, avant même que je ne sache si la personne est vraiment une personne SDF et si elle se considère comme tel, je lui avais collé cette étiquette. Je trouvais important de relever cette difficulté car cela met en évidence mes propres biais. Il est difficile, lorsque nous sommes plongés dans une situation d'avoir un regard extérieur et de prendre des distances de ses propres préjugés. Par cette démarche, j'ai compris de l'intérieur pourquoi les chercheurs disent qu'il est difficile, voire impossible de ne pas avoir de préconstruits mais que le plus important, c'est d'être conscient des biais que l'on produit. Ainsi, mes préconstruits et peut-être mes préjugés ont provoqué dans un des entretiens, une relation tendue ce qui n'a pas permis à l'interlocuteur d'être à l'aise pour pouvoir exprimer davantage son parcours.

## 6. Pistes de réflexion

Je développe, ci-après, des réflexions qui ressortent non pas de mes hypothèses mais des entretiens réalisés, des expériences vécues.

### 6.1. Pratique professionnelle

Je n'ai pas trouvé de personnes d'origine valaisanne pour réaliser mon entretien car un des critères était d'avoir connu le passage à la rue. Peu de personnes valaisannes se retrouvent sans structure. En effet, les personnes SDF d'origine étrangère qui ne possèdent pas de permis B ou C, se voient refusés l'accès à un certain nombre de prestations professionnelles du fait de leur statut. Par exemple l'association Chez Paou accueille des personnes d'origine valaisanne mais ne peut pas (selon ses critères d'entrée) accueillir une personne possédant le permis L. C'est pour cette raison que les personnes interviewées étaient obligées de faire appel à d'autres réseaux ou à d'autres stratégies pour subvenir à leurs besoins. De ce fait, ils, ils devaient plus souvent recourir à leur réseau primaire. En plus, le réseau professionnel valaisan peut intervenir à plus long terme pour les personnes qui avaient leurs anciennes adresses sur sol valaisan, ce qui fragilise davantage les autres catégories de population parmi les SDF. Par exemple, cela fait déjà deux ans qu'une personne se trouve à l'association chez Paou, par rapport à l'accueil à bas seuil de la Maison du Cœur dont la durée d'intervention autorisée pour une personne sans papier est de 4 jours. Je rajouterai que les personnes d'origine valaisanne ne semblent pas ou moins connaître le passage à la rue, ou si elles se retrouvent à la rue, elles ne restent que quelques jours dans cette situation ou encore elles se déplacent hors du canton du Valais. Malheureusement, je n'ai que trop peu d'informations pour affirmer cela à 100% mais je constate malgré tout que les quatre personnes interviewées, qui ont connu le passage à la rue, sont d'origine étrangère. Sachant que ces personnes existent et qu'elles ont accès seulement au réseau à bas seuil, que peut-on faire pour améliorer leur conditions ? Doit-on réellement améliorer leurs conditions ? La problématique des SDF étrangers est bien plus complexe que le simple fait d'être SDF. En effet, elle regroupe plusieurs réflexions autour de l'accueil, de l'intégration des personnes étrangères. Il n'y a aucun sens à améliorer les structures d'accueil à bas seuil si c'est pour accueillir une population qui n'a pas l'autorisation de rester sur territoire Suisse. En plus, de permettre d'avoir accès à un accueil minimal, cela leur donne assez d'espoir pour rester ici mais pas assez pour vivre une vie descente. Le réseau professionnel pour SDF peut et doit dénoncer ce constat aux autorités compétentes. Ensuite, c'est à eux, autorités, de trouver une solution. Pour ma part, je dirais que la réflexion doit se porter, davantage en amont, c'est-à-dire sur un renforcement de l'application des lois sur les étrangers et sur l'asile.

Dans un des entretiens, la personne relève le peu de structures existantes en Valais pour répondre à ses difficultés. Je n'ai pas fait une étude comparative entre les services d'aide du Valais et ceux des autres cantons, je ne pourrais donc ni confirmer, ni infirmer ces dires. Peut-être ne connaît-il pas bien le réseau d'aide valaisan ? Malgré que je n'ai pas effectué d'étude comparative entre les services d'aide du Valais et des autres cantons, j'ai pu constater que la ville de Lausanne et de Genève étaient mieux fournies en services d'aides pour répondre à la problématique du SDF que la ville de Sion. N'y a-t-il pas de demande à Sion ? Les autorités ne veulent-elles pas répondre à cette problématique, préférant que cette population particulière ne fasse que passer par le Valais sans toutefois s'y installer pour une longue durée ? En tout cas, les personnes interviewées existent bel et bien et même, cela fait quelques mois, voir quelques années qu'elles restent en Valais dans cette situation précaire. Pourquoi restent-elles ici, en Valais ? Ça je l'ignore mais ce qui est sûr c'est que l'offre crée la demande. On peut donc se poser la question si une augmentation de l'offre est réellement utile en Valais et qui en profiterait ?

Une des difficultés de la population SDF, c'est qu'elle est très hétérogène. Chaque SDF vit une situation unique. Malheureusement les prises en charge ne peuvent être personnalisées en raison des coûts que cela engendrerait. Les professionnels du social ont donc créé des hébergements pouvant accueillir plusieurs personnes. Les grandes structures évitent des coûts faramineux et peuvent répondre, en même temps, à de nombreuses demandes. Ainsi des personnes qui n'ont rien en commun doivent se côtoyer ce qui crée des tensions supplémentaires. C'est évident que des hébergements individuels ne peuvent être mis (coûts exorbitant) mais une prise en charge individuelle doit être apportée comme réponse à la problématique du SDF. Par exemple, ne peut-on pas adapter les délais d'hébergement en rapport à la situation de la personne ? Le SDF évolue en rapport avec son environnement. Ainsi, les us et coutumes, les mœurs, les cultures, les modes de pensée seront différents ici ou à Paris. Le regard sur cette problématique sera différent que l'on soit à Calcutta ou à Sion et les SDF n'auront pas accès aux mêmes services et aux mêmes possibilités de ressources. Dans sa prise en charge individualisée, le professionnel doit aussi considérer le contexte dans lequel le SDF évolue. Peut-être qu'une des tâches de son cahier des charges serait d'orienter le public sur cette problématique. Ainsi le regard pourrait peut-être changer et que, de ce fait, les personnes SDF se sentiraient moins stigmatisées. Pourquoi se serait aux personnes marginalisées de changer et non, justement, à la société de les accepter telles qu'elles sont ? Sans oublier, les personnes qui ont choisi délibérément de vivre en tant que SDF. Celles-ci ne changeront pas leur façon de vivre pour plaire à la société. C'est justement à la société d'accepter leur choix de vie et d'être ouvert sur ce qui est hors norme.

Dans ma pratique professionnelle actuelle, une des exigences demandées est de décrire nos pensées et nos gestes. Nous devons donner un sens à chacun de nos actes afin de justifier notre travail d'éducateur social. Il est vrai que c'est un exercice difficile pour moi d'expliquer mes activités car souvent je les fais machinalement. Je dois donc scinder l'action en étapes, analyser et expliquer. Le travail de mémoire m'apprend à m'exercer dans ce sens, d'explicitier mes actes. Par exemple, je savais que je voulais faire des entretiens semi-directifs, sans me poser trop de questions. Il m'a été demandé, dans ce travail, d'expliquer pourquoi j'ai décidé de réaliser des entretiens semi-directifs. Ainsi, ce travail m'aide à comprendre le déroulement de ma pensée, à le structurer adéquatement.

## **6.2. Pistes d'actions**

---

Une des possibilités, pour les Autorités valaisannes, est de prendre appui, au niveau d'échanges d'informations, sur des structures déjà existantes soit dans d'autres cantons, soit dans d'autres pays. Il est probable que les autres structures, qui sont déjà plus avancées au niveau de l'expérimentation de la prise en charge de personnes SDF, puissent donner quelques pistes d'action. Ces pistes d'actions auraient l'avantage d'avoir déjà été appliquées et vérifiées. Il serait intéressant pour les partenaires du réseau professionnel, dans un premier temps, à l'échelle suisse romande, d'échanger leurs expériences, leurs savoir-faire, leurs difficultés. La mise en commun des réflexions rencontrées sur cette problématique faciliterait les prises de décisions aussi bien au niveau cantonal que fédéral. En plus, les énergies mises à la recherche de solutions et à l'expérimentation des pistes d'actions seront davantage ciblées et réparties.

J'aimerais, dans ce sous-chapitre, me pencher plus particulièrement sur la problématique des personnes SDF sans papier. Comme je l'ai dit précédemment une des solutions proposées serait de renforcer l'application des lois sur l'asile, ce qui contribuerait à limiter le nombre de personnes sans papier nécessitant un hébergement d'urgence. Par contre, il serait réducteur de croire que part cette proposition, le problème des SDF sans papier ne se posera plus. Ou peut-être, doit-on au contraire donner aux personnes sans papier de plus grandes chances de s'insérer dans la société, sous entendu une insertion économique, au



sens de gagne-pain ? Pourquoi, je l'entends dans le sens de gagne-pain ? Dans les entretiens, les personnes SDF sans papier ne m'ont pas fait part d'un manque de relations sociales et elles ne donnent pas l'impression d'en manquer. Elles recherchent, avant tout, un apport financier supplémentaire pour améliorer leur condition de vie. Le travail n'est ni pour répondre à un besoin d'épanouissement, ni à un besoin de reconnaissance, mais réellement pour gagner de l'argent. Cela leur permettrait de vivre une vie plus décemment sans devoir accomplir des actes illicites pour gagner un peu d'argent (vol, deal,...). Cette insertion économique ne permettra pas d'améliorer le statut des personnes SDF au sein de la société. Une telle volonté serait bien utopique et je n'ai pas la prétention, dans ce travail, de résoudre le problème de statut du sans papier. J'essaie de donner quelques pistes d'actions, dans le but d'améliorer quelques peu leur conditions de vie. Si nous leur permettons de travailler, peut-être qu'elles n'auraient plus besoin de structures d'hébergement d'urgence, au vu qu'elles auraient un travail qui leur permettrait de se payer un logement. Vient ensuite toute la question du travail. Quel travail leur concéder ? Nous sommes dans une période de crise économique où les places de travail commencent à manquer. Alors comment accepter que des personnes sans papier puissent « voler » les places de travail des personnes les plus fragilisées en Suisse ? Il est vrai que cette idée fait peur. Il serait donc impossible de faire passer une idée comme celle-là, d'insertion économique des sans papier, à une population qui est déjà en manque de place de travail. C'est pourquoi, dans un premier temps, il serait plus adéquat que les personnes SDF sans papier occupent des places à peu de qualifications et peu de contraintes à long terme. Il existe des emplois qui sont peu valorisés et peu prisés socialement au vu du caractère ingrat de la besogne, de sa pénibilité ou du discrédit porté sur certains emplois. Ainsi, elles rendraient un service public à occuper ces places-là et pour elles, leur permettraient de gagner un salaire. Une même réflexion sur la réinsertion économique des personnes SDF Suisse est possible. Beaucoup d'études relèvent que les personnes SDF ont des parcours jalonnés de ruptures et connaissent des situations instables avant de devenir SDF. Il serait d'autant plus adéquat de leur permettre d'exécuter de « petits » boulots, pas trop contraignants au niveau des compétences et qui ne nécessitent qu'un investissement à court terme. Cela leur permettrait de ne pas être trop contraints, eux qui ont pris une certaine distance à l'emploi. Les pistes d'actions proposées, suit, dans un sens, le schéma de la discrimination positive. C'est de reconnaître que cette population existe, de les accepter telle qu'elle est, et de mettre en lumière les avantages qu'elle apporte à la société actuelle.

## 7. Conclusion

J'ai eu l'envie de parler de la problématique du SDF en Valais car c'est un sujet assez méconnu de la population Valaisanne. Par mon stage à l'association des Restos du Cœur de Sion, j'ai pu côtoyer à long terme (6 mois) des personnes SDF. Cela m'a donné envie d'approfondir ce sujet. C'est un thème très large qui peut être observé sous différents angles. J'ai mis longtemps avant de trouver ma question de départ car j'aurais voulu aborder la problématique du SDF sous toutes ses formes, ce qui n'était pas réalisable dans un travail tel que le mien. J'ai donc dû me restreindre à une seule question qui, malgré tout, reste vaste et donne la possibilité de l'étudier sous plusieurs aspects. En effet, la question de « Comment les personnes SDF vivent leur problématique dans les environs de Sion ? » apporte des réponses sur leur parcours pratique (moyens utilisés), sur leurs différents ressentis émotionnels, sur les réseaux primaire et professionnel fréquentés. De cette question, découle la première hypothèse : « En Valais, au vu de la petite taille des agglomérations, les personnes SDF sont très préoccupées à masquer à tout prix leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées. » Et aussi la deuxième : « Les SDF se trouvant dans les environs de Sion, se situe principalement dans la phase de fragilisation ou de routinisation décrite par Damon Julien. »

Pour une vision claire de cette population et afin de réaliser une analyse pertinente des entretiens, un cadre théorique conséquent était nécessaire. Le concept de la stigmatisation arbore des pistes de réflexion sur le ressenti d'une personne possédant des attributs disqualifiants. Cela permet de ressortir des éléments de l'analyse en lien avec la stigmatisation et ainsi d'apporter des réponses à la première hypothèse. Les phases décrites par Damon Julien permettent de classer la personne SDF dans trois différentes catégories de SDF et répondent directement à la deuxième hypothèse. Les critères des phases donnent des indicateurs sur le comportement adopté par le SDF, et ainsi, donnent quelques informations supplémentaires à la première hypothèse. Les dimensions apportent des connaissances supplémentaires sur les activités de la vie quotidienne des SDF. Elles sont utiles autant pour la première que pour la deuxième hypothèse.

Il était nécessaire, pour des raisons de qualité, de finir la réalisation du cadre théorique avant d'élaborer mon canevas d'entretien. En effet, j'ai basé mon questionnaire type sur les éléments théoriques afin de ressortir dans les entretiens, des pistes de réflexions en lien avec les hypothèses et le cadre théorique. Un des obstacles apparus, fut la difficulté à trouver des personnes SDF ayant connu le passage à la rue soit par mauvaise planification de ma part, soit par exode de la population SDF dans les grandes villes, plus fourni en services d'aide. C'est une des raisons du manque de mixité dans mon échantillon qui n'est, du coup, pas représentatif de la population Valaisanne SDF.

Une des difficultés apparues dans mon analyse, est l'hétérogénéité des situations. Ainsi, il serait réducteur de répondre par un sens général à la première hypothèse. En effet, deux personnes possèdent le stigmate de sans papier en plus de celui de SDF. Ce facteur émet des données supplémentaires qui doivent nécessairement être prises en compte. Je dirai que les deux personnes SDF (celles ne possédant pas le stigmate de sans papier), montrent par leur propos, qu'elles sont préoccupées à masquer leur identité de SDF pour éviter d'être rejetées. Par contre, les deux personnes sans papier SDF s'identifient avant tout à leur situation de sans papier. Pour eux, le fait d'être SDF est un facteur de la problématique du sans papier. On pourrait se poser la question, mais pourquoi mettent-ils en avant plutôt la difficulté d'être sans papier que de celui d'être SDF ? C'est une manière de garder une estime de soi convenable. Ils n'ont aucune emprise sur la décision prise par les autorités, d'accepter ou de rejeter leur demande d'asile. Par contre, le fait d'être sans domicile fixe dépend, en partie, de soi. Il est donc plus agréable, aux yeux des autres, de mettre en avant son stigmate de sans papier que celui de SDF. Malgré tout, les deux personnes sans papier SDF montrent être préoccupées à masquer leur stigmate, de sans papier, pour éviter d'être

rejetées. Elles réagissent aux regards des autres qui, au vu de la petite taille des agglomérations, de la culture et du peu d'individualisme, se ressent davantage que dans les grandes villes. Bien qu'une des personnes sans papier SDF met en avant son stigmat, selon que les situations lui soient profitables, pour améliorer sa condition de vie, elle donne de l'importance à l'image qu'elle envoie. D'ailleurs, elle sollicite, généralement, des personnes qui, par une même identité culturelle ou religieuse, seraient plus à même de répondre favorablement à sa demande. A ne pas croire qu'elle dévoile, à tout azimut, son stigmat. Il est difficile de répondre à la première hypothèse pour les deux personnes sans papier SDF. Pourquoi ? Elles ne correspondent pas à l'hypothèse au vu qu'elles n'essaient pas de cacher leur identité de SDF mais bien celui de sans papier. En même temps, comme dit précédemment, elles montrent de la préoccupation à masquer leur stigmat. Elles répondent que partiellement à l'hypothèse, au vu qu'elles se sentent stigmatisées mais c'est le stigmat de sans papier qui est pris en considération. Ainsi, lorsque je souhaite englober dans une hypothèse les quatre personnes interviewées, je constate que leurs différences m'empêchent de le faire. Ne doit-on pas créer davantage de catégories qui pourraient contenir différentes problématiques additionnées à celle de SDF ? Ou au contraire, c'est la problématique du SDF qui devrait être additionnée aux autres problématiques, plus conséquentes ? J'entends par là, le fait de n'avoir plus de domicile fixe est la conséquence de diverses problématiques (troubles psychiques, problèmes sociaux, problèmes de comorbidité, problèmes familiaux,...) qui se situent en amont de cette dernière. Je constate, dans mon travail, avoir omis les problématiques précédant la rentrée dans la carrière de SDF. Ces problématiques ne peuvent être enlevées lors de l'élaboration de pistes d'actions. En répondant prioritairement à la problématique en amont, par effet de domino, j'apporte une réponse à la problématique du SDF. Pour conclure, je dirais que la problématique du SDF est bien plus complexe que le simple fait de ne pas avoir de logement fixe.

Puis-je répondre aussi à la deuxième hypothèse qui contient les phases typiques des personnes SDF ? Puis-je inclure les personnes se considérant comme sans papier dans les phases destinées à catégoriser les personnes SDF ? Malgré le fait que les deux personnes sans papier se considèrent avant tout comme telles, elles vivent la situation pragmatique de SDF. Elles se retrouvent à dormir dans la rue, à utiliser les services d'aide destinés aux personnes SDF, à côtoyer des compagnons d'infortune,... Je ressors de la deuxième hypothèse le constat que les quatre personnes interviewées se situent dans la phase de routinisation décrite par Damon Julien au vu de la maîtrise des activités de la vie quotidienne, des stratégies créées, de la fréquentation des structures d'accueil pour personnes SDF.

Il est vrai que mon étude prend en compte seulement quatre expériences de vie en tant que SDF. De surcroît, ces quatre personnes SDF ne sont ni représentatif de la population SDF existant en Valais et leurs propos restent subjectifs car aucune vérification n'a pu être réalisée. Par conséquent, ma recherche ne répond que partiellement à la question de départ, « Comment les personnes SDF vivent leur problématique dans les environs de Sion ? », vu qu'elle n'englobe pas la totalité de la population SDF des environs de Sion. Par contre, elle a le mérite de soulever la réflexion sur la prise en charge des personnes SDF sans papier. Ces sans papier SDF existent. A nous, travailleurs sociaux, de dénoncer cette réalité aux Autorités Valaisannes. Et pourquoi pas, mandater des chercheurs professionnels, pour réaliser une étude afin d'avoir une vision claire de la situation en Valais. Cela permettrait de soutenir le politique dans sa prise de décisions.

## 8. Bibliographie

### 8.1. Références bibliographiques

- BABIN, Pierre. *SDF, l'obscénité du malheur*. Ramonville Saint-Agne : Erès, 2004. Collection : Humus
- BALLEST, Danielle. (dir.) BELORGEY, Jean-Michel (préf.). *Les SDF : visibles, proches, citoyens*. Paris : Presses Univ. de France, 2005. Collection : Sciences sociales et sociétés
- CARRETEIRO, Teresa Cristina. *Exclusion social et construction de l'identité : L'exclus en milieux défavorisés au Brésil et en France*. Paris : L'Harmattan, 1993. Collection : Santé, sociétés et cultures
- CROIZET, Jean-Claude. LEYENS, Jacques-Philippe. *Mauvaise réputation : réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*. Paris : A. Colin, 2003. Collection : Sociétales. Regards psychosociaux
- DAMBUYANT-WARGNY, Gisèle. *Quand on n'a plus que son corps*. Paris : A. Colin, 2006
- DAMON, Julien. *La question du SDF : critique d'une action publique*. Paris : Presses Univ. de France, 2002. Collection : Le lien social
- DAMON, Julien. *Les SDF*. Paris : La Documentation française, 1996. Collection : Problèmes politiques et sociaux ; n° 770
- DECLERCK, Patrick. *Les naufragés : avec les clochards de Paris*. Paris : Plon, 2007. Collection : Terre humaine
- GOFFMAN, Erving. *Stigmate : les usagers sociaux des handicaps*. Paris : Les Ed. de Minuit, 2003. Collection : Le sens commun.
- ROSSINI, Stéphane. FRAGNIERE, Jean-Pierre. (et autres). *Les pauvretés cachées en Suisse. Analyse qualitative des processus de précarisation et perspectives d'action sociale*. Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2002
- RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (coord.). *L'identité : l'individu, le groupe, la société*. Auxerre : Sciences humaines, 1999.
- RULLAC, Stéphane. *L'urgence de la misère : SDF et SAMU social*. Paris : Les Quatre Chemins, 2004
- RULLAC, Stéphane. *Critique de l'urgence sociale : et si les SDF n'étaient pas des exclus ?* Paris : Vuibert, 2006
- THELEN, Lionel. *L'exile de Soi. Sans-abri d'ici et d'ailleurs*. Bruxelles : Facultés universitaires Saint-Louis, 2006. Collection : Travaux et recherches
- ZENEIDI-HENRY, Djemila. *Les SDF et la ville : géographie du savoir-survivre*. Paris : Bréal, 2002. Collection : D'autre part

### 8.2. Références enregistrements vidéo

- LOUVIN, Gérard (réal.). PASCHE, Daniel (réal.). *Pauvreté en Suisse : le temps de la débrouille*. [Enregistrement vidéo]. Genève : Temps présent-TSR, cop. 1997. Collection : Temps présent.
- JENKINS, Leslie (réal.). KELLENBERGER, Michel (journaliste). *La rue pour seul abri*. [Enregistrement vidéo]. Genève : TSR [prod.], cop. 1994. Collection : Tell quel.
- LALLEMANT, Philippe. (dir. artistique, réal.). CAVADA, Laurence (enquête conduite). (...). *Exclus : s'en sortir quand même*. [Enregistrement vidéo]. Paris : France 3 ; [S.I.] : Theophraste [prod.], cop. 1994. Collection : La marche du siècle.

### 8.3. Références internet

---

- BECK, François, LEGLEYE, Stéphane, SPILKA, Stanislas. *L'alcoolisation des personnes sans domicile : remise en cause d'un stéréotype*. Economie et Statistique [en ligne]. 2006, n°391-392, p.131 – 149. Adresse URL : [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/es391-392g.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/es391-392g.pdf) (consultée le 10.01.08)
- INSEE. Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques [en ligne]. © Insee. [http://www.insee.fr/fr/home/home\\_page.asp](http://www.insee.fr/fr/home/home_page.asp) (Consultée le 17.12.2007)

## 9. Annexes

### 9.1. Canevas des entretiens

#### Question intemporelle

<b>Au moment où vous n'avez plus de logement, à l'époque</b>	<b>Maintenant</b>
<p><u>Général</u></p> <p><u>1. Quel âge avez-vous ?</u></p> <p><u>2. Où avez-vous fait l'école obligatoire ? Aviez-vous une bonne moyenne en classe ? L'école était-elle difficile pour vous ? Pourquoi ?</u></p> <p><u>3. Avez-vous effectué d'autres écoles que l'école obligatoire ? si oui, lesquelles ?</u></p> <p><u>4. Où avez-vous effectué votre formation professionnelle ?</u></p> <p><u>5. Durant votre trajectoire professionnelle avez-vous occupé toujours des postes semblables ? secteur, responsabilité ? (ruptures ?)</u></p> <p><u>6. Est-ce que votre revenu est resté stable durant votre parcours professionnel ?</u></p> <p><u>7. Quel métier avaient vos parents ?</u></p> <p><u>8. A votre avis, quel était le revenu de vos parents ? Modeste, dans la moyenne,... ?</u></p> <p><u>9. Quelle est votre origine, à l'époque ? si pas suisse, quel permis ?</u></p> <p><u>10. Quel était votre situation à l'époque, mariés ? divorcés ?, (combien de fois) célibataire ?</u></p> <p><u>11. Combien de fois avez-vous changé de partenaire? (détails, durée, relation sereine,...)</u></p>	<p><u>9. Quelle est votre origine maintenant ? Si pas suisse, permis ?</u></p> <p><u>10. Quel est votre situation actuelle, mariés ? divorcés ? célibataire ?</u></p>

<p><u>12. Depuis combien de temps n'avez-vous plus de logement à vous ? Y-a-t'il eu des phases intermédiaires (avec logement) ? Comment avez-vous perdu votre logement</u></p> <p><u>Activités de la vie quotidienne</u></p> <p>13. A cette époque, comment vous viviez ? Comment se passaient vos journées ?</p> <p>14. Quand vous avez perdu votre logement, comment déplaçiez-vous ?</p> <p>15. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, où dormiez-vous ? Où avez-vous dormi durant ce dernier mois ? et durant les 6 derniers mois ?</p> <p>16. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment faisiez-vous pour trouver de la nourriture ? Que mangiez-vous ?</p> <p><u>17. Quand avez-vous acheté votre dernier vêtement et où ?</u></p> <p>18. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment faisiez-vous pour laver vos vêtements ? Si vous avez besoin de vêtements, comment faites-vous ?</p> <p>19. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, quel sont les lieux où vous trouviez à vous laver ?</p> <p>20. Aviez-vous des affaires personnelles auxquelles vous tenez ? Quelles sont-elles ? Qu'en faites-vous la journée ? et la nuit ?</p> <p>21. Quand vous avez perdu votre logement, consommiez-vous des cigarettes et quelle quantité ? (éventuellement, comment vous fournissiez-vous en cigarettes) ?</p>	<p>13. Maintenant, comment vous vivez ? Comment se passent vos journées</p> <p>14. Maintenant, lorsque vous avez-rdv, comment déplacez-vous ?</p> <p>15. Maintenant, où dormez-vous ?</p> <p>16. Maintenant, comment faites-vous pour manger ?</p> <p>18. Maintenant, comment faite-vous pour laver vos vêtements ? Si vous avez besoin de vêtements, comment faites-vous ?</p> <p>19. Maintenant, quels sont les lieux où vous trouvez à vous laver ?</p> <p>20. Avez-vous des affaires personnelles auxquelles vous tenez ? Quelles sont-elles ? Qu'en faites-vous la journée ? et la nuit ?</p> <p>21. Maintenant, consommez-vous des cigarettes et quelle quantité ? (éventuellement, comment vous fournissez-vous en cigarettes) ?</p>
---	---

<p>22. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, consommiez-vous de l'alcool et quelle quantité ? de quelle nature (vin, alcool fort,...)</p> <p>23. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, dans cette situation difficile, vous arrivait-il de consommer de la drogue ?</p> <p><u>24. Avant d'être sans logement, consommiez-vous de la drogue</u></p> <p><u>Famille</u></p> <p><u>1. Avant d'être sans logement quel contact aviez-vous avec votre famille proche ? Avec qui dans votre famille?</u></p> <p>2. A cette époque, aviez-vous de la famille proche que vous fréquentez ? (quel fréquence : régulièrement, de temps en temps,... ?) Les relations que vous aviez avec eux avaient-elles changé ?</p> <p><u>3. Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ? il y a-t-il toujours le même espace temps entre les visites ?</u></p> <p>4. Avez-vous des enfants ? Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, les voyiez-vous ?</p> <p>5. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, y avait-il des personnes de votre famille qui étaient au courant de votre situation ?</p> <p>6. A cette époque, comment décriviez-vous vos relations avec eux ? (serein, tendu,...)</p> <p>7. A cette époque, de votre point de vu, quel regard portait votre famille sur votre situation ? Comment en avaient-ils été informés ? Comment prenaient-ils ce qui vous arrivait ?</p>	<p>22. Maintenant, consommez-vous de l'alcool et quelle quantité ?</p> <p>23. Maintenant, dans cette situation difficile, vous arrive-t-il de consommer de la drogue, maintenant ?</p> <p>2. Maintenant, avez-vous de la famille proche que vous fréquentez ? (quel fréquence ?) De votre point de vue, comment sont ces relations aujourd'hui ?</p> <p>4. A quelle fréquence voyez-vous vos Enfants ? les voyez-vous encore ? Qui prend l'initiative de ces rencontres ? Comment se passent-elles à votre avis ?</p> <p>5. Maintenant, y a-t-il des personnes de votre famille qui connaissent votre situation?</p> <p>6. Maintenant, comment décrivez-vous vos relations avec eux ? (serein, tendu,...)</p> <p>7. Maintenant, de votre point de vu, quel regard porte votre famille sur votre situation ? Comment en ont-ils été informés ? Comment prennent-ils ce qui vous arrive ?</p>
--	---



<p><u>8. Y-a-t'il une différence dans vos relations entre les personnes de votre famille et vos amis ou les personnes du quartier ou du village où vous habitez? lesquelles ?</u></p> <p><u>Amis</u></p> <p>1. A l'époque aviez-vous un animal ? Qu'est-ce qui a fait que vous gardiez un animal avec vous ?</p> <p>2. A l'époque aviez-vous des amis ?</p> <p><u>3. Qu'est-ce qu'un ami pour vous ?</u></p> <p>4. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, est-ce que vos relations avec vos amis ont-elles changé ?</p> <p>5. Et avec vos voisins ?</p> <p>6. Vous arrivait-il de vous balader dans le quartier ou le village où vous habitez ? Si oui, qu'est-ce que cela vous faisait ? Si non, qu'est-ce qui faisait que vous ne retourniez pas dans l'endroit ou les endroits où vous habitez ?</p> <p>7. Au moment où vous n'avez plus eu de logement, est-ce que vous étiez connu ici, à Sion</p> <p>8. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, vos amis connaissaient votre situation ?</p> <p>9. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, quel regard portait vos amis sur votre situation ?</p> <p>10. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment étaient vos relations avec eux (sereines, tendues,..)</p> <p>11. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment décriviez-vous vos relations avec les personnes se</p>	<p>1. Maintenant, avez-vous un animal ? Qu'est-ce qui fait que vous gardez un animal avec vous ?</p> <p>2. Maintenant, avez-vous des amis ?</p> <p>4. Maintenant, est-ce que vos relations se sont modifiées ?</p> <p>5. Et avec vos voisins ?</p> <p>6. Vous arrive-t-il de vous balader dans le quartier ou le village où vous habitez ? Si oui, quelle impression cela vous fait-il ? Si non, qu'est-ce qui fait que vous n'êtes pas retourné dans l'endroit ou les endroits où vous habitez ?</p> <p>7. Est-ce que maintenant vous êtes connu ici à Sion.</p> <p>8. Maintenant, vos amis connaissent votre situation ?</p> <p>9. Maintenant, quel regard porte vos amis sur votre situation ?</p> <p>10. Maintenant, comment sont vos relations avec eux (sereines, tendues,..)</p> <p>11. Maintenant, comment décrivez-vous vos relations avec les personnes se retrouvant dans la même situation que la</p>
--	---

<p>retrouvant dans la même situation que la vôtre ?</p>	<p>vôtre ?</p>
<p>12. En quoi ces relations étaient-elles semblables ou différentes de celles que vous aviez avec les gens avant d'être sans logement ?</p>	<p>12. En quoi ces relations sont-elles semblables ou différentes de celles que vous aviez avec les gens avant d'être sans logement ?</p>
<p><u>Travail</u></p>	
<p>1. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment faisiez-vous pour vivre ?</p>	<p>1. Maintenant, comment faites-vous pour vivre ?</p>
<p>2. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment faisiez-vous pour obtenir un peu d'argent ?</p>	<p>2. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment faisiez-vous pour obtenir un peu d'argent ?</p>
<p>3. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, vous arrivait-il de travailler ?</p>	<p>3. Maintenant, vous arrivait-il de travailler ?</p>
<p>4. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, faisiez-vous des petits boulots par-ci par-là ? De quel genre ?</p>	<p>4. Maintenant, faites-vous des petits boulots par-ci par-là ? De quel genre ?</p>
<p>5. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, vous arrivait-il d'accepter n'importe quel travail ?</p>	<p>5. Maintenant, vous arrive-t-il d'accepter n'importe quel travail ?</p>
<p>6. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, faisiez-vous parfois la manche ?</p>	<p>6. Maintenant, faites-vous parfois la manche ?</p>
<p><u>Aide</u></p>	
<p>1. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, qui a pu vous aider ?</p>	<p>1. Maintenant, qui peut vous aider ?</p>
<p>2. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, receviez-vous une aide sociale (AI, AVS,...) ?</p>	<p>2. Maintenant, recevez-vous une aide sociale (AI, AVS,...) ?</p>
<p>3. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, vous est-il arrivé de recevoir une aide extérieure ? (famille, amis,...) De quelle nature ?</p>	<p>3. Maintenant, vous arrive-t-il de recevoir une aide extérieure ? (famille, amis,...) De quelle nature ?</p>
<p>4. Au moment où vous n'aviez plus eu de</p>	<p>4. Maintenant, faites-vous appel à des</p>

<p>logement, avez-vous fait appel à des services d'aides ? Lesquels ?</p> <p><u>5. Après combien de temps depuis le commencement des difficultés, avez-vous fait appel à des services d'aides ?</u></p> <p>6. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, que connaissiez-vous comme services d'aides ?</p> <p>7. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, de quelle aide aviez-vous bénéficié ? En quoi cela vous a-t-il aidé ?</p> <p>8. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment aviez-vous ressenti l'aide que vous aviez reçue des différents services auxquels vous vous êtes adressés ?</p> <p>9. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, de quel aide auriez-vous voulu bénéficier ?</p> <p>10. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, aviez-vous hésité à demander de l'aide ? Pourquoi</p> <p><u>11. y-a-t-il eu une aide que vous n'avez pas osé demander ? Quel aide ? Pour quel raison vous ne l'avez pas fait ?</u></p> <p>12. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, qui vous a renseigné pour trouver une solution pour dormir ?</p>	<p>services d'aides ? Lesquels ?</p> <p>6. Maintenant, que connaissez-vous comme services d'aides ?</p> <p>7. Citez moi toute les aides que vous avez bénéficié jusqu'à maintenant ! En quoi cela vous aide-t-il ?</p> <p>8. Maintenant, comment ressentez-vous l'aide que vous recevait des différents services auxquels vous vous êtes adressés ?</p> <p>9. Maintenant de quel aide aimeriez-vous bénéficier ?</p> <p>10. Maintenant, hésitez-vous à demander de l'aide ? Pourquoi ?</p> <p>12. Maintenant, qui pourrait vous renseigner pour trouver une solution pour dormir ?</p>
<p><u>Santé</u></p> <p>1. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, comment auriez-vous qualifié votre état de santé par rapport aux gens de votre âge ?</p> <p>2. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, faisiez-vous quelque chose pour améliorer votre santé ?</p> <p><u>3. La dernière fois que vous avez</u></p>	<p>1. Maintenant, comment qualifierez-vous votre état de santé par rapport aux gens de votre âge ?</p> <p>2. Maintenant, faites-vous quelque chose pour améliorer votre santé ?</p>

<p><u>consulté un médecin, un hôpital, une permanence, qu'est-ce qui vous a décidé à y aller ? Cela remonte à combien de temps ?</u></p> <p><u>Concept</u></p> <p><u>1. A votre avis, qu'est-ce qui a fait que vous en êtes arrivé-là ? (à mettre plus au début de l'entretien)</u></p> <p>2. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, qu'est-ce que vous avez fait pour faire face à ce qui vous est arrivé ?</p> <p>3. Au moment où vous n'aviez plus eu de logement, quand un inconnu vous demandait ce que vous faisiez dans la vie, que disiez-vous ?</p> <p><u>4. A votre avis, qu'est-ce que c'est un SDF ?</u></p> <p><u>5. A votre avis, qu'est-ce que les gens pensent des SDF ?</u></p> <p><u>6. A votre avis, comment les gens vous voient-ils ?</u></p> <p><u>7. En quoi est-ce que cette image reflète ou non la réalité ? si non, comment vous voyez les choses ?</u></p> <p><u>8. Si vous aviez une baguette magique, quels est le premier vœu que vous aimeriez voir exhauser ?</u></p> <p><u>9. Comment vous voyez vos prochains 6 mois ?</u></p>	<p>2. Maintenant, qu'est-ce que vous faites pour faire face à ce qui vous arrive ?</p> <p>3. Maintenant, quand un inconnu vous demande ce que vous faites dans la vie, que dites-vous ?</p>
---	---

Connaissez-vous une personne dans la même situation que vous, pour que je puisse l'interviewer ?